

51e année, No 7

Montréal, 15 juillet 1939

PER  
S-400  
CON

# Le Samedi

10¢

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



JEANETTE MACDONALD



IL vous est certainement arrivé, à vous comme à tout le monde, de vous demander certains soirs ce que vous pourriez bien lire d'intéressant sans avoir à feuilleter une foule de livres ou sans avoir à acheter plusieurs magazines au hasard. Dans de pareils cas, n'hésitez pas à acheter LA REVUE POPULAIRE où vous trouverez tout ce qu'il faut pour vous distraire et vous instruire : un ROMAN D'AMOUR complet et le plus souvent inédit, une foule d'articles sur les sujets les plus divers, des chroniques de toutes sortes et une multitude de photographies et de dessins.

LA REVUE POPULAIRE, dont le tirage augmente de plusieurs milliers d'exemplaires par année, est lue aujourd'hui dans toutes les bonnes familles canadiennes, aussi bien à la ville qu'à la campagne. Ce n'est pas sans raison que cette revue canadienne-française, fondée il y a TRENTE ET UN ANS cette année, connaît une pareille vogue. Lisez-la une fois et vous comprendrez

Lisez le roman de juillet :

## LE MAÎTRE QU'ELLE S'ÉTAIT DONNÉ

Par JEAN MIROIR

Coupen d'abonnement : LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou \$2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Prov. ....

POIRIER, BESSETTE & Cie, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

CARNET  
EDITORIAL*Viens donc te promener!*

C'EST une agréable chose que la promenade; cela peut se faire à cheval, en guimbarde, en auto, en bateau, en chemin de fer, en ballon, en avion et même à pattes, sans compter d'autres moyens de locomotion moins populaires tels que le scaphandre ou le dos de chameau.

On part quand on veut, on arrive quand on peut et quelquefois ce n'est pas du tout à l'endroit et dans les conditions prévues au programme. Tel qui s'en va pédestrement revient en ballon mais le ballon se prononce "balloune"; cela tient à ce que le promeneur, se souvenant d'un célèbre auteur de roman de voyages, a voulu faire lui-même son petit Jules Taverne.

Il y a des chances, alors, pour que le promeneur, parti de sa maison arrive en cour. Mais ce n'est pas une cour royale.

Les autres manières de se promener peuvent également réserver des incidents inattendus, graves au comiques et parfois même bougrement embêtants. Tel est le cas de la promenade en auto quand on invite un copain dont l'amitié ressemble à bien des choses frelatées de notre époque.

Il est arrivé, en pareil cas, que l'accident bête s'est mis de la partie et que le copain a eu un petit bout de patte cassé ou simplement le museau endolori; alors il a gueulé comme un putois, prétendu qu'il avait tout le système démolé et demandé une montagne de dommages-intérêts.

Le plus fort de la chose c'est qu'il les a obtenus; pas en totalité peut-être mais tout de même dans des proportions suffisantes pour faire faire la grimace au bon garçon qui lui avait offert la promenade et qui jure assurément, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus.

Que voulez-vous, c'est la loi, il n'y a pas à rouspéter mais tout de même il est permis de penser qu'en plus d'une circonstance bien des égoïstes calculateurs et que certains amis appartiennent tout simplement à la catégorie des simples fripouilles.

Il est aussi permis de souhaiter que cette loi soit un jour révisée et remplacée par une autre dont je donnerai plus loin l'ébauche du texte.

Tout de même, si vous invitez un copain à faire une balade en machine, ça prouve que vous avez bon cœur et, par conséquent que vous ne formez pas en votre âme le noir projet de lui faire casser la gueule à quelque tournant difficile puisque la vôtre — pardon, votre tête — serait exposée "ipso facto" à la même aventure. D'autre part, si l'intention vaut le fait, en cas de marmelade accidentelle, le fait est nul puisque l'intention n'existait pas. J'entends qu'il est nul en ce qui concerne les réclamations.

Et puis, un ami qui profite d'un geste de bonté de quelqu'un pour le mettre dans le trouble et lui vider son porte-monnaie, c'est un bien vilain personnage. Des amis comme ça, pouah!... C'est suffisant pour dégoûter le bon Samaritain moderne, celui qui voyage dans une cent cinquante chevaux et voit, traînant la patte sur la route, un pauvre diable à qui son bon cœur conseille d'offrir une place qui serait acceptée avec des larmes de reconnaissance.

Ce n'est peut-être que des larmes de crocodile... Maintenant, ce n'est pas tout; cet étrange droit à l'indemnité conféré par la politesse de celui qui invite à une promenade en machine peut avoir de nombreuses répercussions. L'assimilation est une chose qui n'a pas été inventée pour les épagneuls et les esprits tant soit peu retors pourraient fort bien la faire jouer dans de multiples circonstances.

Vous invitez un ami à dîner, mais s'il attrape la colique, ne peut-il pas arguer que c'est de votre faute parce que vous l'avez trop copieusement bourré. Qu'il soit goinfre à un degré excessif, la chose est possible mais votre responsabilité est en cause puisque c'est à votre table qu'il a goinfré; tout comme c'était dans l'auto de son ami que le copain de tout à l'heure se promenait. C'est de la logique en bonne et due forme et nous verrons peut-être en cour quelque cause de ce genre un jour ou l'autre.

Vous n'avez même pas besoin d'inviter le goinfre à votre table; si vous le rencontrez en ville et que vous lui demandiez simplement de faire quelques pas avec vous, il peut en résulter les pires complications pour votre existence. Si quelque surnoise pelure de banane gît sur le trottoir, veillez soigneusement à ce qu'il ne mette pas le pied dessus et s'étale ensuite à plat ventre ou à plat tout autre chose; si le copain est de l'espèce requin vous êtes fichu; la pelure de banane vous coûtera peut-être aussi cher qu'un champ de bananiers tout entier.

Alors, laissez le copain à sa promenade solitaire, ne lui demandez pas de vous accompagner et poursuivez votre petit bonhomme de chemin tout seul avec vos méditations sur la fragilité de la tranquillité terrestre et l'incertitude de la fortune humaine.

Ne l'appellez même pas pour lui dire bonjour ou lui faire un seul signe amical de la main; cela détournerait son attention et, pendant cette seconde choisie par la fatalité, il recevrait peut-être une brique sur la tête ou quelque auto vagabonde dans les jambes. Alors, ma foi, comme vous seriez la cause originale de l'accident, s'il était un peu débrouillard il vous ferait payer ça non pas au plus juste prix mais le plus cher qu'il pourrait.

Pour la même raison, ne parlez à personne au dehors ou même chez vous; il en peut résulter un moment d'inattention désastreux pour une personne au caractère pointu et à l'esprit calculateur; renfermez-vous dans votre coquille comme un limaçon timide ou dans votre coin comme un ours, ne faites même pas un geste, qui sait ce qu'il en pourrait résulter!...

J'exagère? Un peu sans doute mais si peu! Les amis à vocation d'aigrefin sont assez nombreux sur cette terre pour qu'on s'en méfie même à distance et qu'on n'accorde sa pleine confiance qu'aux vrais, aux éprouvés, en un mot aux honnêtes qui ne cherchent pas à vous écorcher tout vif à la première occasion. C'est d'ailleurs le meilleur moyen de ne pas gaspiller sa confiance car ces amis-là ne sont jamais nombreux.

Revenons aux promenades en auto; je vous ai parlé d'un petit projet de loi concernant ce genre de déplacement seul ou à plusieurs et je crois qu'il serait approuvé de bien des gens; en tout premier lieu de ceux qui possèdent un caractère sérieux et une auto en bon ordre de marche.

Ce projet, le voici: "Tout homme pris de boisson sera pincé au volant d'une auto se verra gratifié de cinq ans de prison ferme et surtout bien fermée; l'auto confisquée sera vendue au profit des hôpitaux où l'on soigne les abatis endommagés par des chauffeurs en goguette et le condamné, à l'expiration de sa peine, sera privé de licence pendant le restant de ses jours".

C'est draconien? évidemment oui, mais ce serait bougrement efficace, je vous en fiche un billet; il y aurait ensuite beaucoup moins de pattes à rafistoler, de crânes à recoller et de peau de piéton à recoudre.

Maintenant, un chauffeur peut fort bien être saoul sans avoir pris de la boisson; l'amour est une ivresse également et il y a trop de jeunes freluquets, de vieux barbons qui conduisent d'une main et font avec l'autre du langage de sourd-muet avec une passagère qui ne serait assurément pas choisie pour donner des leçons de maintien dans la bonne société. On pourrait donc les faire bénéficier du même tarif que les ivrognes de bonne marque.

S'il arrivait qu'une loi de ce calibre-là fût mise en vigueur elle serait, je crois, approuvée par deux classes de gens qui forment un ensemble appréciable sur la planète: ceux qui vont en auto et ceux qui n'y vont pas.

Mais ce serait peut-être faire plaisir à trop de monde...

*J. de Verneuil*

LES PUBLICATIONS  
POIRIER, BESSETTE  
& CIE, LIMITEE  
975, RUE DE BULLION  
MONTREAL - CANADA

Tél.: PLateau 9638

Rédacteur en chef:  
FERNAND DE VERNEUIL

Chef de la publicité:  
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:  
HECTOR BRAULT

Pages féminines:  
GENEVIEVE

Chroniqueur sportif:  
OSCAR MAJOR

Entered at the Post Office  
of St. Albans, Vt., as second  
class matter under Act of  
March 1879

ABONNEMENT  
CANADA

Un an..... \$3.50  
Six mois..... 2.00  
Trois mois..... 1.00

ETATS-UNIS ET EUROPE

Un an..... \$5.00  
Six mois..... 2.50  
Trois mois..... 1.25

Heures de bureau:  
9 h. a.m. à 5 h. p.m.  
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les  
abonnés changeant de loca-  
lité sont priés de nous don-  
ner un avis de huit jours  
l'emballage de nos sacs  
de malle commençant cinq  
jours avant leur expédition.



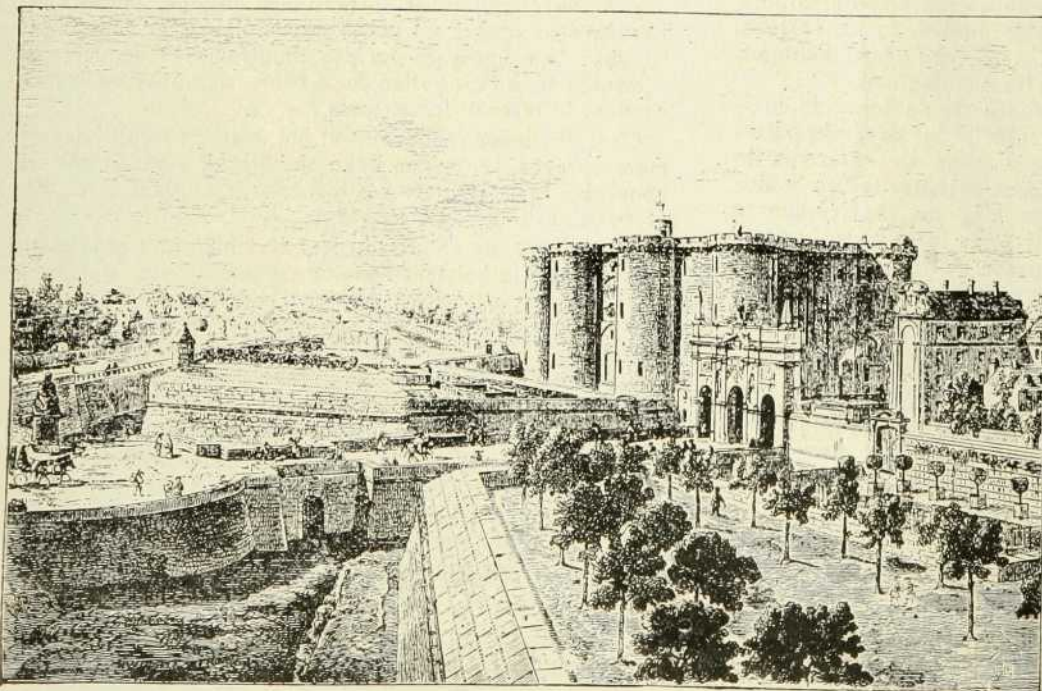
LA PRISE DE LA BASTILLE. Fac-similé d'un dessin d'après nature.

# Un Croque-mitaine

*Chronique historique*

# Bon Enfant

*par*  
*Louis Roland*



LA BASTILLE, vue du faubourg Saint-Antoine.

IL Y A des gens dont la réputation s'aureole ou s'encorne pendant des siècles plus ou moins nombreux sans qu'ils aient fait quelque chose de valable pour cela. Il y a aussi des édifices dans le même cas ; telles sont, par exemple, beaucoup de maisons hantées et aussi de lieux de plaisir où l'on s'embête de la façon la plus réussie.

Telle est la Bastille dont le nom seul fait courir un petit frisson sur l'épiderme de bien des personnes ; on lui a fait une réputation que la vieille forteresse démolie il y a cent cinquante ans a certainement volée. L'imagination la représente comme une formidable prison où des centaines de condamnés injustement, ou tout au moins trop durement, faisaient continuellement entendre un lamentable concert de pleurs et de grincements de dents.

Il s'en manque, et de beaucoup, que la vérité soit ainsi. La Bastille valait beaucoup mieux que sa mine extérieure. Elle avait sans doute l'aspect d'une grosse maritorne revêche et dure, mais au fond c'était une bonne fille prenant bien soin de ses pensionnaires. N'entrait pas dans ce château qui voulait.

Faisons un bref historique de ce Croquemitaine-Bastille. La construction de château-fort commença en 1370 et dura treize ans. Hugues Aubriot, qui dirigea les travaux, put d'ailleurs en profiter personnellement, car il fut enfermé dans cette prison un peu avant même qu'elle fût terminée ; il n'y resta d'ailleurs pas longtemps.

La Bastille était entourée de murailles épaisses de neuf pieds et protégée par huit tours hautes de

soixante-dix-huit pieds, soit un pied seulement de plus que les murailles : les murs de ces tours avaient une quinzaine de pieds d'épaisseur. Le tout était de l'ouvrage solide et bien fait.

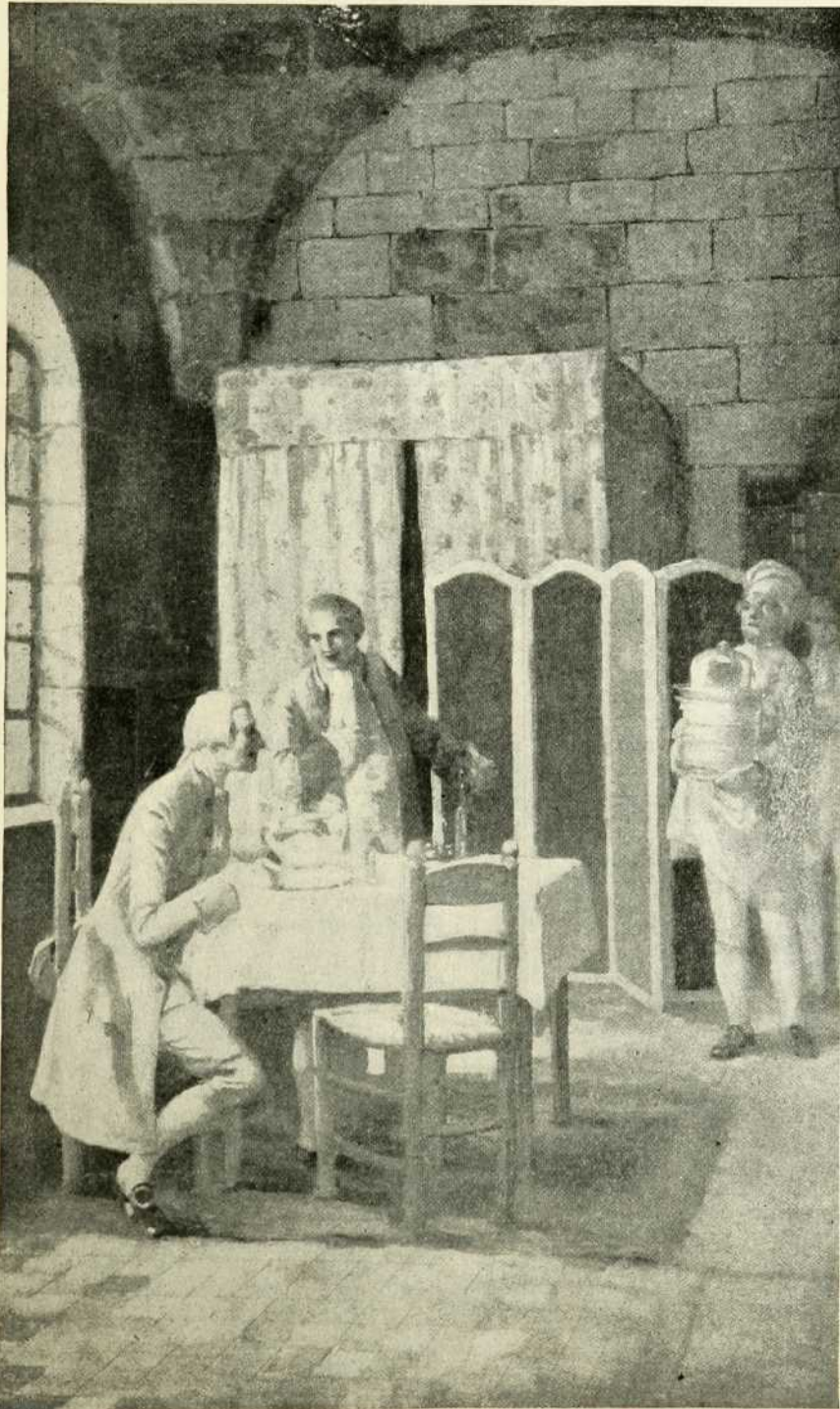
Il est entendu que, le 14 juillet 1789, il y a juste cent cinquante ans, le peuple s'empara de cette énorme masse de pierre, mais il n'eut pas l'éternelle du geste, et nous verrons tout à l'heure qu'il a fait beaucoup de remue-ménage pour un tout petit résultat.

Avant ce 14 juillet désormais célèbre, la Bastille a été prise plus d'une fois. Elle était à peine terminée que le peuple s'en empara pour délivrer Hugues Aubriot ; les assaillants s'étaient armés, pour la circonstance, de maillets ou « maillets » de plomb, ce qui leur fit donner le nom de Maillottins.

En 1418, nouvelle prise de la Bastille à la suite d'une querelle entre le comte d'Armagnac et le peuple ; les partisans du comte qui avaient été enfermés dans la grande prison d'Etat ayant été relâchés, le peuple s'empara de l'édifice puis extermina tous les autres prisonniers qu'il y trouva. De cette façon il ne s'était pas dérangé pour rien.

En 1588, troisième prise de la Bastille par le duc de Guise, mais six ans plus tard, en 1594, Henri IV la reprend à son tour, ce qui fait quatre. Le 13 janvier 1649, les Frondeurs s'en emparèrent, et le 21 octobre 1651 le roi la reprit. Enfin, le 14 juillet 1789, ce fut la dernière aventure de la massive forteresse ; prise une fois de plus par le peuple, sa démolition fut commencée dès le lendemain. Disons en passant qu'une partie de ses pierres fut employée à la construction du pont de la Concorde, alors appelé pont Louis XVI et qui était commencé depuis deux ans déjà.

Pour prendre d'assaut un tel château fortifié, il y eut naturellement de la casse dans les rangs des assaillants, mais pas tant qu'on pourrait croire ; il n'y eut que 150 tués ou blessés ; les assiégés, eux, ne perdirent qu'un seul homme pendant la bataille.



Et ce qui se passait en réalité.



Ce qu'on racontait au peuple. (Gravure du 18e siècle.)

Et que trouva-t-on dans cette redoutable prison ? Simplement quatre bons-hommes coupables d'avoir fait de la fausse monnaie et trois prisonniers qui ne savaient sans doute pas eux-mêmes pourquoi ils étaient là. Des fils de famille peut-être, qui avaient trop rôti le balai et qu'on avait mis là au vert pour quelque temps. Vraiment, ça ne valait pas les 150 zélés qui s'étaient fait occire ou démolir en partie pour prendre la bâtisse !

Une chose étonne. On se demande pour quelle raison le peuple s'est emparé de la Bastille plutôt que de tout autre prison à la population plus nombreuse et au règlement plus sévère. Il y avait, au choix, Vincennes, le fort de Joux, Pierre Ancize et nombre d'autres qui semblaient plutôt appeler le coup de main. Seulement, il y a une destinée pour les monuments comme pour les hommes.

Il est incontestable que la Bastille était la plus douce de toutes ces prisons-là ; les prisonniers y étaient plutôt des pensionnaires généralement fort bien traités. On pouvait y amener ses domestiques, se meubler à son goût, s'y offrir de multiples douceurs, y jouer, y chanter et même s'y embêter parce qu'on était trop bien. Au reste, comme dans quelques autres prisons, on y envoyait surtout des gens de bonne famille qui menaient par trop fort la vie de patachon ou bien qui trouvaient là un excellent refuge contre des créanciers ou autres ennemis dont ils voulaient se faire oublier.

A Saint-Lazare, toutefois, les jeunes débauchés qu'on y hébergeait, n'avaient pas les mêmes avantages ; il paraît que les Lazaristes avaient la correction efficace et prompt ; ils maniaient le martinet en experts. Cela ne les empêchait pas d'agir avec une politesse dont la formule a été conservée ; la voici : « Il faut, monsieur, que je vous fessassions et que si vous regimbez nous recommencissions. »

A la Bastille, pas de martinet mais des égards et une bonne table, des chambres bien aménagées, de la courtoisie, des réceptions ; bien des prisonniers refusaient de s'en aller à la fin de leur villégiature et il fallait les mettre à la porte. Hélas ! ils ne pouvaient pas rentrer par la fenêtre à cause des hautes et épaisses murailles !

Quelques lignes suffiront, d'ailleurs, à vous édifier ; je les trouve dans les mémoires de Marmontel qui raconte son premier repas :

« Les geôliers arrivent ; l'un dépose devant le feu trois petits plats et l'autre déplie sur une table un linge blanc. Il y dépose un couvert propre, du bon pain et une bouteille de vin ; leur service fait, les geôliers se retirent.

« Alors mon domestique m'invite à me mettre à table et il me sert. C'était un vendredi ; la soupe était une purée de fèves blanches au beurre le plus frais ; ensuite ce fut un plat de ces mêmes fèves ; je trouvai tout cela très bon. Le plat de morue qui vint ensuite était meilleur encore ; le vin était passable mais il n'y avait point de dessert. Il faut bien être privé de quelque chose !

« Comme je me levais de table, voilà les deux geôliers qui rentrent avec une pyramide de plats dans les mains. L'appareil de service est en beau linge et le couvert en argent. Il y avait là un excellent potage, une tranche de bœuf, une cuisse de chapon ruisselant de graisse, un petit plat d'artichauts frits en marinade, un épinard, une très belle poire, du raisin frais, une bouteille de vin vieux de Bourgogne et le meilleur café moka. »

Marmontel avait mangé auparavant le dîner de son domestique croyant que c'était le sien.

Tout ceci me fait croire une chose : si le peuple de 1789 a pris la Bastille, ce n'est pas par crainte de s'y voir enfermer, mais par jalousie plutôt de ne pouvoir y entrer...



Depuis longtemps Juste avait fait le sacrifice de sa vie. Il venait d'accomplir son dernier exploit.

# Le Dernier Exploit

**D**u premier coup d'œil, Bernard Mandovin vit à la mine de ses complices qu'il y avait quelque chose. Et la mollesse même de leurs poignées de main le confirma dans cette pensée. René Mézières, dit Juste, et Henri Chominard, Rico pour les intimes, étaient attablés devant deux quarts Vichy ; les jours d'expédition, Juste interdisait les alcools. Bernard s'assit, commanda également une eau minérale.

— Alors, ça va ?

— Ça va, et toi ? Tu as passé un bon après-midi ? Le ton était ironique. Bernard comprit facilement l'allusion de son chef.

— Tu m'as fait espionner.

— Ce n'est pas dans mes habitudes, dit Juste. Rico t'a aperçu par hasard, c'est tout.

— Et il s'est empressé de moucharder.

— Voilà un mot que tu devrais être le dernier à employer, fit Rico en riant méchamment.

Il n'avait jamais aimé Bernard à qui il reprochait sa tiédeur. Il sentait bien que le garçon ne serait jamais vraiment des leurs.

— Eh bien ! oui, dit Bernard, j'ai vu mon frère, et puis après, n'est-ce pas mon droit ?

— Si, c'est ton droit, approuva Juste. Il est simplement regrettable que ce frère soit l'inspecteur Maurice Mandovin de la brigade spéciale, et plus regrettable encore que vos entretiens aient toujours lieu les après-midi qui précèdent nos petites sorties.

— C'est une coïncidence. Je n'avais pas rendez-vous avec Maurice, nous nous sommes rencontrés.

— Comme la dernière fois, fit Rico.

Bernard eut un geste d'accablement.

— Ah ! non, nous n'allons pas remettre ça.

— Si, s'exclama Rico en abattant son poing sur la table. Je n'ai pas oublié le coup du mois dernier, tu comprends. On s'en tire une fois, pas deux.

— A qui la faute ? Si tu avais pris soin de fermer les rideaux avant d'allumer ta lampe, les flics n'auraient rien remarqué.

— A moins qu'ils n'aient été renseignés dans l'après-midi par exemple. En tout cas, je te préviens, s'il y a du grabuge tout à l'heure, ma première balle sera pour toi.

Bernard haussa les épaules et tourna vers son chef un visage douloureux.

— Enfin, Juste, dis quelque chose. Défends-moi. Juste attachait son regard aigu sur le suspect.

— Qu'est-ce que vous avez raconté, ton frère et toi ?

— Oh ! toujours la même chose. C'est lui surtout qui a parlé. Il m'a dit le chagrin de notre mère, et il m'a reproché ma conduite... Enfin le peu qu'il sait de ma conduite, car s'il connaissait la vérité, il n'y aurait pas de frère qui tienne. Il m'a dit aussi qu'il espérait bientôt monter en grade. C'est tout. Tu me crois ?

Juste fit la moue.

— Je voudrais bien, seulement Rico a raison, il y a un précédent. Notre dernière opération a failli mal tourner, nous n'avons échappé que par miracle. Or, quelques heures auparavant, tu avais vu ton frère... Alors nous n'avons pas envie de recommencer.

— Remettons l'affaire.

— Tu n'y penses pas. L'occasion est unique. Demain il sera trop tard.

— C'est bien mon avis, fit Rico, mais tu as entendu ce que je lui ai promis.

— Ouais... Surtout s'il fait le guet dehors comme convenu.

— Enfin, il faudrait tout de même se décider. Juste posa la main sur celle de Bernard et d'une voix subitement changée, à la fois grave et très douce :

— Tu es bien sûr de ne pas nous avoir donnés, petit ?... N'aie pas peur. Si tu l'as fait, je te pardonne. Tu sais ce que vaut ma parole. Nous nous séparerons bons amis... Tant pis pour l'affaire de ce soir, nous nous rattraperons, Rico et moi, la prochaine fois... Allons, réfléchis bien.

— Mais c'est tout réfléchi, s'écria Bernard avec désespoir. Je ne vous ai pas trahis.

Juste se leva.

— Parfait. Tu n'as donc rien à craindre. Suivez-moi, tous les deux.

Les trois hommes quittèrent le café et montèrent dans l'auto de Juste, une grand sport dernier modèle. Bernard brûlait d'interroger son chef, mais il n'osait. Il vit simplement qu'on ne prenait pas la direction du parc Monceau, but de l'expédition. D'ailleurs, il était encore trop tôt.

Ce fut Rico qui demanda :

— Où nous conduis-tu, Juste ?

— Chez moi. Je crois vous avoir dit que j'avais acheté un pavillon, aux environs. On est petit bourgeois à ses heures.

— Tu ne nous emmènes tout de même pas prendre la crémaillère ? fit Bernard, affectant un ton léger.

Juste ne répondit pas, et nul ne prit plus la parole.

Bernard et Rico connaissaient la banlieue aussi mal l'un que l'autre ; ils n'eurent aucune idée de l'itinéraire suivi. De temps en temps ils déchiffraient sur une plaque un nom qui ne leur apprenait rien.

### Prisonnier !

ILS arrivèrent au Raincy. Après avoir un instant zigzagué par des courtes rues bordées de villas, Juste stoppa devant un long mur couronné de lierre.

Le trio descendit. Juste ouvrit la grille, s'effaça pour laisser passer ses compagnons. On était en juin et la soirée était claire ; une averse avait, comme on dit, lavé le temps. Bernard distingua tout au bout du jardin la masse sombre d'une maison. Alors, pour la première fois depuis leur sortie du café, il eut peur. Quelles étaient les intentions de Juste ? Pourquoi l'avoir amené en cet endroit isolé ? Il n'allait tout de même pas...

De toutes ses forces, Bernard s'insurgea contre cette pensée atroce. Non, ce n'était pas possible, ou alors Juste n'était plus Juste.

Une allée les mena droit au perron. La porte ouverte, ils eurent devant eux une vaste antichambre tapissée d'un papier aux couleurs vives et ornée de chromos.

— Eh ! ça a l'air gentil chez toi, fit Rico avec conviction.

Au fond de l'antichambre, un escalier menait au premier étage, sous cet escalier il y avait une porte. Ce fut vers elle que Juste marcha.

Un trou noir, une odeur de moisi : la cave. De nouveau l'angoisse prit Bernard à la gorge. Mais vite il se ressaisit.

Juste avait allumé sa lampe de poche, ils descendirent un raide escalier de pierre au pied duquel s'ouvrait une étroite galerie. Deux portes se faisaient vis-à-vis. Juste poussa celle de gauche, découvrit une salle basse et voûtée. Lentement, il promena autour de lui son faisceau lumineux.

Un tas de briquettes, deux fûts, des vieilles caisses, des pots de fleurs. Dans les angles, les inévitables toiles d'araignées.

— Vous remarquerez qu'il n'y a pas de soupirail. J'ajoute que les murs ont près de trois pieds d'épaisseur.

Ce disant, Juste avait sorti de sa poche un revolver, mais Bernard n'eut pas le temps de reprendre peur ; déjà son complice avait fait feu dans la direction des caisses.

— Ceci pour vous prouver qu'on ne peut rien entendre du dehors. On pourrait tirer le canon ici. Il se tourna vers le suspect.

— Je te renouvelle ma question et ma promesse, Bernard. Un mot et nous renonçons à l'expédition, et je te laisse aller. Nous nous quittons proprement.

— Je n'ai rien dit à Maurice.

Le chef s'inclina.

— Très bien. Dans ce cas, tu ne verras aucun inconvénient à nous attendre ici, nous serons revenus dans deux heures. L'affaire est de tout repos, tu le sais. Un seul risque : que tu nous aies trahis. Puisque la question ne se pose plus, nous n'avons rien à craindre et par conséquent toi non plus.

Enfin, Bernard comprenait les intentions de Juste. Si l'expédition tournait mal si les deux hommes étaient pris, il périrait de la façon la plus affreuse. Nul ne devait connaître l'identité véritable du propriétaire du pavillon, aucun bruit ne pouvait parvenir au dehors et l'aspect de la porte défiait toute tentative d'évasion. Le sort du prisonnier était donc lié à celui de ses complices, leur perte était la sienne.

Rico aussi avait compris, et un sourire découvrit ses dents.

— Je ne vois aucun inconvénient à vous attendre ici, fit Bernard d'une voix ferme.

— Parfait. Inutile d'ajouter que tu auras ta part, exactement comme si tu étais venu avec nous.

Bernard inclina la tête et alla s'asseoir sur une caisse.

— Eh bien, je crois que nous n'avons plus rien à nous dire, fit Juste un peu gêné. Plus tôt nous serons partis, plus tôt nous serons revenus.

Il tendit la main à son camarade, geste que Rico ne jugea pas utile d'imiter, et les deux hommes s'éloignèrent. Sur le seuil, Juste se retourna.

— A tout à l'heure, vieux.

C'était la suprême tentative.

— A tout à l'heure.

Ils sortirent, la clé tourna deux fois dans l'énorme serrure. Un instant, un reflet lumineux filtra sous la porte, le bruit des pas décrut, s'éteignit.

Le silence et l'obscurité emplirent la cave.

Juste rentra dans Paris par la porte de Pantin, il suivit l'avenue Jean-Jaurès, puis les boulevards extérieurs et s'arrêta boulevard de Courcelles, non loin de la rotonde du parc Monceau.

### Trahis ?

LES deux compagnons entrèrent dans le jardin. L'air était doux, il avait plu dans l'après-midi et une bonne odeur montait de la terre mouillée, qui évoquait la campagne. Ils tournèrent tout de suite à droite, dans la première allée que barrait une petite grille mobile. Interdiction platonique. Ayant dépassé le monument Chopin, derrière lequel se fût posté Bernard s'il avait été de l'expédition, ils atteignirent la clôture des luxueux hôtels particuliers dont l'entrée principale ouvre rue Alfred-Vigny. Là, ils ralentirent le pas.

Juste avait raison de dire que l'occasion était unique. Il y avait deux jours que le banquier Holtzwarth était parti avec sa femme et ses deux filles pour sa propriété de Cabourg où la famille devait passer les fêtes de la Pentecôte. Le chauffeur, la cuisinière et la femme de chambre les accompagnaient. Seul Charles, le valet de chambre, l'homme de confiance du banquier, était demeuré à Paris, car Holtzwarth voulait que l'hôtel ne restât jamais sans gardien. Il avait pour cela d'excellentes raisons.

Or le matin, en nettoyant les carreaux, Charles s'était coupé de si malencontreuse façon qu'on avait dû le transporter immédiatement à l'hôpital. Juste, qui hantait le quartier, achevant de mettre au point le plan qu'il avait décidé d'exécuter en dépit de la

par

## Pierre Boileau

présence du domestique, avait appris la chose par une concierge. Il avait appris également que, dès le lendemain, un nouveau gardien s'installerait dans l'hôtel. D'où la nécessité d'agir le soir même.

Juste fit un tour complet sur lui-même. Personne. — Allons, dit-il.

Il ne leur fallut que quelques secondes pour escalader la clôture, en trois enjambées ils traversèrent le jardin. Cependant Rico avait sorti une pince et un diamant de vitrier.

Les persiennes cédèrent à la première pesée, ils se glissèrent par l'ouverture et prudemment ramènèrent les battants derrière eux. Une vitre découpée leur permit de tourner l'espagnolette, sous leurs pieds ils sentirent l'épais tapis du salon.

Bien que la maison fût inoccupée, ils évitèrent de faire le moindre bruit. Au premier étage, la chambre de Mme Holtzwarth. Dans le tiroir d'une commode, les bijoux que cette femme insouciant négligeait le plus souvent d'enfermer dans son coffre. À quoi bon des précautions particulières, puisque l'hôtel ne devait jamais rester sans surveillance ?

Les visiteurs ne perdirent pas de temps en d'aléatoires recherches et dix minutes après leur entrée dans la place, ils repartaient, les poches légèrement gonflées.

Nul fâcheux en vue.

— Je suis bien heureux, dit Juste.

— Et moi donc, c'est sans doute notre plus belle affaire.

— Je pensais à Bernard.

— Ah ! oui. On va le délivrer.

— Et sans perdre une seconde encore. Si je t'avouais que j'ai honte ? Tu ne connais pas ce sentiment, toi Rico ?

— Ma foi...

Ils sortirent du pars d'un pas tranquille de promeneurs désœuvrés. L'auto était de l'autre côté

du boulevard, à trente verges. Comme ils mettaient le pied sur la chaussée, deux agents cyclistes débouchèrent de la rue de Prony. Ce fut à peine si les malfaiteurs les honorèrent d'un regard, ils continuèrent d'avancer du même pas tranquille, ralentissant un peu afin de laisser passer les arrivants. Et c'est alors que se produisit un incident stupide.

Juste avait plongé la main dans sa poche pour prendre ses cigarettes. Il en tira bien son paquet, mais aussi une broche de diamant, accrochée au papier, et qui alla rouler presque sous les vélos.

— Eh ! là... Vous autres...

D'un même mouvement, les coudes collés au corps, les deux complices se ruèrent en avant.

— Arrêtez !...

Les agents fonçaient. Rico s'affola, fit une faute énorme. A dix enjambées de la voiture, il sortit son revolver, jeta un coup d'œil derrière lui, et fit feu.

La riposte fut immédiate. Atteint d'une balle dans la nuque, le bandit s'abattit, foudroyé. Juste buta contre le corps de son compagnon, fit un dernier bond, retomba sur le siège de son auto.

Les agents aussi butèrent, perdirent l'équilibre... Et cela permit au fugitif de démarrer.

Brièvement, les cyclistes se concertèrent. Il était inutile que l'un demeurât auprès du cadavre et ils ne seraient pas trop de deux dans la bataille.

Un taxi passait.

— Vite... tâche de rattraper la voiture... Celle qui tourne rue de Courcelles...

### Une folle poursuite

LA vraie poursuite commençait.

Ce ne fut qu'au bout de plusieurs minutes que Juste se rendit compte qu'il était blessé. Dans le feu de l'action, il n'avait pas senti le coup. C'était à l'instant précis où il atteignait l'auto qu'il avait dû être touché. Maintenant il souffrait et la douleur augmentait sans arrêt, menaçait de devenir intolérable. Déjà elle s'étendait comme une brûlure de la ceinture à l'omoplate. Il porta la main à son dos, la ramena poissée de sang.

Ce n'était pas la première fois que l'homme était blessé. Dans un métier comme le sien... Mais jusqu'alors il n'avait récolté que des égratignures. Il comprit qu'aujourd'hui la chose était plus grave. Il connaissait des médecins discrets. Opéré sans tarder, il pouvait s'en tirer, mais il ne fallait évidemment pas que l'hémorragie se prolongeât.

Juste appuya à fond sur l'accélérateur. C'était un conducteur accompli, enfin sa voiture était beaucoup plus puissante que le taxi ; nul doute qu'en temps ordinaire il ne l'eût aisément distancé. Mais la fièvre amoindrissait ses réflexes, rendait ses mouvements incertains ; il ne tenait pas les quatre-vingt depuis une quinzaine de secondes qu'il faillit renverser une moto, et presque aussitôt, prenant un virage trop court, il frôla dangereusement le trottoir. Il dut ralentir ; d'ailleurs son bras droit était comme paralysé. La douleur avait gagné le cou, l'enserrait comme une gaine, il eut grand-peine à tourner la tête pour voir où étaient les autres. Il ne leur avait pas pris cinquante verges.

— Je suis fichu.

Depuis longtemps Juste avait fait le sacrifice de sa vie ; il eût fallu être dénué de tout bon sens pour ne pas prévoir qu'un jour ou l'autre... Ainsi donc l'heure avait sonné.

Alors, puisqu'il était résigné, pourquoi cette angoisse soudaine ? Le courageux garçon sentait bien que ce n'était pas son propre sort qui l'inquiétait, il y avait autre chose, mais quoi ?

Encore que sans cause précise, sa souffrance morale lui faisait oublier la douleur physique, ou plus exactement celle-ci avait depuis un moment revêtu une nouvelle forme. Ce n'était plus l'épaule ni le bras qui lui faisaient mal, mais la tête, comme si on lui eût frappé les tempes à coups de poing. Et voilà que ces coups, dont le rythme se précipitait, prenaient des résonnances de voix humaine. Et cette voix, un moment étouffée, devint distincte.

« Délivrer Bernard... Délivrer Bernard... Délivrer... »

Sur-le-champ, Juste recouvra son sang-froid, il envisagea la situation avec une lucidité parfaite. Lâcher le taxi, impossible. Il venait d'en faire l'expérience. Sans doute s'il s'était trouvé sur une route de campagne, toute droite, il eût de nouveau poussé à fond, et certainement triomphé, en dépit de sa faiblesse. Mais dans les circonstances présentes... Encore heureux qu'il fût aussi tard, que les rues fussent désertes, sans cela les agents qui sifflaient sans arrêt eussent déjà levé une meute.

D'abord où était-il ? Il avait roulé au hasard depuis sa sortie de Paris.

— Ah ! Asnières... très bien. (Suite page 34)

# La Télévision entre dans l'Actualité

## LA TELEVISION

**Aux Etats-Unis, en France et en Angleterre, il y a maintenant des programmes réguliers de télévision. — Le cinéma en souffrira-t-il ?**

Il est incontestable que la télévision fait, depuis quelque trois années, d'énormes progrès.

Lors du passage du roi George VI et de la reine Elizabeth à New-York, on a fait une expérience intéressante. Des appareils placés en différents endroits du parcours royal captaient le spectacle et le transmettaient par la voie des airs à deux cents milles de là. Les appareils récepteurs avaient été installés dans un petit village. La réception fut, paraît-il, d'une netteté remarquable, d'autant plus étonnante que les ingénieurs n'avaient jamais réussi, jusque-là, à transmettre des images animées à plus de soixante-quinze milles.

Plusieurs postes de télévision ont été établis à New-York et en quelques autres villes américaines. On y donne de petits sketches, le plus souvent sans valeur artistique.

Le grand handicap contre l'émission de pièces par la télévision est le coût de la transmission. On estime à \$5000 par minute le « télévionnement » d'une pièce théâtrale. Il faudra réduire ce coût à environ \$500 par minute pour que l'affaire devienne

intéressante. A cause de la faible portée des images télévisées, on se propose de construire aux Etats-Unis, plusieurs centaines de postes émetteurs ; mais on hésite, et avec raison, puisque chacun d'eux coûterait de \$100,000 à \$500,000.

Comment les propriétaires de ces postes pourraient-ils retrouver les sommes ainsi engagées ? C'est là la grande question. La vente des postes récepteurs n'y suffirait certes pas ; encore moins la vente des lampes, bien qu'un poste récepteur en possède une vingtaine.

C'est en Angleterre que la télévision entre plus vite dans le domaine commercial. On a installé, dès février dernier, la télévision dans plusieurs cinémas de Londres. Ce fut un succès de curiosité plutôt qu'un succès commercial. Et cela pose de multiples problèmes, dont le principal est la protection des droits de la British Broadcasting Corporation, des producteurs de films et des artistes. La B.B.C. a même diffusé un film complet, malgré les protestations des producteurs. La Gaumont-British a commencé à équiper ses nombreuses salles de cinéma.

Depuis le 15 avril, des émissions régulières de télévision ont aussi lieu chaque jour à Paris. Dans la journée, un équipement de prises de vues mobile transmet des scènes d'extérieurs, reportages, événements sportifs, etc. Quant aux spectacles, ils sont constitués par des diffusions de pièces soit du studio de la tour Eiffel, soit de théâtres, et par transmissions de films.

La télévision a donc quitté le domaine de l'expérience pour entrer dans celui de la vie pratique.

Voici une déclaration de M. Georges Delamare, directeur artistique de la télévision l'Etat en France : elle rassurera les amateurs de cinéma :

« Le télécinéma ne fera pas plus de tort au cinéma que la radio n'en a fait à la musique ou au théâtre. Il ne sera que de s'entendre pour que le télécinéma se borne à diffuser des bandes anciennes dont l'exploitation commerciale sera terminée,

tandis que les salles continueront à projeter les bandes nouvelles et les exclusivités. On ne va pas seulement au cinéma pour le plaisir de voir un film. On y va pour sortir de chez soi, pour se mêler à la foule, pour fuir l'atmosphère quotidienne... ou pour accompagner une jolie femme. On continuera à y aller. Seulement, les actualités disparaîtront peut-être des programmes puisqu'elles seront données et renouvelées chaque jour par les ondes visuelles. »

## LES DEBUTS DE LA TELEVISION

**Pour la télévision comme pour d'autres inventions, les Français ont été des pionniers.**

Il y a plus de cinquante ans que les ingénieurs et les savants travaillent à cette merveilleuse invention : la télévision. Il y eut naturellement de longs et pénibles tâtonnements.

Mais au début il ne s'agissait que de la transmission à distance des images par fil. On ne croyait pas encore possible, évidemment, l'émission d'images dans les airs, sans relation directe avec le poste émetteur. Les progrès de la radio ont vite conduit à ce qui est aujourd'hui une réalité : la transmission de photos sur de très grandes distances.

Il faut signaler les importants travaux de Paiva, Armengaud, Senlecq, Perry, Leblanc, Bréquet, etc. C'est cependant dans les laboratoires américains que l'on a pu, grâce à un outillage des plus modernes et à l'abondance de fonds, mettre au point la télévision, ou plutôt la rendre pratique. La National Broadcasting Corporation, la General Electric et nombre d'autres organisations puissantes ont des facilités de travail que l'on ne trouve nulle part ailleurs. Mais, en télévision comme en d'autres choses, les Américains n'ont pu ignorer les découvertes des modestes savants français.



Le premier bébé canadien à voyager dans un avion transcontinental est le petit Malleck, de Victoria, que l'on voit ici dans les bras de sa mère. Tous deux firent le premier voyage de Vancouver à Winnipeg. Le bébé a dix mois.

Photo Air-Canada

Durant toute l'année 1939, le Ministère fédéral du Commerce fait une grande campagne en Angleterre en faveur des produits canadiens. On voit ici une grande affiche à l'entrée d'une petite gare londonienne.

Photo de l'Office cinématographique du Canada



# Le Poisson qu'on Eleve

AFIN QUE L'AMATEUR DE PÊCHE NE REVIENNE PAS BREDOUILLE

par

Jean Robitaille

Les deux hommes regardaient avec perplexité les poissons alignés sur le rivage :  
— Des truites magnifiques, bien sûr, mais pourquoi ont-elles presque toutes la nageoire pectorale droite coupée ?

Les pêcheurs n'y comprenaient rien. Ils avaient parcouru des milles et des milles, dans les Laurentides, pour le plaisir de voir la truite mouchetée faire des histoires au bout de leur ligne. Mais ils ignoraient que ces truites ont une histoire. En revenant vers la ville par la route No 11, ils auraient trouvé, à la station piscicole de St-Faustin, la clé de l'énigme.

Cette station piscicole du gouvernement provincial, dirigée par M. Gustave Prévost, est la plus récente et la plus importante des six stations de la province. Au prix de mille soins, d'une série de traitements minutieux auxquels la science moderne ne reste pas étrangère, on y élève chaque année une multitude de truites qui iront repeupler les lacs épuisés par la pêche, pour la grande joie des amateurs et la sauvegarde du précieux tourisme. L'an prochain, grâce à de nouveaux travaux d'aménagement, la production atteindra un million de truites.

Le visiteur aperçoit d'abord une douzaine de viviers nichés au fond d'un val. Une chaîne de collines presque circulaire semble avoir pour mission de protéger la station contre les ardeurs du nordet, mais on a choisi ce site à cause des sources qui y jaillissent et permettent de renouveler l'eau des étangs artificiels à raison de 1.200 gallons par minute. Le profane, — il en vient plusieurs centaines les beaux dimanches d'été, — arriverait facilement à ne rien comprendre du travail de cette station si l'on n'avait eu l'excellente idée d'afficher ici et là des notes et des croquis explicatifs. L'installation est en somme assez rudimentaire. Mais la besogne nécessite des soins experts. Le technicien préposé à la récolte et à la fécondation des œufs, M. Willie Elliott, compte 35 années d'expérience en pisciculture.

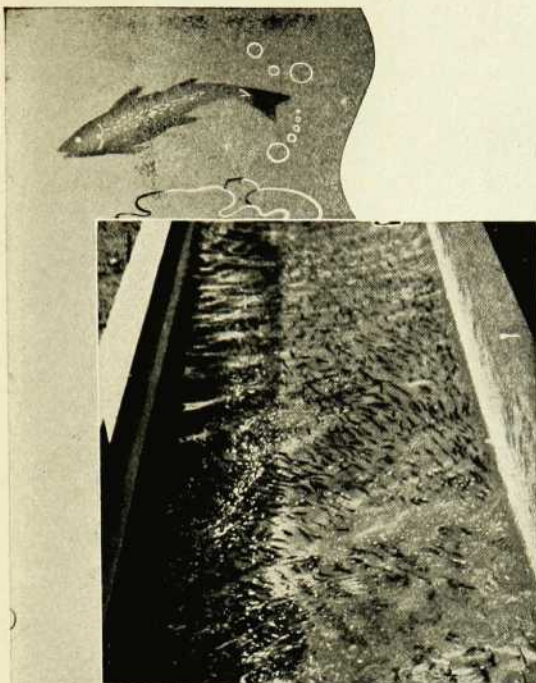
On recueille les œufs vers la mi-octobre. Le pisciculteur doit savoir exactement à quel jour les truites adultes, immobiles dans l'ombre quiète du grand vivier, vont se livrer au frai. Il s'agit, opération fort délicate, de prendre les truites femelles une à une, et de presser le flanc pour provoquer l'évacuation des œufs. Une opération similaire permet ensuite de recueillir la substance fécondatrice des mâles. Les deux éléments, mélangés au moyen d'une plume, passeront alors la saison d'hiver dans une série de petits bassins noirs, troués comme des écumoirs et dont l'eau de source ne gèle jamais. L'éclosion vient en mars. En mai, le frétin s'ébattra déjà dans les aleviniers en ciment.

Il y a bien, à la station de St-Faustin, une immense tortue qui vit sans nourriture depuis trois ans, mais ce régime, qui résout si simplement le problème de l'alimentation, ne saurait convenir aux bébés truites. Les 650.000 sujets des viviers engloutissent chaque semaine 2.000 livres de foie de bœuf. Au début, le préposé à l'alimentation hache la pâte en particules infimes et la distribue trois fois par jour. Les bouchées grossissent ensuite avec le poisson, qui consomme quotidiennement le dixième de son poids. Peut-être certains pêcheurs se basent-ils sur cette glotonnerie quand ils prétendent avoir pris des truites d'une douzaine de livres ? Pourtant, ce poisson dépasse rarement huit livres, même s'il meurt de vieillesse vers l'âge du quinzième dégel. Disons cependant qu'une truite pêchée en Ontario pesait 14½ livres. Mais c'est un record exceptionnel.

La truite mouchetée dévore donc allègrement ses trois repas quotidiens. Que lui faut-il de plus pour vivre et prospérer jusqu'en septembre ou en octobre, alors qu'elle atteindra, à cinq mois, quatre ou cinq pouces de longueur et qu'on ira la libérer dans le grand lac aux eaux limpides ? Tout ce poisson frétilant n'est-il pas ? (Lire la suite page 34)



Quelques-unes des 600,000 jeunes truites de St-Faustin.



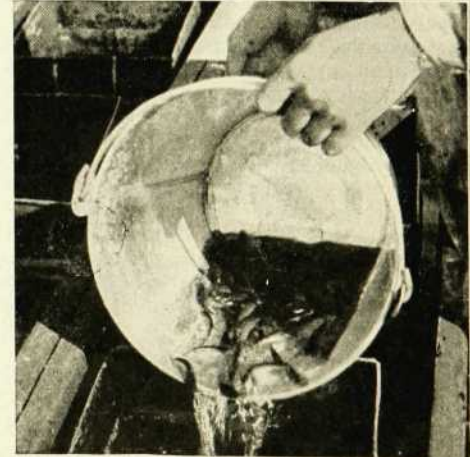
Le frétin loge par milliers dans des bassins de ciment longs et étroits, dont l'intérieur est peinturé d'un blanc éclatant.



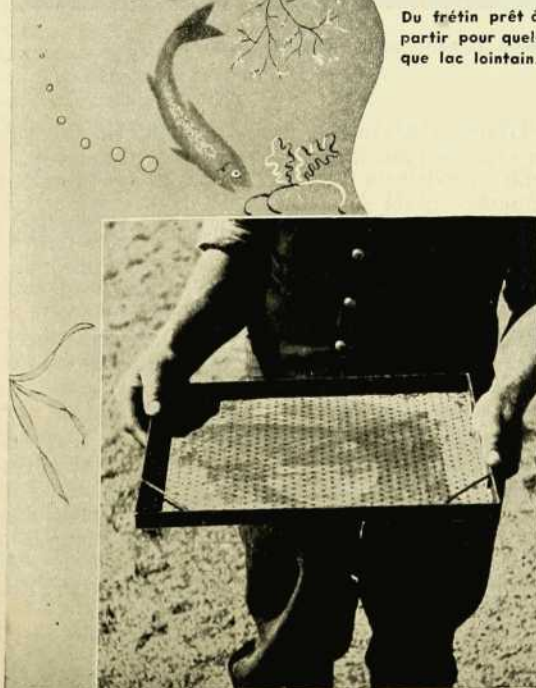
Entassées dans une section de l'alevinier, les petites truites prennent un bain de sel hygiénique.



Du frétin prêt à partir pour quelque lac lointain.



Ce récipient contient cinquante truites.



# L'Aventure d'Albert



L'architecte Albert Fressanges et sa femme Renelle souriaient de bonheur.

IL PLEUT... Une pluie fine et drue, qui tombe de biais, inlassablement.

Pas de ciel. Tout est pluie. Pluie, Pluie, Pluie... En face, il y a une maison, deux maisons, des arbres. Après, derrière, partout, c'est la pluie. Les rares voitures qui s'égarent par ici, les gens qui longent les grilles des villas, émergent des hachures de la pluie et disparaissent à nouveau dans la pluie... Le murmure innombrable de la pluie emplit tout le silence de Bellemont et celui de la vallée même, faisant comme un autre silence, en lequel se résorbent les bruits mouillés d'alentour...

Dans le jardin, sur une branche neuve, il y a un petit oiseau trompé, qui s'ennuie...

— Une pluie à noyer le printemps ! constate Renelle Fressanges.

La jeune femme quitte l'écran blême de la fenêtre close.

La seconde d'après, elle fredonne.

D'une main maternelle, elle arrange, au passage, des fleurs dans un vase.

Son reflet lui sourit dans une glace. Le reflet d'un pur visage de brune claire, aux cheveux très noirs et très lisses, partagés d'une raie médiane sur un front sage, et qui vrillent en courts copeaux derrière la conque des oreilles. Dans ce joli visage, de beaux yeux, une belle bouche, un beau sourire...

Du même geste qu'elle a eu pour les fleurs, Renelle arrange un peu ses boucles. Un instant, ses reins se creusent légèrement, arquent son corps mince, aux courbes jeunes. Elle se trouve « en beauté ». Il y a des jours comme ça. Des jours où une mystérieuse lumière s'allume en nous.

Renelle, il est vrai, a eu la joie d'une surprise, au courrier de dix heures. Un mot de ses parents : traversant la région, M. et Mme Le Hémond s'arrêteront deux jours ici, à Bellemont.

Mais l'existence de Renelle n'est-elle pas toute de joie, joie sereine et douce, au lent débit quotidien ?

Renelle Fressanges est heureuse.

« Dans ce trou de province, diront les mauvaises langues, que peut-on bien faire ? » Eh bien ! rien. Elle ne fait que d'être heureuse. Ce n'est déjà pas si simple.

Si elle avait un bébé à choyer, ou son mari un peu plus à elle, Renelle n'aurait véritablement plus rien à souhaiter. Mais le bébé viendra sans doute. Et le mari... ce n'est pas sa faute !

Albert Fressanges est architecte. L'Agence de vente et location, en face de la gare, est à lui. La plupart des maisons neuves de Bellemont et de St-Pierre et jusqu'à Terrac, même, portent son nom gravé dans la pierre tendre. Lauréat du concours organisé l'an dernier, Albert Fressanges est aussi

l'architecte du Préventorium du Grand-Marège dont il surveille actuellement les premiers travaux. Il est très occupé, très pris, débordé.

Cela ne l'empêche point d'aimer sa femme.

Tu sais bien.

— Oui, je sais. Seulement, j'ai parfois un peu... honte. Je voudrais pouvoir t'aider, t'être utile.

— Tu m'es indispensable. Tu m'aides en m'aimant. C'est depuis que tu es là, parce que tu es là, que mes affaires vont à pas de géant... Je ne touche pas de bois ! Je t'aime et tu m'aimes : c'est du solide. Nous avons été très pauvres, souviens-toi ? Nous ne le sommes plus. Demain, après-demain... peut-être serons-nous riches. Alors, nous pourrions être fiers de nous. Nous aurons construit cela à nous deux. Moi, je n'aurais jamais pu faire ce que je fais sans toi... Tu es Matoute. N'est-ce pas ?

— Oui. Toi, Toutinet...

Ne sourions pas : ils s'aiment.

Voici, d'ailleurs, Albert.

Sa petite voiture vient de se ranger au long du trottoir, devant le pavillon.

Quel temps !

L'homme a sauté à terre, son manteau de cuir en capuchon sur la tête. Il ouvre les vantaux de la grille, conduit la voiture au garage du sous-sol, retourne fermer ses portes.

« Ne te presse pas, va ! » songe Renelle, le front à la vitre.

Albert ne se presse pas. Il ne se presse jamais. Il sait parfaitement qu'on ne passe pas à travers les gouttes... Revenant à présent sur ses pas, il fait un signe de la main à Renelle qui a soulevé le rideau.

Un moment plus tard il est là.

C'est un grand gaillard d'une trentaine d'années, large d'épaules, bâti en athlète — mais un athlète moderne — aux muscles longs et qui serait distingué. Très brun, il a le visage ouvert, modelé dans une expression mêlée d'énergie et de douceur tranquilles. Beau garçon...

Il a été droit à Renelle, lui prend les mains, l'enveloppe d'un regard tendre, l'embrasse :

— Bonjour, toi.

C'est ainsi chaque fois qu'il rentre ou qu'il s'en va — ainsi depuis cinq ans — sans que ni son

étrainte ni son baiser ne se ressentent jamais de la tiédeur d'une habitude. Ce n'est pas une habitude : c'est un rite. Dans les yeux de son mari qui rentre, Renelle décèle toujours le plaisir avoué de rentrer et la revoir. Albert n'est pas souvent, pas assez souvent à la maison, mais dès qu'il est là, il ne pense plus à rien qu'à Renelle. S'il parle affaires, c'est uniquement pour associer la jeune femme à ses entreprises. Il en partage avec elle l'espoir, pas le souci. Elle sait bien cela. Elle sait aussi que son mari ne manquera jamais de remarquer qu'elle a une robe nouvelle, ou seulement un col, un détail, ou un rien de migraine sous son front sage...

— Quel temps, crois-tu ! enchaîne Albert. On dit qu'il y en a pour dix jours encore. Et je dois aller à Bordeaux dimanche ! Au fait, se reprend-il, te l'ai-je dit ?

— Dimanche... après-demain ?

— Oui. Je dois y retrouver Perrez, tu sais ? Il rembarque lundi pour l'Argentine et souhaite me rencontrer auparavant pour en terminer avec notre affaire. Il a fait téléphoner hier à l'agence... J'en profiterai pour liquider sur place quelques autres courses. Je compte partir demain et rentrer lundi dans la journée...

Ce n'est pas la première fois. Le jeune architecte est souvent contraint de s'absenter un jour ou deux. Une ombre a, néanmoins, passé sur les traits de Renelle.

— C'est la grosse affaire, tu sais, souligne Albert, en façon d'excuse.

— Je comprends bien, oui. Mais ça tombe mal. Mes parents seront-là...

— Tes parents ?

— Ils descendent sur Montouban et s'arrêteront ici pour le week-end.

— Allons, bon !

Albert se tient devant la cheminée, présentant tour à tour au feu les bottes haut lacées qu'il chausse pour aller sur les chantiers. A la réflexion, il ne peut se défendre d'un petit rire !

— Eh bien ! mais... voilà qui tombe à merveille, au contraire, conclut-il. Je ne pouvais guère t'offrir de m'accompagner, par ce temps. Tu ne seras pas seule...

— Bien sûr...

Renelle a hoché gravement sa tête brune. Elle est très contrariée. Elle ne le laisse pourtant pas paraître autrement.

— Tu devrais te déchausser, dit-elle seulement.

— Ma foi, oui. Je viens du Grand-Marège : il y a de la boue jusque-là !

Déjà l'homme s'éloigne. Il est à la porte.

— Je reviens de suite.

Demeurée seule, Renelle se sent triste, brusquement.

Albert, donc, ne sera pas là demain. Ni dimanche.

Il ne l'aura pas fait sciemment, mais les parents de Renelle n'en penseront pas moins. La jeune femme croit déjà entendre sa tante, pincée :

— Il a eu raison. Il profite du beau temps.

Et son oncle, goguenard :

— Cher Albert ! Il a dû être navré ?

Car Renelle dit « mes parents », alors pourtant que ce n'est que sa tante et son oncle, le frère de son père. Un tragique accident l'a tôte privée de ses vrais parents : ceux-là l'ont recueillie, élevée, choyée comme leur propre fille. Et les « parents » de Renelle n'entretiennent avec son mari que des relations de pure forme. A l'abri d'une attitude correcte de gens bien éduqués, ils se détestent cordialement.

M. et Mme Le Hémond, disons-le, étaient opposés à ce mariage. M. Le Hémond, riche négociant d'Angoulême, rêvait, pour sa nièce, d'une union qui fût « en rapport avec sa situation ». Il avait pour cela des raisons valables d'homme d'affaires. Mme Le Hémond en avait d'autres. Elle se flattait d'avoir élevé Renelle « comme une princesse ». La jeune fille, en effet, avait étudié chez les demoiselles Bessaugé, là où fréquentaient la noblesse et ce qu'il y avait de mieux ; elle avait eu une répétitrice à la maison et, pour sa musique, le premier professeur de la ville : elle était une vraie demoiselle !

Or, la « demoiselle », plutôt facile à l'ordinaire, s'était promptement révélée intraitable sur le chapitre délicat de son mariage. Mademoiselle prétendait, figurez-vous, ne vouloir faire qu'un mariage d'amour ! Je vous demande...

— L'amour, mon enfant, observait l'oncle, c'est très gentil, mais...

— L'amour, ma pauvre petite, soupirait Tati, ce n'est pas tout...

Alors, Renelle se dépêchait de rire :

— Si c'est là tout votre optimisme après vingt-cinq ans de mariage, répliquait-elle avec la cruelle logique de son âge... merci ! Moi, j'espère bien être assez heureuse pour pouvoir dire, au contraire, à ma fille : « Epouse d'abord un honnête garçon qui t'aime et que tu aimes. Pour le reste, à Dieu va ! »

Et il n'y avait pas à sortir de là ! Tout ce que ses « parents » pouvaient arguer en faveur de la Sagesse et la Raison selon leur conviction, se heurtait au front lisse et obstiné de la jeune fille qui écartait un à un les partis les plus enviés.

— Jamais je ne pourrai aimer ce monsieur, assurait-elle.

Le dernier monsieur évincé fut un certain M. Piloupi. A dire vrai, il n'avait de risible que son nom mignon de chaton. C'était un homme très courtois, cultivé et sans doute capable de faire le bonheur d'une femme. Mais pas de Renelle ! Renelle se refusa absolument à deviner Mme Piloupi. La rupture qui s'ensuivit laissa ses « parents » consternés. Parce que M. Piloupi représentait tout de même une chance unique. A la tête de plusieurs Conseils d'Administration, il était fort riche : hôte particulier, à Paris, villas, voitures, yacht de plaisance... il avait tout ! Il avait — aussi — quelque vingt ans de plus que Renelle. Mais ce n'était qu'un détail !

Et c'est peu après cette aventure que Renelle revint de vacances, amoureuse d'Albert Fressanges, un petit architecte jugé sans aucun intérêt... et qu'elle prétendit épouser !

M. et Mme Le Hémond n'hésitèrent pas un instant à se persuader que le jeune homme convoitait autant et plus la dot de Renelle qu'elle-même. Ils n'osèrent point toutefois se mettre nettement en travers des intentions de leur nièce. Ils parurent se résigner. Ils reçurent l'architecte. Ils

## ROMAN COMPLET

par

Claude Bressac

lui firent bonne figure... « A malin, malin et demi, mon garçon, songeaient-ils. Si tu es à vendre, nous allons voir à t'acheter : mais pas cher ! »

Or, il était profondément absurde d'accuser Albert Fressanges de calcul. Il ignorait tout de la situation de fortune de Renelle lorsqu'il l'avait rencontrée et s'en souciait peu. Il n'avait été séduit et retenu que par son charme. Entre elle et lui, tout était resté pur, intuitif, joliment miraculeux. Quand il avait appris que les « parents » de la jeune fille étaient si riches, il en avait ressenti plus d'ennui que de joie. Mais il aimait Renelle et Renelle l'aimait. Il avait vingt-cinq ans. Il vivait d'amour...

Il advint pourtant qu'à son insu, et durant tout le temps que durèrent leurs longues fiançailles, Renelle eut à subir la sournoise et incessante pression de son oncle et sa tante, appliqués à la désenchanter. Jour par jour, goutte à goutte, avec l'espoir confus de la circonvenir encore, on lui distillait le poison lent d'une désapprobation minutieuse. Cela devint pour la jeune fille un supplice de tous les instants. Tout se flétrissait, se fanait, se ternissait autour d'elle dans une atmosphère irrespirable de maléfice. La présence d'Albert, le son de sa voix, le parfum même de ses fleurs, s'estompaient dans une brume de suspicion et de malaise croissant. Jusqu'au jour où, lassé enfin, n'en pouvant plus, Renelle ouvrit résolument son cœur à Albert :

— Je crois en vous, lui dit-elle. Je ne puis pas vous aimer moins. Mais cette vie n'est plus possible.

Subitement dégrisé, Albert Fressanges réagit alors exactement dans le sens que souhaitait en secret la fière jeune fille. Moins d'un mois plus tard, on les mariait et ils allaient s'installer à Bellemont.

Albert ne devait rien aux « parents » de sa femme. Renelle avait elle-même renoncé à la rente que son oncle voulait lui servir à titre personnel. Cœur à cœur, la main dans la main, unis pour le pire comme

pour le meilleur, le jeune couple a courageusement fait face au destin.

Prétendre que M. et Mme Le Hémond acceptèrent sans amertume une pareille défaite serait excessif. Ce mariage avait trop ressemblé à un enlèvement ! « Enfin, daignèrent-ils concéder à Renelle, puisque tu dis que tu es heureuse... » Et c'était se montrer injuste encore. Renelle se disait heureuse parce qu'elle l'était réellement, éperdument, à travers même les difficultés du premier moment. Albert avait su ne la décevoir en rien. Il était le mari, il était l'homme, qu'elle avait vu en lui. Cela devint tellement évident que, par la suite, M. et Mme Le Hémond manifestèrent discrètement l'intention de faire la paix avec lui, l'espoir d'un bébé parut favoriser le rapprochement souhaité. Ce ne fut pourtant qu'une fausse joie. Aussi bien Albert n'avait-il pas répondu aux avances qui lui étaient faites.

Une fois pour toutes, Albert avait expliqué à Renelle :

— Pour moi, comprends-tu, c'est fini. Bien fini.

« Que ton oncle ait pu craindre d'abord que j'étais intéressé... Bon ! Il ne me connaissait pas. Un père — il a droit à ce titre — doit bien être aussi un peu le notaire de sa fille... Il n'avait qu'à me parler franchement, loyalement. Je l'aurais rassuré sans peine. J'aurais du moins pu me défendre. Mais non. On s'est attaqué à toi : un enfant. Pendant des mois, on a tarabulé, limé, rongé ton cœur. Il a fallu que tu m'aimes, n'est-ce pas ? Une autre y aurait perdu la foi. Après tout, tu ne me connaissais pas tellement non plus. Tu pouvais me connaître mal. C'est ton amour seul qui m'a préservé, qui nous a sauvés... »

« Parce que tu m'es restée, j'ai pardonné à tes parents. Je n'ai pas oublié.

« Il serait vain de compter sur le temps pour arranger les choses. Chaque jour, au contraire, à t'aimer mieux, j'apprends à mesurer ce que j'ai failli perdre, ce qu'on faillit me prendre, me voler. Je veux bien continuer à voir tes parents, « Bonjour, bonsoir, comment allez-vous ? », mais c'est tout. Il ne faut pas me demander plus. Il y a quelque chose de cassé entre eux et moi, qui reste irréparable. Je n'ai pas de haine pour eux, tu sais bien. Seulement de l'indifférence. Au fond, je crois que c'est pire... »

« Toi, je t'aime. Ma vie, c'est toi. Hormis toi... »

Et Renelle, tout en regrettant, sans doute, le malentendu, estime que c'est bien ainsi. Elle s'avoue ingénument qu'à la place d'Albert, elle serait bien plus méchante ! Elle n'ignore d'ailleurs pas que c'est pour elle que son mari consent à se rencontrer encore avec ses parents. Et elle lui en sait gré.

Personnellement, elle n'a jamais cessé de correspondre avec son oncle et sa tante, ni de les voir, ni de les aimer. Intelligente et fine, aussi peu ingrate que sottise, elle sait faire la part des uns et des autres. « Ce n'est pas le même cœur qui marche ! » assure-t-elle.

La centaine de milles qui séparent Angoulême de Bellemont facilite de surcroît la bonne entente. Que les Le Hémond viennent à Bellemont ou que les Fressanges fassent une apparition à Angoulême, tout se passe toujours sans heurt, parce qu'Albert a, du moins, l'indifférence courtoise. Parfois même, il s'oublie jusqu'à être aimable :

— C'est parce que tu es là, reproche-t-il alors à sa femme. Tu me fais meilleur que je ne suis...

A la vérité, Renelle n'aime plus guère à se trouver seule en compagnie de « ses parents ». Une gêne subsiste, d'elle à eux. Elle a l'impression confuse et désagréable qu'il ne lui pardonnent pas tout à fait d'être « heureuse quand même ». Albert présent, elle se sent forte. C'est son bonheur qui est là, visible, tangible, inattaquable. Car son oncle et sa tante ont un peu peur de ce grand garçon au regard droit et qui ne se laisse pas volontiers malmener... Avec ses airs distraits et de ne pas écouter, il entend tout, ne laisse rien échapper, répond à tout. Et il a une façon très douce, presque tendre, de répliquer du tac au tac, à la moindre allusion, qui n'appartient qu'à lui.

Ma's, cette fois, hélas ! Renelle doit se résigner : son mari ne sera là ni demain, ni après-demain...

Il sera à Bordeaux.

La perspective d'avoir à rester enfermée — par ce temps ! — deux jours avec ses parents, n'enchantait point précisément la jeune femme.

Quitte à s'ennuyer, elle préférerait s'ennuyer seule.

Elle le dit à Albert, qui la rejoint au salon.

— Ce n'est pas très drôle, non, convient-il.

Mais il rit, le monstre !

Cependant voici la bonne, Yvonne, la sœur d'Anna, qui la remplace pour quelques jours. « Une qui n'a pas inventé la machine à vapeur ! » affirme Albert.

(Lire la suite page 13)

# Dans le Monde Sportif

"J'ABANDONNERAI LA BOXE DANS DEUX ANS", déclare Armstrong

par

Oscar Major

Henry Armstrong, le phénomène actuel de la boxe, champion du monde des boxeurs poids légers (135 livres) et poids mi-moyens (147 livres) n'attendra pas de devenir gâteux avant le temps pour accrocher au mur ses gants de boxe. Lisons ce que vient de déclarer à ce sujet le fameux pugiliste de couleur :

« Vous pouvez parier votre meilleure paire de bottes que j'abandonnerai la boxe dans deux ans. Je n'ai pas l'intention de suivre les traces de plusieurs de mes prédécesseurs noirs. Ceux qui ont été de grands champions, avec la gloire et l'argent que cela comporte et qui sont allés finir à l'hôpital ou à l'asile, étaient des ballots. Je ne suis pas un génie. Je ne suis pas un ballot non plus. Joe Gans, Joe Walcott, Dixie Kid et Battling Siki n'ont jamais compris ça. Je sais aussi qu'un dollar est le meilleur ami qu'un homme puisse avoir dans la vie. Tout l'argent que je gagne je le verse à la Banque Fédérale des Etats-Unis, afin de me constituer une rente mensuelle.

« Quand j'estimerai que cette rente est suffisante pour faire face aux besoins de ma famille et aux miens, je raccrocherai les gants de boxe une fois pour toutes. Je connais trop les dangers de notre métier. J'ai 26 ans, quelques 300 batailles dans les bras et les jambes, et je ne marche pas encore sur les talons. Personne cependant n'est à l'abri d'un accident, les champions moins que les autres, parce qu'on leur demande généralement davantage. Je n'ai pas l'intention de devenir gâteux avant l'âge pour avoir pris trop de coups de poing sur la tête. A quoi me servirait alors d'avoir mis de l'argent de côté ?

« Dans deux ans, et ce même si ma bonne étoile veut que je sois encore champion du monde, je ferai cadeau de mes titres à mes successeurs. J'ai une femme et une petite fille que j'adore. A Los Angeles, je possède une belle maison. Quand je suis fatigué de la ville, je saute dans mon auto et à Victorville, à 30 miles de Los Angeles, j'ai une ferme et un ranch de trois acres, où je retrouve le calme, où je peux me repo-

ser à mon saouil. J'ai des poules, des oies, des dindes, des dindons, des cochons, des vaches et des chevaux. Mon père veille sur ma propriété. Il y a de l'argent à gagner avec tout cela. Les œufs, les dindes de Noël, etc. Dans un coin de mon ranch, j'ai fait construire un tas de petits chalets, où je peux recevoir mes amis ou les clients qui ont envie de se reposer au calme de la montagne. Cela aussi rapporte quelque argent. Vous voyez que je ne suis pas fou et que je ne m'expose pas à ne plus savoir quoi faire de mes os quand j'aurai fini de recevoir des coups de poing.

« J'ai encore un autre but dans l'existence. Je veux devenir écrivain. J'écris déjà, chaque fois que mes combats m'en laissent le loisir. J'ai choisi un sujet que je connais particulièrement bien : ma propre vie. J'ai vu un tas de choses extraordinaires, depuis le jour où j'ai quitté Saint Louis, ma ville natale. Les suiets ne me manqueront pas. Et n'allez pas croire que je prendrai un nègre, en me contentant de signer. Non, j'écris moi-même. »

L'extraordinaire Henry Armstrong, né le 12 décembre 1912 à Saint Louis, remporta, en 1936, six victoires avant la limite, cinq victoires aux points. Il subit 2 défaites aux points. Il fit un match nul. En 1937, sur 24 combats, il remporta 24 victoires, dont 23 avant la limite. Pour le titre mondial des plumes, il mit hors de combat Pete Sarron, en 6 rounds. En 1938, le 31 mai, victoire sur Barney Rowe pour le titre mondial des mi-moyens. Le 17 août, victoire sur Lou Ambers pour le titre mondial des légers. En 1939, il vainquit Lew Feldmann, Dave Dey et Roderick.

### DE CHOSES ET AUTRES

Avant la venue de l'œil photographique sur les champs de courses de chevaux, les courses nulles (dead

heats) étaient plutôt rares. Cependant, les annales du turf, d'après la revue de Bob Ripley, nous apprennent que la plus fameuse du genre se déroula, à Newmarket, en 1885, alors que 4 chevaux terminèrent sur un pied d'égalité... ★ Nous sommes au temps des échanges de joueurs dans les ligues majeures et mineures. Tout se passe d'une manière régulière. Chicago débourse \$7,500 pour obtenir tel ou tel joueur, etc., etc. Mais voici une innovation en fait de transferts de joueurs. Le joueur de football italien Figliola fut sollicité par un club de Rio de Janeiro. En Italie, le sport était régi par le gouvernement la question du transfert de Figliola fut réglée par la voie diplomatique. Les mogols italiens ont accepté de céder ce brillant joueur de football de Gênes au Rio de Janeiro contre 416 sacs de café, qu'ils reçurent la semaine suivante... ★ Depuis la fondation des ligues majeures, les lanceurs qui ont gagné le plus grand nombre de succès en une saison sont les suivants : Charlie Rodbourne, alors lanceur des Grays de Providence, en 1884, gagna 62 parties, cette année-là. En 1885, John Clarkson, du Chicago, en gagna 53. Ce même lanceur, sur le monticule du Boston, en 1889, en gagna 50. Ed. Walsh, du White Sox de Chicago, a lancé 66 joutes, en 1908. Il en gagna 40. Jack Chesbro, des Yankees de 1904, gagna 41 joutes. Joe Smoot, du Red Sox de Boston, gagna 32 joutes en 1912. Et dire que de nos jours, un gérant se compte le plus heureux des hommes, s'il possède dans ses rangs un lanceur ou deux, qui remportent une vingtaine de victoires en une seule raison !...

★ Le joueur de baseball Sheldon Lejeune, du Cincinnati de 1910 détient toujours le record mondial du lancer de la balle. Le 2 octobre 1910, Lejeune lança une balle à une distance de 426 pieds 9½ pouces du marbre... ★ Le rapide voltigeur Maurice Archdeacon, du Rochester et du White Sox de Chicago, est encore le tenant du record mondial suivant : Le 1er septembre 1921, Archdeacon contourna les buts, soit une distance de 360 pieds, en 13¾ secondes... ★ L'autre jour, nous demandions au



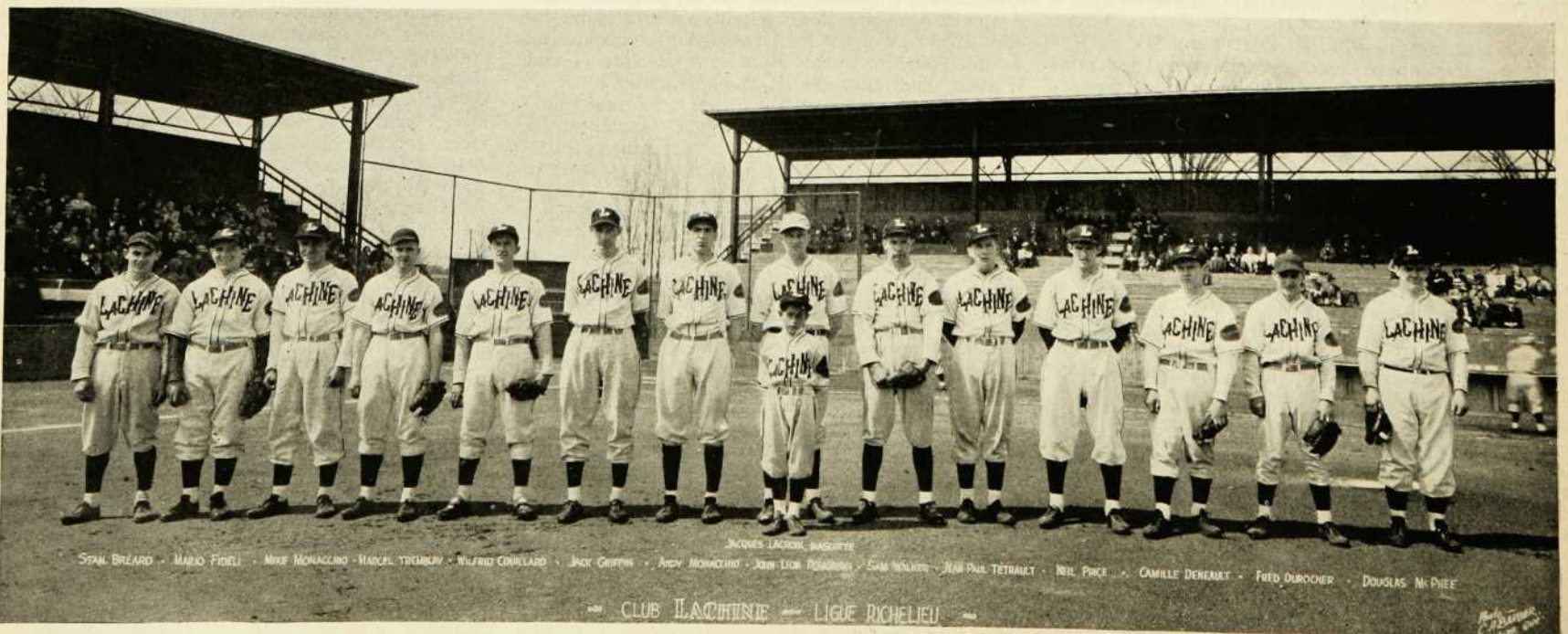
M. NOE LACROIX,

propriétaire du club de baseball LACHINE, actuellement en tête de la Ligue Richelieu.

gérant du Montréal, Bu-leigh Grimes, de faire un pronostic sur les chances des Royaux de participer aux séries de détail, quoique le club ne semble pas avoir beaucoup de veine, à l'heure actuelle. « Ce n'est pas la première fois que l'on me pose une question du genre, répondit-il avec fermeté. Parce que j'appartiens à une génération de sceptiques, je vous avoue humblement que je ne crois pas aux pronostics sportifs, où l'exagération entre en ligne de compte. Ils n'ont pour moi pas plus de réalité que ces dieux d'autrefois que les gens invoquaient vainement pour apaiser la tempête ou déclencher la pluie, dans nos campagnes. Hé bien ! je dois vous faire une confession, après avoir vu à l'œuvre tous les autres clubs de la Ligue Internationale. Dieu aidant, si mes lanceurs ne font pas trop

(Lire la suite page 37)

### LES MENEURS DE LA LIGUE DE BASEBALL RICHELIEU



STAN BREARD - MARCO FIDELI - MIKE MONAGLIO - MARCEL TREMBLAY - WILFRED COVILLARD - JACK GRIFFIN - ANDY MONAGLIO - JOHN LION PEARSON - GUY WALKER - JIM PAUL TETRAULT - NEIL PRICE - CAMILLE DENEHAUT - FRED DUROCHER - DOUGLAS McPHEE

CLUB LACHINE - LIGUE RICHELIEU

(Suite de la page 11)

— Ces messieurs-dames sont servis, lance-t-elle.

Renelle n'a pu se défendre de sourire :

— Dites « Madame est servie ! », Yvonne.

Alors, l'autre, ahurie, son niais visage mis en déroute :

— Pourquoi ? Monsieur ne déjeune point ici ?

## CHAPITRE II

SAMEDI

PLUIE. Pluie. Pluie.

Pluie légère, embrun de mer de nuage, poussée par un fort vent d'ouest et dans laquelle passent de longs frissons, comme sur une mousseline mal tendue...

Un ciel blême, uni, décoloré, vide, un ciel qui semble ne devoir jamais plus être bleu, n'avoir jamais plus ni de soleil, ni d'étoiles.

Maisons tristes, jardins tristes... Printemps triste.

Albert Fressanges est tôt sorti ce matin. Il avait à aller à l'Agence et à la mairie. Voir un client.

Il est de retour peu après dix heures. De la fenêtre de la chambre, où elle achève de s'habiller, Renelle le voit rentrer, prendre le courrier dans la boîte. Elle entend le bruit de la porte du vestibule, le pas de l'homme que résorbe le tapis.

Lorsqu'elle descend, Albert est au salon, assis sur le bras d'un fauteuil, à demi dissimulé derrière un journal déployé.

— Eh bien ! grand ! s'étonne-t-elle. Tu ne t'habilles pas ? A quel heure veux-tu déjeuner ? Quel train prends-tu ?

Albert relève la tête, plie lentement son journal :

— Je ne m'habille pas, dit-il. Je déjeune avec toi. Je ne prends pas de train.

— Quoi ! Tu ne vas donc pas à Bordeaux ?

— Je ne pars pas. Je veux absolument embrasser cette bonne Tati.

Renelle est contre son mari, déjà joyeuse :

— Allons ? Sérieusement ?

— Sérieusement. Perrez m'a donné contre-ordre. Il n'embarque pas lundi. Il me fixera un autre rendez-vous dans la semaine.

— Oh ! bravo ! Je suis bien contente !

— Moi aussi...

Elle le pousse au creux du fauteuil, s'installe sans façon sur ses genoux, un bras passé à son cou :

— Ecoute, reprend-elle. Tu vas être bien, bien gentil. Tu vas tout de même changer de costume. Pour me faire plaisir...

— Mais, mon petit, je ne peux pas ! J'ai affaire dehors, cet après-midi.

— Ah ! non. Si tu étais parti, tes affaires, ici, se seraient passées de toi, n'est-ce pas ?... Tu ne vas pas me laisser seule !

Albert a froncé les sourcils, fait les gros yeux...

— Toutinet, murmure Renelle.

— Soit, accorde alors « Toutinet ».

Je vais me faire beau. Je me donne semaine anglaise. Je ne te quitte pas.

— Ah !... Tu es gentil.

Elle l'embrasse, reste un moment blottie contre lui. Ils échangent quelques phrases encore, puis Renelle voit des enveloppes sur la table, des papiers en boule dans l'âtre où l'on maintient du feu pour lutter contre l'humidité.

— Le courrier, demande-t-il. Rien ?

— Rien. Prospectus. Pas d'autre contre-ordre... Hélas !

— Ne sois pas méchant.

— A quelle heure commence la fête ?

— Mais... Ils arrivent toujours vers midi, tu sais bien. Va vite t'habiller, va, presse la jeune femme, en se dégageant.

Albert la retient par jeu, effleure sa joue d'un baiser, la libère enfin, se lève à son tour.

Il a quitté le salon. Dans le vestibule, il monte sans hâte les premiers degrés de l'escalier. A peine parvenu au palier de l'étage, il s'avise qu'il a oublié ses cigarettes en bas. Albert sans cigarettes, c'est un homme perdu.

Il redescend, revient sur ses pas, pousse à nouveau la porte du salon, mais là, il étouffe un cri :

— Renelle !  
La jeune femme est étendue sur le tapis, sans connaissance.

En deux enjambées son mari est auprès d'elle, l'enlève dans ses bras. Il y a un froissement sec de papier : un double feuillet bleu, qui s'évade et retombe, ailes froissées...

— Ah zut !... rage Albert, entre ses dents.

La lettre, certainement, a glissé de sa poche, tout à l'heure, sur le fauteuil. Renelle l'aura trouvée derrière lui.

« Pardon ! Pardon, ami chéri ! dit cette lettre, tracée d'une haute écriture de femme, élégante malgré sa hâte avouée. Je vais vous causer encore une grave déception, mais il n'y a pas de ma faute !

« Il ne me sera pas possible d'être à Bordeaux dimanche. Je dois en effet chanter *Tosca* à la Monnaie de Bruxelles. Je reçois un télégramme à l'instant...

« Ami chéri, pardon, pardon ! Mesurez ma peine à la vôtre, et plaignez votre « étoile filante », toujours filante, hélas ! qui n'a plus même droit aux rares heures de vrai bonheur que vous savez lui donner...

« Ici, mes lèvres (une grosse tache rouge-géranium) et toute ma pensée auprès de vous. Tendrement. »  
C'était signé : « Moi. »

Penché avec anxiété sur sa femme qu'il a étendue sur le divan, Albert est aussi blême qu'elle...

Mais elle revient lentement. Ses cils tremblent. Elle ouvre les yeux, ses grands beaux yeux noirs, si clairs pourtant, pareils à la nuit constellée d'étoiles, éclaboussée de lune... « Qu'est-ce que c'est ? Ah ! oui, la lettre... cette femme. Albert... »

Tout de suite, son regard s'accroche aux yeux de l'homme, un regard grave, empli d'un incompréhensif effroi, dans un masque pathétique...

— Albert, balbutie-t-elle. Albert...

— Tu es folle ! gronde Albert, la prenant aux épaules. Tu ne crois pas cela, n'est-ce pas ? Remets-toi ! Voyons...

— Albert...

— Tais-toi, je t'en supplie. Cette lettre n'est pas à moi. Pas pour moi. Tu sais bien.

— Tu ne vas pas à Bordeaux, non plus.

— Coïncidence.

— Tu me la cachais, cette lettre.

— Parce que... Je te défends de penser cela, tu entends ? Je te défends. C'est monstrueux !

— Monstrueux, oui.

— Tais-toi !

Tous deux parlent à voix basse, souffles mêlés, comme honteux, ou terrifiés par le sens des mots. Renelle sans force, lui avec une colère sourde, péniblement contenue.

— Albert...

— Matoute, voyons ! Ne te mets pas dans cet état. Tu sais bien que ce n'est pas vrai. Pas possible.

« Matoute » ferme les yeux. Elle est sans courroux. Elle ne souffre pas. Elle est anéantie. Elle doit avoir une grande blessure invisible, elle ne sait où, sur son corps, par laquelle la vie

s'en va... Elle pense que, sans doute, elle va mourir. Ce serait mieux... Ce trou. Ce vide. Ce froid, qui l'envahit...

Cependant, elle devine que son mari se redresse, s'éloigne :

— Attends murmure-t-il. Je vais chercher l'alcool. Ce n'est rien...

Demeurée seule, Renelle fait un effort pour se ressaisir. Une telle trahison n'est pas possible, certainement. Il va se produire quelque chose, un événement imprévu, qui va effacer ce cauchemar, tout remettre dans l'ordre.

Dans la cheminée, sur l'angle de la grille chargée de « boulets », il y a l'enveloppe de la lettre, aux trois quarts calcinée. Un coin de papier bleu la dénonce.

Renelle s'est levée. S'appuyant au marbre, elle s'agenouille devant l'âtre, s'incline sur le feu, tout près. Parfois, l'encre résiste à la morsure des flammes : peut-être pourrait-elle lire encore ? Essayer de déchiffrer l'adresse... Oui. Voilà. Noir sur noir, elle distingue nettement... Fressanges, Fressanges. C'est tout. Mais cela suffit. Déjà Albert a menti.

— Il a menti, se répète Renelle.

Dehors, la pluie...

Lorsque, la minute d'après, Albert reparait, muni d'un flacon d'alcool et d'un linge, la jeune femme est debout, le dos contre la cheminée, les bras en croix.

— Allons, gronde-t-il doucement. Reste plutôt étendue. Ou assieds-toi...

— Tu m'as menti, Albert. L'enveloppe est à ton nom.

Un temps.

— C'est possible. Je ne sais pas. Je l'ai mise au feu machinalement. Quand j'ai voulu regarder, elle achevait de brûler...

— On peut lire quand même. On peut lire ton nom.

— Peut-être. Alors, c'est une plaisanterie, une farce. Ou une erreur. Quelqu'un qui se sera trompé d'enveloppe. Que sais-je ? Viens.

Il lui a rafraîchi les tempes, le front sans qu'elle opposât de résistance. A présent, elle se laisse mener au fauteuil, s'y enfonce avec lassitude.

Albert est à ses pieds, un peu rasséréné :

— Là... Calme-toi, dit-il. Réfléchis, maintenant. Tu ne peux croire à une chose pareille. Tu sais bien que je ne connais pas cette femme. Ni cette « étoile filante », ni aucune autre. C'est ridicule... Je ne t'avais pas montré la lettre précisément parce que c'était absurde. Uniquement pour ne pas t'intriguer. Je n'ai pas vu plus loin. J'aurais pu la mettre au feu...

Renelle paraît attentive et n'entend pas. Elle regarde son mari, intensément. C'est bien lui. Ses cheveux noirs, ses yeux, tout ce cher visage tout à l'heure encore sans secret pour elle. Sa voix, un peu enrouée d'avoir trop fumé. Ses épaules, qui lui masquent presque toute la fenêtre et la grisaille et la pluie de l'extérieur. C'est son grand corps solide, ce sont ses mains brunes. Eh bien ! non ! ce n'est pas lui. C'est un autre. Un étranger... Renelle ne le reconnaît plus. Il n'y a plus qu'Albert, plus de Renelle non plus. Rien que deux êtres qui s'ignorent tragiquement, qui ne peuvent plus se comprendre.

— C'est affreux, dit-elle.

Elle a le même regard lourd d'effroi du premier moment, le même accent désolé.

— Ecoute, Renelle, tranche alors l'homme, plus ferme. Regarde-moi bien... Cette histoire est absurde. Je peux te le prouver. Je te prouverai. Mais dis-moi que tu ne crois pas. Si

tu crois, si tu peux seulement admettre que c'est possible... c'est inutile. Dis. Penses-tu seulement que cette femme et moi ?

Renelle a peur. Elle ne sait pas ce qu'elle pense. Elle a la sensation d'être multiple, d'être une foule de Renelle éperdues et qui protestent, qui a lu cette lettre et qui ne peut nier l'évidence... Par ailleurs, il y a le caractère orgueilleux d'Albert, sa nature absolue, ce cœur d'airain : s'il est innocent, il ne pardonnera jamais d'avoir été accusé ; jamais plus ce ne sera comme avant...

— Non, balbutie Renelle. Mais j'ai mal... Mal...

— Il ne faut pas. C'est un petit mystère que nous éluciderons ensemble. Je te promets...

Albert a pris sa jeune femme dans ses bras, la berce tendrement, gravement. Il enchaîne des mots, des phrases qui ronronnent, qui disent la qualité de leur amour, la sécurité de leur bonheur.

Insensiblement Renelle s'apaise. L'énormité même de ce qu'elle a failli croire, l'aide à s'abandonner à l'espoir. Ce ne peut être qu'une malentendu, un affreux quiproquo. Demain, après-demain, elle saura. Albert sera en mesure de lui expliquer. Ils en riront tous les deux...

— Tu sais combien je t'aime, Matoute, voyons, conclut Albert.

Midi.

La grosse voiture des Le Hémond est devant la grille, éclaboussée de boue claire, ruisselante, luisante, pareille à un monstre amphibie.

Sans hâte, Albert traverse le jardin, avec un parapluie :

« Du diable si j'avais besoin de ces deux-là, aujourd'hui ! » songe-t-il.

Mais la porte ouverte :

— Bonjour !... Comment allez-vous ? lance-t-il. Je ne vous demande pas si vous avez fait bonne route...

Serrement de mains, politesses, banalités, qu'abrège le souci de se mettre à l'abri.

Au seuil du salon, Renelle tend ses bras à sa tante, à son oncle. Elle a fait une nouvelle toilette, réparé le désordre de ses traits, qu'altère encore pourtant l'angoisse lancinante qui est en elle. Cela doit se voir...

— Qu'est-ce que vous avez, tous les deux ? s'étonne Mme Le Hémond. Ton mari est vert. Toi, tu es verte.

— Verte ?

Albert intervient :

— Ce sont les moules, dit-il froidement. Hier, nous avons mangé des moules. Cela nous fait toujours ça...

Mme Le Hémond pince les lèvres, n'insiste pas. Mais elle a flairé le drame. On ne l'abusera pas : il y a quelque chose...

La tante de Renelle est une femme menue, sèche, pas précisément maigre, mais très mince, à la fois ronde et plate et étroite. « Un manche de couteau ! » résume Albert. Elle n'a jamais été jolie, seulement très coquette. Ses cheveux seraient blancs, s'ils n'étaient mauves, sur un petit visage aigu, agressif, piqué d'yeux vifs, sans cesse en éveil. Une longue chaînette d'or fait plusieurs fois le tour de son col et chamarré discrètement la toilette janséniste dont elle tire une certaine distinction. Avare de gestes, ses doigts jouent volontiers avec la main de Fathma et un 13 pendus à sa chaîne, un peu au-dessus de l'estomac, ce qui permet d'admirer l'éclat d'un pur brillant, gros comme ça...

En face d'elle, son mari est pareil à un lion qu'aurait asservi une pie-grièche. Grand, gros, fort, apoplectique et moustachu, il tient par-dessus

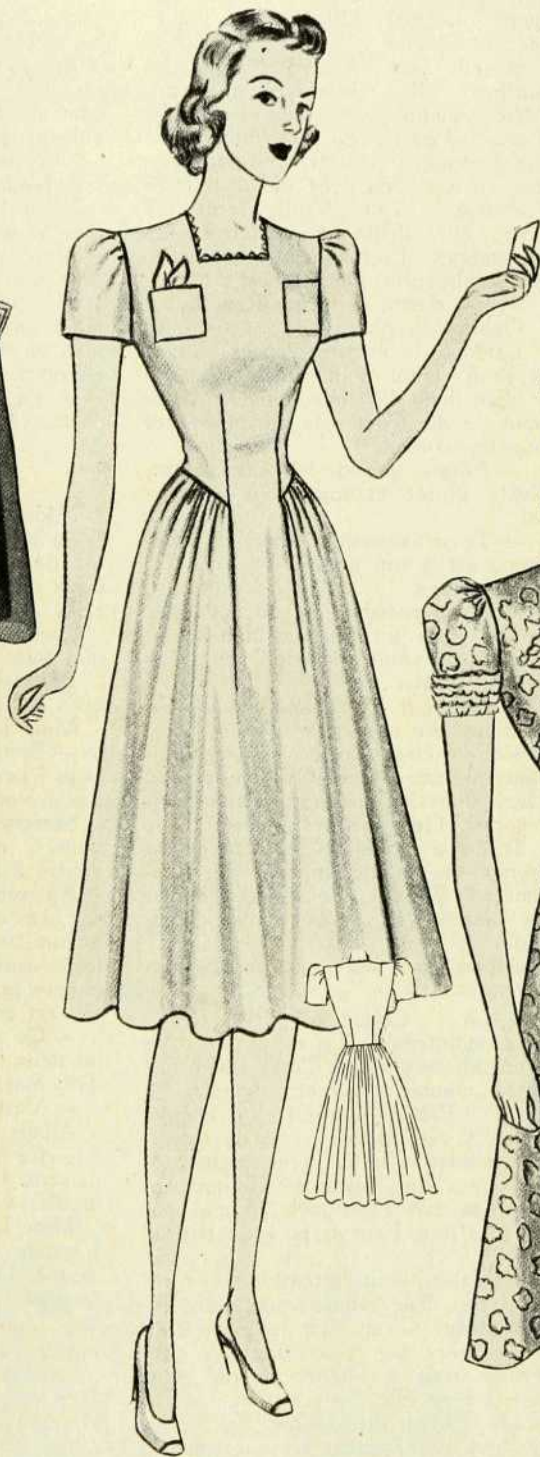
(Lire la suite page 15)

## Plaisirs d'Été

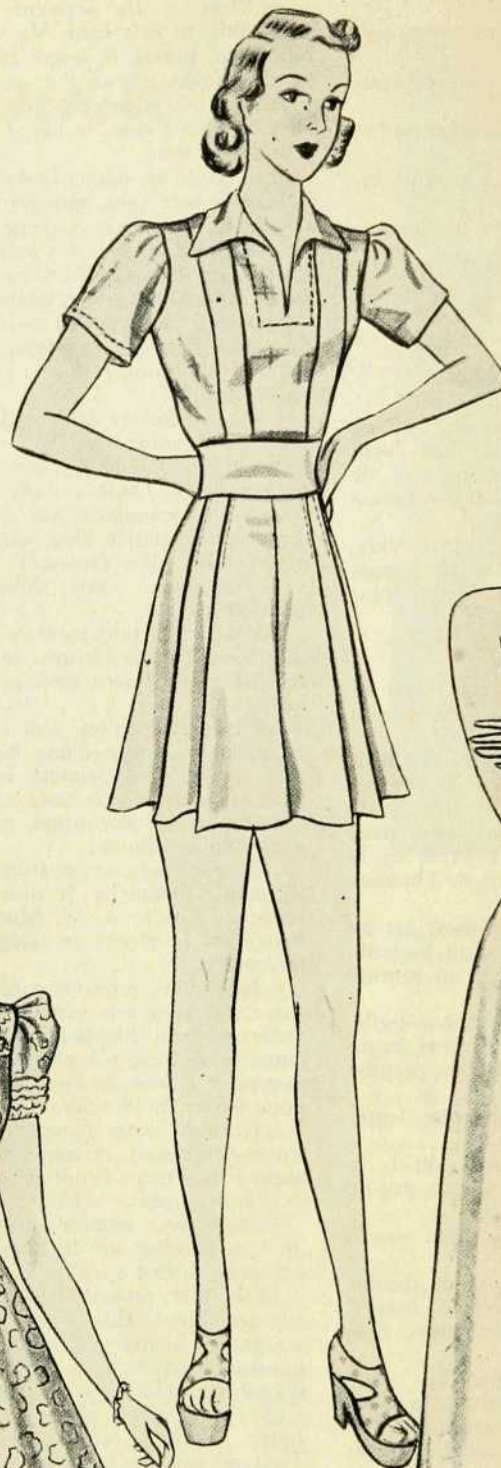
3081 — Pyjama élégant, gr. 12 à 20. Pour un 16 :  $3\frac{1}{8}$  v. de 35"-39".  $1\frac{1}{8}$  v. de ruban. Dans la même enveloppe un patron de jaquette. 20 cents.



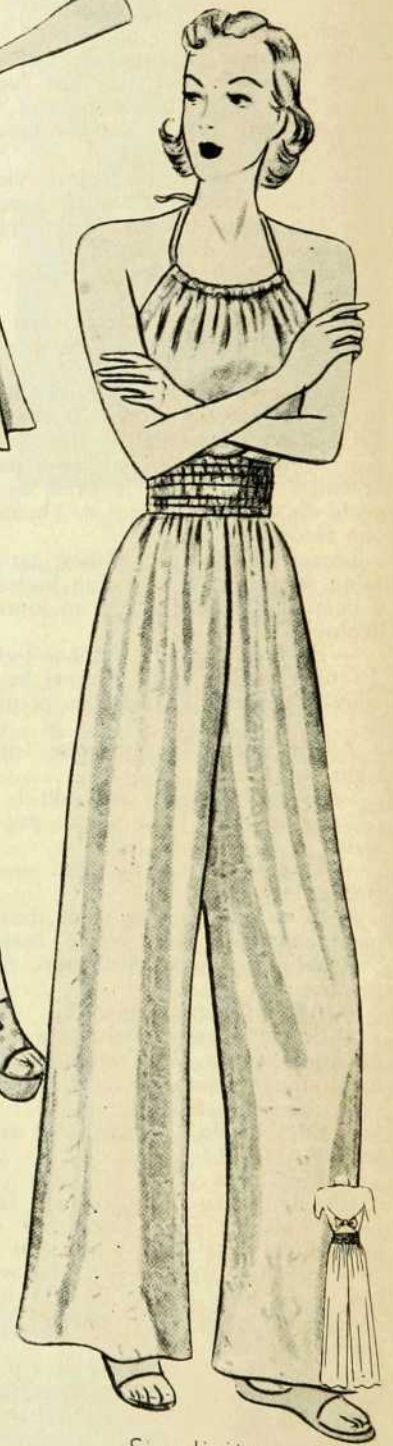
Simplicity  
3121



Simplicity  
3129



Simplicity  
3094



Simplicity  
3081

3094 — Blouse et culotte (shorts), gr. 12 à 20. Pour un 14 : la blouse,  $1\frac{1}{2}$  v. de 35" ou  $1\frac{3}{8}$  v. de 39". La culotte,  $2\frac{1}{4}$  v. de 35".  $2\frac{1}{8}$  v. de 39" ou  $1\frac{1}{2}$  v. de 54".  $\frac{1}{4}$  v. de mousseline de 35". Une fermeture-éclair de 8" pour la blouse, une autre de 6" pour la culotte. Aussi un patron de jaquette. 25 cents.

3121 — Robe amincissante, gr. 12 à 20. Pour un 18 :  $4\frac{1}{4}$  v. de 35" ou  $3\frac{3}{4}$  v. de 39". Ceinture de votre choix. Fermeture-éclair de 9". Aussi un patron de boléro. 25 cents.



Simplicity  
3128

3128 — Jolie robe de jeune fille, gr. 12 à 20. Pour un 12 :  $4\frac{1}{4}$  v. de 35" ou  $4\frac{1}{8}$  v. de 39".  $4\frac{1}{2}$  v. de froncé de  $\frac{3}{4}$ ". Fermeture-éclair de 16" pour le dos, une autre de 9" pour le côté.  $\frac{3}{8}$  v. de taffetas de 39" ou d'organdi de 44" pour les manches. 25 cents.

3129 — Robe charmante, gr. 12 à 20. Pour un 20 :  $4\frac{1}{8}$  v. de 35" ou  $3\frac{7}{8}$  v. de 39".  $\frac{3}{4}$  v. de ruban ondulé.  $\frac{1}{4}$  v. de taffetas de 39" ou d'organdi de 44" pour les manches. 1 v. de cordelette. Fermeture-éclair de 9". 20 cents.

(Suite de la page 13)  
 tout à sa tranquillité. De longue date, dans son ménage, il a renoncé à avoir en opinion à lui, un caractère à lui. En bloc, il a adopté les goûts et les idées de sa femme.

Alerté à la dérobée par Mme Le Hémond, le voici soudain ennuyé.

Car il a horreur des histoires chez les autres, lorsqu'il y est, autant que chez lui. Chez Renelle, du moins, il était d'ordinaire dans le calme. Chacun des courts séjours qu'il a faits à Bellemont lui ont laissé le meilleur souvenir. Cette petite maison est organisée à la perfection, la cuisine y est soignée, la literie excellente. Renelle est toujours aussi gentille et Albert — après tout — n'est pas méchant.

Mais aujourd'hui...  
 D'abord, ce n'est pas Anna qui est à la cuisine et Renelle n'a pas pu beaucoup la surveiller. C'est flagrant: ces « coquilles de poisson » sont ratées, positivement.

Et puis, Renelle a la migraine. Elle vient de l'avouer.

Le repas est morne.  
 L'animation factice du début est tombée doucement, comme s'éteignent une à une des chandelles. Il y a de longs silences que soulignent le heurt des cristaux et le bruit d'une « gouttière » qui, dans le jardin, tombe à intervalles réguliers sur quelque plaque de zinc.

Albert a assuré à M. Le Hémond qu'il n'y avait rien de nouveau.

A part la pluie.  
 Pour le reste, il hoche la tête, remue les épaules, indifférent.

Renelle, d'habitude si soucieuse des nouvelles d'Angoulême, ou qui feint de l'être, n'a prêté qu'une oreille distraite aux potins de sa tante. Que lui importe, en effet, ce qui se passe à Angoulême? En quoi peuvent l'intéresser les naissances et les baptêmes, les mariages, les décès de tous ces gens? leur petite histoire, leurs intrigues et leurs fâcheries?

C'est tellement loin, Angoulême! Et, ici...  
 Tout à l'heure, dès qu'elle a eu quitté le bras d'Albert, sitôt le charme rompu, Renelle a été reprise par son mal...

Tout ce qu'a pu lui dire et répéter son mari n'a rien changé à rien. Il y a toujours la lettre. Il y a toujours cette femme. Il y a toujours cette chose affreuse.

Se devinant épiée, Renelle fait un louable effort pour se montrer seraine. A deux reprises, néanmoins, elle s'est levée de table, revenant chaque fois l'œil luisant, la joue un peu trop poudrée.

Puis, finalement, tandis qu'entre la poire et le fromage, M. Le Hémond livre à son « gendre » le moyen de venir à bout de la crise économique et mondiale, Renelle soudain s'abandonne à son chagrin.

Ce n'est pas sa faute. Le secret la ronge, l'étouffe. Aussi bien ne pourrait-elle pas attendre sans faiblir jusqu'à ce soir, jusqu'à demain soir après le départ de ses parents. Et attendre... quoi?

Une fois encore un brouillard embue ses yeux, déforme les objets, les étale et les allonge devant elle, comme vus à travers une bille de verre grossier. Une larme, une autre, brûlent ses cils, glissent lentement, qu'elle renonce à retenir ou dissimuler.

— Ma chérie. Tu pleures!  
 C'est Mme Le Hémond. Albert a tressailli, sans pouvoir esquisser un geste utile vers sa femme: déjà elle s'est jetée contre sa tante qui l'accueille sur son sein, vaincue, secouée de sanglots:

— Si tu savais... si tu savais!  
 Albert s'est levé. Il est blême. Il

paraît subitement très grand, redoutable:

— Renelle, viens! ordonne-t-il.  
 Mais Mme Le Hémond resserre l'étreinte de ses bras aux épaules de sa nièce, braquant sur le mari un regard de tragique défi. Ce n'est pas ce regard qui arrête Albert: il lui a paru que Renelle avait elle-même un geste de refus, une dérobade de tout son buste, blotti contre l'autre. Alors:

— Bien, dit-il. Je vous laisse.  
 L'instant d'après la porte du salon, contiguë à la salle à manger claque sèchement. Il est parti.

Au bruit de la porte, Renelle a sursauté. Elle se dégage brusquement:

— Albert!  
 Les larmes ont noyé le cri de son cœur éperdu. Albert n'a pas entendu. C'est M. Le Hémond, maintenant, qui retient la jeune femme de ses bras courts. Elle se débat en geste désordonnés, trépignant et pleurant, cependant que l'homme devenu très rouge ne sait que répéter:  
 — Ma petite fille, voyons! Ma petite fille!  
 Pauvre Renelle!

Renelle n'aurait pas dû.  
 A présent, elle regrette. Mon Dieu! qu'elle regrette ce qu'elle a fait!

Mais c'est trop tard.  
 Mme Le Hémond a lu la lettre fatale. Elle achevait à peine de la parcourir qu'elle dit, seulement:

— Eh bien! ça!  
 Puis, passant le papier à son époux:

— Ma pauvre petite! reprit-elle.  
 Assurément, elle était suffoquée. Elle s'attendait à une légère brouille dans le ménage, mais pas à cela, ni rien de pareil. Dans son cœur de femme, pourtant, dans son expérience de la vie, elle aurait dû trouver autre chose à dire à Renelle. Elle aurait dû comprendre que Renelle avait plus besoin d'un mot d'espoir que d'entendre condamner son mari.

Renelle n'avait pas absolument encore condamné Albert. Elle souffrait seulement. Elle eût souhaité voir tout le monde se liquer contre elle pour lui démontrer que c'était elle qui se trompait sottement, pour lui prouver qu'elle était le jouet d'une ridicule, d'une dangereuse méprise.

M. Le Hémond, peut-être, a eu l'intuition des paroles à prononcer. Près de ses intérêts, sinon avare, égoïste, pusillanime, il est tout cela, M. Le Hémond, mais à sa manière, il est bon. Quand il n'est pas personnellement en cause et que nul facteur étranger ne vient influencer sur lui, il est bon. S'il avait été libre de son attitude, il fût certainement parvenu à calmer un peu les alarmes de sa nièce.

Mais il y avait Mme Le Hémond. Il n'osa pas. Le dur regard de cette épouse, dans lequel il perçut le reflet de quelque vieux grief similaire, l'arrêta net dans son élan. Il hocha la tête, avala sa salive, toussota, et, s'efforçant du moins à ne rien aggraver:

— Peuh! fit-il. Ce n'est pas bien grave. Peuh! Peuh! Une petite aventure de rien du tout...

Ce n'était point là ce qu'il voulait dire, ni — surtout! — ce qu'attendait encore Renelle.

Et, tout à coup, entre cet homme qu'elle considérait comme son père et sa tante vers qui elle s'était spontanément réfugiée tout à l'heure, il advint que Renelle se sentit irrémédiablement seule, perdue, abandonnée.

Alors, elle se retira dans sa chambre, escomptant vaguement y retrouver Albert.

Albert n'était pas là.



PROCUREZ-VOUS LES  
**CUILLERS A THÉ SOUVENIRS**  
 de notre 5e Anniversaire de Naissance!  
**CHAQUE CUILLER POUR 10c SEULEMENT et les BANDES NOIRES DE 2 PAINS DE PALMOLIVE!**

Ces cuillers en véritable Argenterie Carlton sont offertes pour vous inciter à essayer le Palmolive, le savon de beauté des Jumelles!

VOUS tiendrez sûrement à avoir une ou plusieurs de ces belles cuillers des jumelles, probablement une série complète... parce qu'elles sont si attrayantes et de si haute qualité. Fabriquées par un des principaux orfèvres du monde. Vous serez fière de placer ces cuillers à thé jumelles sur votre table.

Elles sont presque un cadeau: chaque cuiller pour 10¢ seulement, en monnaie, et les bandes noires de 2 morceaux de savon Palmolive!

Palmolive est le seul savon dont les adorables jumelles Dionne aient fait usage.

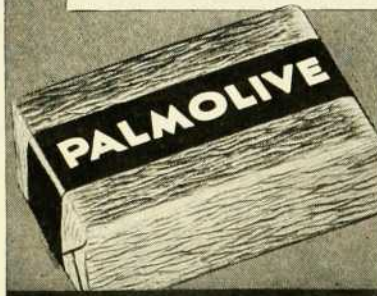
Le Dr Dafoe choisit Palmolive pour les jumelles Dionne parce que Palmolive est fait à l'huile d'olive et que, par conséquent, il est plus doux, plus soulageant pour la peau tendre des jumelles.

Pourquoi n'essayez-vous pas ce savon qui est si pur, si doux, parce qu'il est fait seulement qu'avec des huiles de palme et d'olive. Achetez du Palmolive aujourd'hui et procurez-vous ces belles cuillers des jumelles! Rappelez-vous qu'elles ne se trouvent dans aucun magasin. Servez-vous du coupon ci-dessous.

• Cinq cuillers différentes — une pour chaque jumelle, présentant le portrait en pied et le nom de chacune sur le manche. Envoyez 10c et bandes de 2 pains de savon Palmolive pour chaque cuiller.



CES CUILLERS A THÉ SONT DE DIMENSION RÉGULIÈRE



ESSAYEZ LE NOUVEAU PALMOLIVE AMÉLIORÉ

Offre Sensationnelle!

Colgate-Palmolive, Toronto, Ont.  
 Veuillez m'envoyer, franco  
 cuillers à thé des jumelles. J'inclus  
 en monnaie et les bandes de  
 morceaux de savon Palmolive. (Indiquez les cuillers désirés et envoyez 10c et 2 bandes pour chaque cuiller.)

Nom \_\_\_\_\_  
 (Écrire nom et adresse lisiblement)  
 Adresse \_\_\_\_\_  
 Ville \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_  
 (Cette offre expire le 30 sept. 1939. Valable aux E.-U. et au Canada seulement)

**SERVEZ-VOUS DU COUPON**  
 Indiquez ici les cuillers désirés

Annette  
 Cécile  
 Emilie  
 Marie  
 Yvonne

Série  complète

La jeune femme ne put que se jeter sur le lit, et pleurer encore.

Puis réfléchit.

Jusqu'alors, Renelle n'avait pas réfléchi. Elle n'avait pas su. Elle ignorait encore la bienfaisante détente des larmes qui, maintenant, la laissait plus lucide, maîtresse de ses nerfs, de ses pensées.

Bravement, loyalement, elle a tenté de comprendre ce qui lui était arrivé.

Elle a dû renoncer.

Toujours, elle en revient au même point. Toujours, elle se heurte au même mur.

Inadmissible est la trahison d'Albert. Inadmissibles toutes les raisons de ne pas y croire.

Les faits, seuls, demeurent tangibles :

« Albert doit aller, dimanche, à Bordeaux. Samedi, il reçoit la lettre d'une femme — une lettre d'amoureuse — qui l'informe de ne pouvoir se rendre en cette ville, dimanche. Il ne va pas à Bordeaux. Il cache la lettre. Après, il dit qu'elle n'est pas pour lui. Mais l'enveloppe est à son nom... »

« Voilà. Tout ceci est clair, net, positif, indiscutable. Le reste n'est que sentimentalité, incertitude, vanité, leurre, peut-être. »

Renelle ne sait plus.

Mais que sait-on jamais des autres ? Que sait-on des êtres même qui sont le plus intimement mêlés à notre vie quotidienne, à notre souffle, aux battements de notre cœur ?

« Je t'aime, tu m'aimes, songe Renelle, alors tout est magnifique et merveilleux. Tu me dis que tu vas à ton agence ou au Grand-Maréage, que tu déjeunes avec Chose, que tu conduis Maclin à Terrac, que tu vas passer deux jours à Bordeaux... et tout est bien, tout est plausible, tout est naturel. »

« Mais si tu mens ? »

« Si tu me mens, moi, je ne sais plus si tu es mon mari, je ne sais plus si tu m'aimes, ni où tu vas, ni ce que tu fais, ni ce que tu penses. Je ne sais plus la couleur de tes yeux, je ne sais plus rien de toi. »

« Et c'est toute ma vie qui est faussée, désaxée, saccagée, ruinée par ta faute. »

C'est à devenir folle.

Un jour, Albert a dit à Renelle :

« Ne sois pas jalouse. Matoute. C'est très vilain. La jalousie n'est pas une preuve d'amour : c'est un manque de confiance. Mais si l'on venait à raconter que tu ne m'aimes pas, je ne le croirais pas. Si tu me disais, toi-même, que tu ne m'aimes plus, je te demanderais : « Es-tu bien sûre ? » Et si tu devais jamais me quitter, je penserais encore, que ce n'est pas vrai, que ce n'est pas toi qui t'en vas, que c'est une autre, qu'on m'a changé ma belle Renelle, si loyale et que j'aimais et qui m'aimait... »

Renelle songe que, peut-être, on lui a changé son Albert.

Elle ne sait pas.

Elle ne sait plus.

Elle ne sait plus si elle est elle-même Mme Fressanges, si cette maison, cette chambre, ce lit, sont bien un lit, une chambre, une maison. Elle ne sait plus si elle est véritablement à Bellemont, s'il pleut réellement dehors, si elle ne rêve pas, ou si elle n'est pas morte déjà, et en Enfer pour un crime qu'elle n'a pas commis.

Car, tout devient possible, s'il est possible qu'Albert l'ait trahie de la sorte, si Albert connaît cette vilaine femme, s'il l'aime.

Tout perd son vrai sens et sa raison d'être si Albert ne doit pas être l'homme qu'elle a cru épouser, si son amour pour elle n'était que duperie, s'il ne l'aime plus.

Cela, pourtant, Renelle se refuse désespérément à l'admettre encore.

De toute son âme, de tout son être, elle se révolte.

Ce n'est pas vrai ! Ce ne peut pas être vrai !

Alors... cette lettre ?

Mme Le Hémond est venue tout à l'heure rejoindre sa nièce.

— As-tu besoin de quelque chose, ma chérie ?

— Mais non, tante, merci.

Puis après un silence, Renelle a demandé :

— Où est Albert ?

— En bas, dans l'atelier.

— Que fait-il ?

— Je ne sais pas.

La jeune femme a renversé sa tête brune sur l'oreiller que brodent ses boucles éparées et repris le cours de ses noires pensées.

Elle n'a pas envie de parler.

Sa tante, ici, la gêne. La présence de son oncle, en bas, la gêne. Elle souhaiterait être seule. Seule avec Albert. Elle regrette de n'avoir pas su se taire, de n'avoir pas gardé le secret qui n'appartenait qu'à elle et à lui. Ses parents ne peuvent pas comprendre.

Ils ne peuvent pas comprendre parce qu'ils n'aiment pas Albert comme elle l'aime. Ils ne l'ont jamais aimé. Renelle sent très bien que si sa tante osait, si elle l'y aidait un tant soit peu, elle lui dirait : « Tu vois. Nous t'avions assez mise en garde ! Ce garçon était indigne de toi. Il ne te méritait pas... » Et elle ne veut pas qu'on lui dise cela !

D'ailleurs, elle ne veut rien. Seulement, qu'on la laisse tranquille, puisqu'on ne sait rien dire ni rien faire pour apaiser son tourment. Personne dans cette maison ne se préoccupe de l'apaiser. Pas même son mari. Elle a reçu un coup terrible, une blessure dont elle va peut-être mourir, et personne ne l'aide à moins souffrir. « Si j'étais tombée dans l'escalier, songe-t-elle naïvement, chacun serait là, empressé à me cajoler et me dorloter. Albert n'aurait pas quitté mon chevet. »

— Où as-tu mis la lettre ? interroge soudain Mme Le Hémond.

— Pourquoi ?

— Parce que. Ne te la laisse pas reprendre, surtout. Tu devrais me la confier.

Renelle arque les sourcils, cherchant à pénétrer les intentions de sa tante :

— Pour quoi faire ?

— Mais, mon petit, on ne sait jamais. C'est la seule preuve que tu aies.

— La preuve de quoi ?

— Mais de... de l'aventure d'Albert.

La jeune femme se sent devenir de glace. L'aventure d'Albert ! Il y a donc une « aventure d'Albert » ? Alors, après-demain, à Montauban où vont ses parents, à Angoulême ensuite, tout le monde va apprendre qu'Albert Fressanges, le mari de la petite Le Hémond — oui, ma chère, croyez-vous ! — a eu une aventure ? Une colère sourde gagne Renelle, la dresse à demi sur le lit :

— Pourquoi dis-tu cela ? jette-t-elle, agressive. Tu ne sais pas non plus ce qu'il y a de vrai, après tout.

— Ma chérie, non. Je n'en sais pas plus que toi, réplique Mme Le Hémond, interloquée. Ce que j'en dis, c'est pour ton bien.

— Ce n'est pas pour mon bien, puisque cela me fait mal...

Mme Le Hémond ne se fâche pas. Elle bat en retraite. C'est bon. N'en parlons plus. Aussi bien, cette petite est-elle avant tout une amoureuxse. Aveugle. Elle ne demande qu'à se laisser convaincre de l'innocence de son mari : c'est flagrant. Le gros du dépit passé, Albert la persuadera

aisément, Dieu sait ce qu'il lui racontera ! Les hommes...

Dehors, il pleut toujours.

La même pluie fine et froide.

Des fenêtres de la chambre, on découvre par delà les jardins et les clôtures d'en face. Dans la brume, il y a la barre sombre de la forêt proche.

Depuis un long moment, déjà, on a dû faire la lumière.

Il est tard, sans doute.

— Bientôt six heures, répond Mme Le Hémond à la question de Renelle.

— Six heures ! Et que fait Yvonne ? Il faut qu'elle s'occupe du dîner. Veux-tu voir, ma tante... D'ailleurs, je vais descendre. Je vais me lever...

Un instant plus tard, comme sa tante atteint à la porte et va l'ouvrir, Renelle est devant la glace de sa coiffeuse :

— En passant, reprend-elle doucement, veux-tu demander à Albert de monter ? Une minute...

Quand entre Albert, Renelle reste une seconde interdite.

Il est très pâle, les traits burinés dans une expression d'infinie lassitude. Son regard qui, d'un coup, enveloppe toute la jeune femme, avoue son angoisse, et il a sous les yeux ce cerne bistré des longues veilles.

— Tu m'as demandé ?

Renelle, alors, se sent poussée, projetée vers lui, irrésistiblement. Elle se blottit contre sa large poitrine, dans ses bras qui, tendrement, se referment. Puis elle pleure, tandis que l'homme la berce sans mot dire, caressant sa propre joue à ses cheveux.

— J'ai tellement de chagrin, murmure-t-elle enfin.

— Et moi, donc...

— Oh ! Albert, proteste Renelle, dégageant son clair visage mouillé de larmes, je ne crois rien, je te jure. Mais j'ai mal. Mal, si tu savais...

— Pourquoi as-tu montré cette lettre ?

— Oui. J'ai été très sotté...

— C'était bien vite me condamner. T'écarte de moi...

— Non, je t'assure.

— Tes parents qui ne m'aiment pas, tu sais bien. Ta tante a dû t'en raconter...

— Non.

— Laisse, va. Je me doute. Ton oncle, du moins, se sera révélé meilleur.

— Mon oncle ?

— Oui. Il est venu me retrouver à l'atelier. Il m'a dit des choses très... bien, que je n'attendais pas de lui. Nous voici presque des amis... Mais là n'est pas l'important, poursuit Albert, prenant en ses mains la tête brune de Renelle. C'est toi. Voyez-moi cette pauvre petite figure ! Dans quel état te mets-tu... Vilaine. Toute !

Renelle esquisse un pâle sourire :

— Si je ne t'aimais pas tant...

— Sans doute. Mais tu nous fais mal à tous les deux. Moi, je suis abruti.

— Tu m'aimes, alors ? Dis-moi ! J'ai tant besoin de savoir que tu m'aimes...

— Je te défends bien d'en douter. Tu n'as rien à me reprocher... Tout est pourtant contre moi, j'en conviens. Mais j'ai bien réfléchi. C'est uniquement dans ton cœur, vois-tu, qu'il te faudra reprendre confiance. Moi, je suis désarmé. Je peux te faire dire lundi par mon commis de l'Agence qu'il a réellement reçu deux coups de téléphone de Perrez : l'un pour me convoquer à Bordeaux ; l'autre pour me décommander. Je peux obtenir une lettre de Perrez en lui écrivant que je l'ai attendu en vain à Bordeaux. Je peux retourner la fameuse lettre à cette femme avec un mot qui l'obligerait à s'excuser...

— Tu la connais donc ?

— Hé non, voyons ! Mais il est facile de savoir qui aura chanté *Tosca* demain au Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles !

— Oui. Mais je ne veux rien de tout cela, moi, repoussa fièrement Renelle. Je ne veux pas de cette vilaine enquête !

— D'autant, ma pauvre chérie, que rien de tout cela ne sera valable si tu ne dois pas avoir confiance. Ta tante se chargera de t'expliquer que j'ai pu circonvenir et mon commis et Perrez et l'« Etoile filante ».

— Oh !

— Donne ! Je peux te dire encore que si j'étais vraiment coupable, je n'aurais pas été assez naïf pour me faire écrire ici, quand j'ai tous les bureaux de « poste restante » des environs à ma disposition. Ou seulement mon agence...

— Tu penses à tout !

— J'ai pensé à tout, en effet. Et pour conclure finalement que je ne peux, moi, le prouver de façon absolue. Si tu ne veux pas me croire...

Une émotion intense bouleverse les traits de Renelle dont les doigts se crispent nerveusement au col de son mari :

— Ah ! comprends-moi ! supplie-t-elle. Je le jure que je te crois ! Si j'avais réellement cessé de te croire, je serais partie, déjà, ou morte. Je suis bien obligée de te croire, puisque toute ma vie repose sur toi, sur ton amour. Si cela devait jamais me manquer... tout serait fini, pour moi.

— Si tu me manquais, tout serait perdu, aussi, pour moi. Tout à l'heure, quand tu as paru m'écarter, t'évader de moi... j'ai pensé devenir fou.

— Mon pauvre grand... Nous ne méritons pas cela. Ni toi, ni moi.

— Ni l'un, ni l'autre, non...

— Mais c'est fini, va...

— Fini ?

— Je te jure.

Un court moment, l'homme considère le cher visage qui s'offre à lui dans le juvénile désordre des boucles : ce masque pathétique pétri d'amour et d'angoisse encore, de fièvre et d'ingénue faiblesse...

— Je t'aime, Renelle, dit-il gravement. Reprends-toi toute. Reviens-moi. Ne laisse jamais notre amour, notre bonheur, à la merci de ces choses. Dis-toi que si cela avait pu être, je n'oserais plus te regarder, ni te toucher, ni même te demander pardon.

Une roseur outrée s'attarde maintenant aux joues de la jeune femme sous le regard tendre de son mari. Un demi-sourire allume ses grands yeux, détend ses lèvres.

Albert se penche lentement.

Mais tous deux tressautent : on a frappé.

— Qui est là ? lance Renelle.

— Moi. Ta tante.

Allons ! Tant pis. Les jeunes gens se séparent en riant.

— Eh bien... entre !

## CHAPITRE III

### DIMANCHE

#### UN DIMANCHE BÊTE.

La pluie.

— Ce n'est tout de même pas de chance ! a constaté M. Le Hémond.

Parce que M. Le Hémond en avait assez d'être enrhumé. Il étouffait, cet homme.

Et puis, cette histoire.

Enfin : tout est bien qui finit bien. M. Le Hémond est content. Vraiment très content.

Cette atmosphère de drame était devenue, pour lui, irrespirable, positivement. Il n'est pas comme sa femme, M. Le Hémond. Sa femme est une femme à catastrophes. Maladies, deuils, accidents, querelles, elle est là dedans très à son aise. Le théâtre

qu'elle aime, les lectures qu'elle choisit, témoignent de ce goût du conflit, des cris et des larmes, des œuvres qui « ont du fond » et « qui font penser ». Pour tout ce qui ne prétend qu'à distraire, elle a une façon de dire : « C'est mièvre... » ou « Ce n'est rien... », qui lui fait, à Angoulême, une réputation assez plaisante, en vérité, de femme très intelligente.

M. Le Hémond est un placide. Il ne demande pas à penser. Il a suffisamment à faire, à penser à lui. Et Renelle à pleurer en haut, l'autre en bas, sa femme dans l'escalier, et lui, à se morfondre au salon... Non!

C'était sinistre, vous savez! Et tellement bête! Car M. Le Hémond peut se vanter de n'avoir pas cru un instant que la fameuse lettre fût réellement adressée à Albert, ou lui fût destinée. Quelle lettre, d'ailleurs! On l'a relue en famille, au dessert, la lettre l'« Etoile filante »; c'était à mourir de rire.

— Tu vois ton mari dans les bras de l'« Etoile filante »? Allons. Sérieusement...

Assurément, c'était absurde. On sortait du drame pour tomber directement dans le bouffon. Il n'y avait pas de milieu.

M. Le Hémond l'avait dit la veille à Albert Fressanges, au moment même où le malheureux se pouvait croire déjà abandonné de tous :

— Je sais que vous ne m'aimez guère et vous avez d'excellentes raisons pour cela. Mais moi, j'en ai d'autres, pour vous apporter aujourd'hui le témoignage de mon estime. Ce n'est pas que de l'indulgence, soyez-en persuadé. Je ne comprends rien à ce qui vous arrive, mais je reste convaincu que Renelle a tort. Tort, enfin, d'imaginer ces choses...

Le mari de Renelle, malgré l'état d'esprit dans lequel il se trouvait, et à cause de cet état d'esprit même, n'a pu que se montrer ému de cet appui imprévu. A la cote d'alerte de leur commune affection pour Renelle, les deux hommes ont trouvé un terrain d'entente. Ils ont fait la paix. Albert, qui n'a jamais appelé l'oncle de sa femme autrement que « monsieur », l'appelle, à présent, « mon oncle », long comme ça. Et à la minute précise où Mme Le Hémond allait descendre, son mari se préparait à monter « parler ferme » à Renelle.

Ce genre d'intervention n'est pas de ceux auxquels on renonce aisément. Il a fallu que M. Le Hémond dise tout de même à sa nièce ce qu'il avait sur le cœur. Il le lui a dit « après », bravant le regard méprisant de sa sèvere épouse :

— Tu penses bien que je n'aurais nulle envie d'arranger les choses. Je n'ai le souci que de ton bonheur, ta tranquillité. Ton mari... c'est le modèle des maris. Voilà. Toi et lui, vous êtes le couple parfait, le couple idéal. Voilà!

« N'est-ce pas, vieille Charlotte? a-t-il terminé en se retournant vers sa femme.

Vieille Charlotte a pincé les lèvres :

— Bien sûr.

Au fond, Mme Le Hémond est peut-être un peu déçue. Mais elle avait prévu cela. C'était fatal. Avec Renelle, cela finira toujours ainsi. Un orgueil intraitable, mais l'amour plus fort encore. Il y a des hommes qui ont de la chance...

— Enfin. Puisque te voici rassurée.

Une allégresse nerveuse, un peu turbulente, a succédé au désarroi de la veille. Albert a été bavard Renelle a été bruyante et trop gaie. M. Le Hémond déchaîné.

Si déchaîné qu'il a absolument fallu sortir. Aller quelque part.

« Quelque part », le dimanche, à Bellemont, cela aboutit inmanquablement sur la place du Maréchal-Foch à la terrasse du *Café de France* que baignent les effluves du kiosque à musique. Mais par ce temps de chien...

Alors, on est allé à la *Brasserie de l'Univers*. Là, il y a un pick-up, des billards, beaucoup de beau monde aussi. Au bout d'un quart d'heure, chacun s'ennuyait à mourir.

En bref, le dimanche a passé insipide et creux. Renelle l'aura vécu comme en un songe, en une sorte d'état second, avec de brusques sursauts de son angoisse mal dissipée, qui la prenait soudain à la gorge, lui enserrait la poitrine.

Cette lettre...

CHAPITRE IV

LUNDI

PARTIS.

Les Le Hémond sont partis, dans le courant de la matinée. Dans quelques heures, ils seront à Montauban où ils comptent séjourner une semaine, chez des amis.

On s'est embrassé. — Nous nous arrêterons ici en passant, a promis M. Le Hémond.

— S'il y a la moindre chose, a soufflé Mme Le Hémond à sa nièce, vite un mot, n'est-ce pas. Tu as l'adresse, ou un télégramme.

— Mais, ma tante... que veux-tu qu'il y ait? Je t'en prie, ne pensons plus à cette histoire...

Sincèrement, de toute son âme, Renelle voudrait n'y plus penser.

C'est impossible.

A midi, le repas reste morne.

Dehors, cependant, il ne pleut plus.

Si, il pleut.

Ça recommence. Sur le fond noir des futaies, on distingue une mouvante poussière grise. La pluie... Au ciel demeuré bas, de grands nuages courent, très vite, pressés. La forêt proche gémit, sous un vent mouillé. En haut, il y a une persienne de fer qui tape. C'est celle de la salle de bains.

— Je sais, a dit Albert.

Deux fois, déjà, ce matin, on a téléphoné de l'agence. Albert a fait répondre qu'il n'était pas là.

Yvonne, la bonne, tout à l'heure a cassé le plat rond de service.

— Seulement le plat rond? s'étonne monsieur.

La dernière bouchée expédiée, Albert passe au salon. Il s'est enfoncé dans le fauteuil. Il a allumé une cigarette, laissant refroidir son café.

Renelle est venue auprès de lui. Elle s'est mise sur ses genoux :

— Tu ne sors pas?

Albert fait la moue, remue les épaules, resserre doucement ses bras sur la jeune femme qui se fait menue, frileuse.

Ils ne parlent plus. Misérables, ils ne trouvent plus rien à se dire. Ne se sont-ils pas déjà tout dit? Et quand même...

Autour d'eux, dans la lumière tamisée de ce jour triste, les choses ont leur aspect de tous les jours. Elles étaient là « avant ». C'étaient les mêmes meubles purs de lignes, les mêmes tentures, les mêmes bibelots précieux. C'était ce même cadre cher, la même intimité douillette, voulue, résultée d'un soin appliqué, modelée sur un bonheur sage, tranquille, profond.

Mais il y a eu la lettre. Cette lettre bleue qui était là, sur ce fauteuil, cette enveloppe dans le feu, à demi calcinée et qui portait le nom d'Albert. Et la lettre disait : « Pardon! Pardon, ami chéri... Je ne pourrais pas être à Bordeaux, dimanche...



Pauvre Jeanne — Le deuxième jour de ses vacances, elle avait une migraine qui risquait de lui gâter ces beaux jours.



Mais Louise savait comment procéder. Elle donna du Sal Hepatica à Jeanne—sa double action soulageant de la sensation de fatigue.



Et Jeanne fut très demandée — Elle retrouva tout son charme lorsque la double action de Sal Hepatica eût fait disparaître les deux causes (intestins obstrués et excès d'acidité) qui minent le charme naturel — enlèvent tout entrain et toute vigueur.

## Etre et paraître bien portant par la double action de Sal Hepatica

LORSQUE vous allez à la campagne en été — même pour une simple fin de semaine — vous y trouvez une eau et des aliments différents, vous vous démenez trop sous un soleil ardent. Il en résulte que votre système digestif est désemparé et que vous avez un excès d'acidité — deux conditions qui vont presque toujours de pair.

C'est pourquoi il faut les faire disparaître ensemble. Vous devez alors prendre Sal Hepatica. A la fois rapide, douce et complète, sa double action :

1. Nettoie le canal intestinal.
2. Combat l'excès d'acidité.

Ne vous étonnez donc pas de revenir bientôt à la santé si vous corrigez non un seul mais les deux états qui détruisent votre énergie. Cela explique que des milliers d'hommes et de femmes se fient au Sal Hepatica!

En partant en voyage, ayez soin d'avoir un flacon de Sal Hepatica dans votre valise. Mais, en voyage

ou à la maison, Sal Hepatica est indispensable lorsque vous vous levez fatigué, abattu ou que la mauvaise digestion vous apporte la migraine. Prenez simplement deux cuillerées à thé de Sal Hepatica dans un verre d'eau : ce breuvage effervescent vous redonnera entrain et vitalité.

Dès aujourd'hui, achetez à la pharmacie un flacon de Sal Hepatica effervescent!



Contre maux de tête, rhumes, constipation, fatigue inaccoutumée.

# SAL HEPATICA

FABRICATION CANADIENNE

Le sel minéral laxatif qui aide la Nature à combattre l'acidité

# DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES DIX GAGNANTS — DIX JEUX DE CARTES

Solution du problème No 394

Problème No 393

Mlle Jacqueline Aubé, 111, rue St-Cyrille, Québec, P. Q.; Mlle Georgette Bussière, 99, rue Châteauguay, Québec, P. Q.; Mme Honoré Drapeau, 10, rue Fafard, Lauzon Ouest, P. Q.; Mme Ls-Philippe Mercier, 32, rue St-Georges, Laprairie, P. Q.; Mlle Fernande Boudreault, 214, rue De la Salle, Québec, P. Q.; Mme Charles Roy, 285, rue Mercier, Saint-Jean, P. Q.; Mme Jean Tremblay, 3780, rue Mentana, Montréal, P. Q.; Mlle Irène Bonhomme, Papineauville, comté Papineau, P. Q.; Mme Juliette Roy, 51, rue Victoria, Ottawa, Ont.; Mlle Liliane Maurais, 5572, Boul. Pie IX, Rosemont, Montréal, P. Q.

T	A	G	A	L	O	B	A	E	T	A	P	E	
R	I	A	D	T	R	I	M	E	A	M	E	R	
O	R	T	G	L	A	N	U	R	E	J	A	I	
L	R	I	O	A	L	E	S	E	E	S	O	N	
L	I	N	O	N	E	T	E	P	L	A	N	E	
N	E	T	P	T	E	E	A	N	S				
R	S	S	I	L	E	N	C	E	T				
E	T	M	I	C	A	E	R	V	V	S	E		
G	A	Z	L	O	T	E	R	I	C	O	A	S	
L	I	O	N	T	I	S	O	N	M	A	I	S	
E	R	E	S	N	O	N	T	I	N	O			
T	E	P	I	F	N	P	O	E	E	R			
S	C	R	A	T	I	E	P	A	T	R	E	T	
C	R	O	U	S	T	I	L	L	A	N	T	E	
F	A	V	O	N	E	A	L	I	L	E	C	H	E

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 395

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard.)

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

**HORIZONTALEMENT**

- Allure de certains quadrupèdes. — Arbre de la Guyane. — Tout petit enfant.
- Contents, joyeux. — Monnaie japonaise. — Corps simple doué d'un éclat particulier.
- Voix d'homme la plus élevée. — Qui assujettit à une peine.
- Fils d'Edouard l'Ancien. — Machine à roue.
- Interjection. — Lettre grecque. — Point cardinal. — Interjection.
- Enlève. — Eau entourée de terre. — Ville du Pérou.
- Rivière des Basses-Pyrénées. — Bonne terre. — Partie, endroit quelconque.
- Saison. — Coiffure des pharaons. — Dénué d'esprit.
- Moi. — Genre d'insectes diptères. — Lac du Soudan.
- Adresse. — Sainte (abr.). — Lettre grecque.
- Voile carrée (mar.). — Baril à godron.
- Motif, sujet. — Servante.
- Article. — Isthme qui relie à l'Indochine, la presqu'île de Malaca. — Mammifère solipède. — Adverbe.
- Adjectif numéral. — Unité monétaire roumaine. — Pronom personnel.
- Rivière d'Allemagne. — Petit boudier thrace. — Arme d'ast en usage au moyen-âge.

**VERTICALEMENT**

- Possessif. — Élément sonore du langage. — Paille de seigle.
- A un air gai. — Inflammation de l'oreille. — Vieillesse.
- Tentée. — Première femme. — Portion de circonférence. — A lui.
- Morceau de bœuf placé sous le gîte à la noix. — Voiture à quatre roues avec un siège élevé sur le devant.
- Façon, manière. — Ancien nom des grives.
- Roue à gorge. — Camp-armée. — Employa.
- En les. — Voyageur et antiquaire français né à Rouen. — Article.
- Animal contractile. — Petits bateaux. — Semblable.
- Qui indique la forme. — Genre de dicotylédones. — Note.
- Ecrivain américain né à Boston. — Ville d'Autriche. — Ch.-l. des possessions portugaises de l'Hindoustan.
- Fléuve qui prend sa source en France dans le dép. de la Haute-Marne. — Grand tonneau.
- Niais. — Manne d'osier.
- Manière d'être. — Une des Cyclades. — Indivisible. — Possessif.
- Assemblée où l'on danse. — Aventurier né à Besançon. — Du corps.
- Article espagnol. — Fils du Soleil et de Clymène. — Charge, fardeau.

Les rares heures de bonheur vrai que vous savez seul me donner. Ici mes lèvres...» Renelle sait par cœur la lettre de cette femme.

Elle est grande et très belle, et très blonde. Elle chante *Tosca* avec une perruque brune, pense Renelle. Car elle vit, cette femme. Elle existe. Elle est ici. Renelle la sent constamment qui rôle entre Albert et elle. Et toujours, désormais, elle sera là, immatérielle et présente.

« C'était affreux ! » songe Renelle. Affreux et ridicule, absolument. Renelle comprend bien. Car enfin, son mari, elle le voit vivre. Ce garçon vit devant elle comme en une cage de cristal. Toujours, il a paru sans secret. Si droit, si simple, équilibré, uniquement préoccupé de ses affaires et d'elle-même. Car, il l'aime. Une femme sent cela. Renelle sait bien qu'Albert l'aime, profondément. Par quelle aberration soudaine serait-il détourné d'elle, ou laissé distraire ? « Je n'oserais plus te regarder, te toucher, ni même te demander pardon ! » a-t-il dit. Ce trait est bien dans son caractère. Pourquoi doute-t-elle encore ? Et pourquoi n'est-elle pas jalouse ? Seulement meurtrie...

Un cercle, une multitude de cercles dont elle ne parvient pas à se libérer. Un lent tourbillon qui ne la lâche que, pour aussitôt, la reprendre. Avec la peur nouvelle, maintenant, de laisser l'homme...

— Je suis maladroite, reconnaît-elle.

Puis elle ajoute, s'apitoyant sur elle-même...

— Je suis trop malheureuse...

Là, pourtant, elle est bien. Calée contre son mari. Confiée à lui. Elle souhaiterait pouvoir toujours demeurer ainsi. Fermer les yeux, oublier, ne plus penser...

Mais voici qu'Albert a bougé. Il écarte doucement la jeune femme, la met sur pied. Il se lève taciturne, l'air absent.

— Ton café, dit-elle.

Il a un geste vague d'ennui, étend le bras, vide la tasse machinalement. Il a fait la grimace, parce que le sucre est resté au fond. Dans le regard dont il effleure Renelle, il y a une infinie détresse, une sorte de renoncement. Il se dirige vers la porte.

— Où vas-tu ?

— Par là. Travailler un peu. Renelle le laisse aller, consternée.

Quatre heures.

Renelle vient de sortir.

— Si monsieur me demande, a-t-elle dit à la bonne, je reviens de suite.

Il ne pleut plus. Ou presque. Renelle, d'ailleurs, a son manteau de pluie.

Où va-t-elle ?

Dans la rue, elle a tourné sur la gauche, après la villa mauresque si laide. Elle a pris le chemin de terre qui mène en forêt, ne conduit nulle part.

Mais elle marche longtemps, contourne les anciennes carrières, rattrape le sentier qui passe à l'Ecce homo.

L'Ecce homo est cette curieuse petite chapelle située hors du pays, et que des coupes récentes ont mise à l'orée du bois. Une minuscule chapelle; une sorte de hutte de maçonnerie n'abritant qu'un autel au pied d'un haut Christ de chêne vermoulu. Le mur extérieur, lépreux de mousse, est rongé de naïves inscriptions de passants et d'amoureux. En cherchant bien, on y retrouverait à coup sûr un R un A, soulignés d'une date, la date du mariage de Renelle et d'Albert Fressanges, gravée par eux peu après leur installation à Bellemont. L'oratoire n'a pas d'autre ouverture que la porte basse, étroite, une grille tenue fermée. A travers les barreaux, des mains ont lancé des fleurs, de menus

ex-voto, des pièces de monnaie, qui jonchent le sol.

C'est à cette porte close que s'arrêtera Renelle.

Pour son tourment secret, elle a voulu la chapelle cachée, ce long chemin solitaire, la sérénité de ce coin de forêt, la nef des grands arbres qui semblent toucher au ciel.

Plaquée contre la grille, la jeune femme n'est plus rien qu'une créature qui se cherche, une amoureuse qui souhaite la paix de son cœur. Qui demande un miracle.

Et, tout soudain, Albert est auprès d'elle, un mari un peu pâle, que sa veste de cuir fait plus grand, plus large.

Renelle n'a pas sursauté. A peine tressailli :

— Tu m'avais suivie ?

Et comme il ne répond pas, visage fermé :

— Tu es fâché ?

— Très.

— Chéri...

— Es-tu folle ? coupe-t-il brusquement. T'en aller comme ça. Sans prévenir...

— Si ! J'ai dit à Yvonne.

— Yvonne est une bûche. Et moi ?

Je te cherche, je ne te trouve pas. J'appelle Yvonne, elle me raconte tranquillement que tu es partie depuis une heure. Où ? Elle n'en sait rien ! Enfin, voyons...

Alors, seulement, Renelle découvre ses traits altérés, son souffle court. Elle devine son désarroi :

— Oh ! Albert ! Qu'as-tu été penser ?

— Le sais-je ! Je peux tout penser, n'est-ce pas. Je ne sais plus, moi...

Dieu merci, on t'avait vue passer... Plus bas, un peu honteux :

— J'ai eu peur, avoue-t-il.

Renelle, à son tour, est bouleversée. Une joie soudaine, pourtant se mêle à son trouble, une confuse sensation de victoire, d'ingénue revanche :

— Ecoute, Albert, reprend-elle, je te demande pardon. Pardon, pour tout ce que j'ai pu te faire de mal, ces deux jours. Oui. Et puis, écoute bien, mon chéri...

Dans la petite chapelle, il y a le Christ. A l'entour, la forêt qui s'armorce profonde, avec ses guirlandes de printemps mouillés, lourdes de pluie. En face, par delà les ronces et les mûriers, c'est la trouée du vallon dont la sourde rumeur, où sonne une enclume, se mêle au bruissement des cimes. De grosses gouttes tombent çà et là, traversées d'un reflet de lumière, pareilles à des billes de cristal.

Une brise tiède soulève par bouffées l'haleine du sol ivre de sèves.

— Tu es mon Toutinet, achève Renelle.

Lorsque, enfin, ils regagnent leur pavillon, la nuit, déjà, est descendue.

Ils ont fait un large détour par les bois qu'ils n'ont quittés qu'après la maison du garde, du côté de la ligne de chemin de fer.

Ils ont passé par la gare, sont entrés à l'agence.

— Rien de neuf ?

— Si, monsieur, a répondu le commis. Une lettre de M. Perrez. Il annonce sa venue, ici même, pour jeudi...

— Voyons.

« Suite à notre entretien téléphonique de ce jour. (Daté samedi). Je m'excuse de ce contretemps. »

Albert a lu à haute voix, sans broncher. Renelle a rougi.

Ils sont à peine rentrés, maintenant. Albert quittant son manteau, Renelle debout au milieu du salon, un peu étourdie qu'on sonne à la grille.

Yvonne va ouvrir, revient.

— C'est un monsieur qui demande monsieur.

— Je ne suis pas là! grogne Albert. Demain matin.

Mais le « monsieur » est derrière la bonne, s'excusant de forcer ainsi la consigne. C'est un petit homme relativement jeune, très élégant, net, de belle mine. Il a ce que Renelle appelle « la tête à l'envers », c'est-à-dire pas de cheveux et une barbe, une barbe blonde en collier dont il doit être in-fatué.

— Monsieur Albert Fressanges, n'est-ce pas? reprend le coquet personnage. Puis-je vous demander un instant, un instant seulement, d'entre-tien... en particulier?

Pour toute réponse, Albert présente Renelle: sa femme. L'homme s'incline, insiste néanmoins, très confus. Ce que voyant, Renelle va se retirer de bonne grâce.

Comme pourtant elle va atteindre à la porte, elle entend:

— Je ne me suis pas présenté, monsieur. Nous sommes homonymes. Mon nom est, en effet, Fressanges. Robert Fressanges. Ingénieur, à Paris...

Renelle alors s'est retournée d'un bloc.

— Ce qui m'amène est infiniment délicat, en vérité, continue cet autre Fressanges. Indiscret, sans doute, aussi. Enfin, voici. Je suis depuis peu à Bellemont. De passage, d'ailleurs...

Et soudain la vérité achève de se déchirer aux yeux de Renelle et son mari.

La lettre, la fameuse lettre était destinée à ce monsieur Robert Fressanges! A la poste, il y a eu mal-donne. Et le facteur qui dessert ce secteur n'y a pas regardé d'aussi près. Le malheureux n'est pas tenu de connaître nommément les 6.781 habitants recensés de Bellemont. D'autant, que ce Fressanges-là est un 6.782<sup>e</sup>! Fressanges, pour le facteur, c'est l'architecte, un monsieur très bien, oui, et très gentil, pas fier et pas chiche d'une piécette. A Bellemont, tout le monde connaît M. Fressanges, l'architecte, et l'on ne connaît que lui en fait de Fressanges!

En bref, « l'ami chéri de l'Etoile filante », s'est morfondu toute la journée d'hier à Bordeaux! Il n'était pas content, cet ami chéri! Aujourd'hui, un échange de télégrammes avec Bruxelles ne l'a qu'à demi satisfait. Il a voulu être assuré tout à fait qu'on ne s'était pas moqué de lui. Il s'est livré à une petite enquête. Et voilà...

Albert, sans la moindre envie de rire, s'excuse à son tour, s'explique. Il peut, du moins, restituer cette lettre dont l'enveloppe a été, par mégarde, jetée au feu:

— Ma chérie! Donne, veux-tu.

Renelle est très pâle:

— Je... je l'ai brûlée.

— Oh! proteste galamment le M. Fressanges-Robert sans remarquer le trouble des deux autres. Aucune importance! Si vous pouviez seulement m'en donner le... le sens, n'est-ce pas?

— Mais certainement, assure Albert passant la main sur son front. Voyons. Heu...

Cependant, derrière l'homme, la voix blanche de Renelle s'élève, qui récite:

« Pardon! Pardon, ami chéri! Je vais vous causer encore une grande déception, mais il n'y a pas de ma faute... Il ne me sera pas possible d'être à Bordeaux, dimanche... »

La jeune femme poursuit, sur un ton monocorde, sans hésitation, marquant jusqu'aux virgules. Ayant terminé, elle paraît sortir d'un songe, éclate brusquement en sanglots.

L'« ami chéri » s'effare:

— Oh! je suis peut-être le responsable involontaire de...

Hélas! oui. Il ne croit pas si bien dire! Mais cela suffit. On l'a assez vu ce bonhomme! Qu'il s'en aille, à présent! On n'a plus besoin de lui!

Albert le reconduit avec empressement jusqu'au perron, à la grille, jusqu'à la rue.

Puis il escalade quatre à quatre les marches qu'il vient de descendre, retourne à Renelle qui se jette dans ses bras, se pend à son cou:

— Albert! Mon mari chéri! Tou-tinet!

Elle ne pleure plus. C'est lui, cette fois. Oh! presque rien. Deux petites larmes au coin des cils, des larmes pudiques de garçon. Mais il ne peut articuler un mot, tant sa gorge est serrée.

Dehors, il ne pleut plus, vraiment plus.

Au ciel, que perce ça et là une étoile, les nuages courent, courent, très vite, pressés, bousculés par un vent violent, un vent chaud qui va toute la nuit les poursuivre, les chasser, les disperser.

Demain, il fera soleil.

Un court moment, Albert a tenu en ses mains le clair visage de Renelle. Son beau visage d'amoureuse éperdue, rayonnante, repentie. Et dans ce beau visage, ses beaux yeux pleins de lumière, sa belle bouche, son beau sourire...

— Me pardonneras-tu jamais? souffle-t-elle.

Et lui répond seulement:

— Matout...

Dans un baiser.

FIN

## Tuer une mouche c'est préserver la vie humaine

Cet aphorisme n'est nullement exagéré. Les mouches, à cause de leur mobilité, savent s'insinuer partout dans la maison et poser sur les personnes des microbes parfois dangereux. Les jeunes enfants, surtout, sont menacés. Il y va donc de votre devoir de faire la guerre aux mouches.

Mais avez-vous fait tout votre devoir à ce sujet? Vous tenez votre maison bien propre, vous avez posé

des treillis dans les portes et les fenêtres, vous tenez votre poubelle bien couverte. Et cependant vous vous apercevez qu'il y a encore des mouches chez vous. Que faire?

Il faut prendre des mesures radicales. Posez dans toutes les pièces de votre maison des papiers tue-mouches Wilson, dont l'efficacité est depuis longtemps reconnue. Les mouches menacent votre santé; défendez-vous en leur faisant une guerre mortelle!

## Pureté de L'huile POUR CONDUIRE SANS TRACAS



Lorsque votre auto est mécaniquement en bon ordre, que l'huile Quaker State court dans son réservoir, vous êtes un chauffeur sans souci... L'huile à moteur Quaker State est en effet pure... libre d'acide. Chaque goutte scrupuleusement raffinée vous fournit une lubrification riche qui résiste à la chaleur. Choisissez l'huile Sans-Acide Quaker State. Votre auto fonctionnera mieux et durera plus longtemps. Quaker State Oil Refining Company of Canada Ltd., Toronto, Ontario.





Pétillante comme le "SWING"

Douce comme une mélodie de BEETHOVEN



51-2

# LA LAGER Frontenac 'Bleue'

DÉBILITÉ FAIBLESSE

# ANÉMIE

SIROP Deschiens

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale. Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

LA REVUE POPULAIRE

LE FILM

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Province \_\_\_\_\_

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée 975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

# Le Cheveu

par Laure Basque

Dessin de F. BAZIN



"Notre bonheur", dit-elle. "Folle chérie..." ajouta-t-il.

AU DEHORS, c'était le froid vif, d'une claire nuit de février; une de ces nuits qui font apprécier si fort, toute la douceur intime du foyer, et font éprouver un frisson d'égoïste bien-être en reconduisant l'ami qui s'en va.

La porte refermée sur le visiteur, ils venaient de se blottir frileusement parmi les coussins du divan bas, tout au bonheur encore inassouvi, après trois ans d'union, de se retrouver seuls... Ils n'échangeaient sur leur hôte de tantôt aucune réflexion, quand Régine, qui depuis un moment taquinait les cheveux de son mari, murmura rêveuse :

— Pourquoi lui as-tu montré ce cheveu, avec ostentation ?

On avait parlé portraits et ressemblances. Armand avait montré une photographie de sa femme, datant de leurs fiançailles; et, à ce portrait, était toujours soigneusement attaché un cheveu! Un seul, que l'on remarquait plutôt à cause de la faveur qui le retenait, car il était si fin, si blond!...

Armand sourit.

— Pour me justifier, dit-il.

Et, à l'étonnement de sa femme, il dut répondre par le récit détaillé de l'incident qui, entre son ami et lui, avait deux ans plus tôt, laissé à celui-ci des doutes sur sa fidélité conjugale.

— Il n'a jamais pu comprendre, finissait-il en riant, que dans ta toison d'ébène, ait pu pousser ce cheveu d'or!

Et, caressant amoureusement la chevelure de sa femme, il acheva :

— Voilà pourquoi ce soir j'étais sous ses yeux, en ta présence, ce qui m'a valu tant de fois ses allusions malicieuses.

Régine n'écoutait plus guère; à son regard et à son sourire d'extase, avaient succédé un regard et un sourire énigmatiques.

— ... D'or bien pâle, en effet, répliqua-t-elle songeuse.

Leurs regards se croisèrent.

— Ecoute, mon Mand, dit-elle, ce cheveu a une histoire.

Et, à voix basse, sa joue contre celle d'Armand, elle lui en fit le récit, qui était une confidence.

Elle évoqua l'époque où, chez des amis communs, ils s'étaient rencontrés, et où, indifférents, ils avaient causé ensemble, par politesse. Le hasard avait renouvelé ces rencontres, desquelles la sympathie était née... Ils s'étaient appréciés l'un l'autre, se découvrant sans cesse des affinités de goûts, de sentiments... Peu à peu, ils s'étaient recherchés, sans façon, réciproquement, et sans l'avoir cherché ni fui, l'amour était venu en leur cœur s'installer en maître, sans que ni l'un ni l'autre n'eût songé à le dissimuler. Si bien, que la demande d'Armand, l'acceptation de Régine avaient semblé, à tous, un dénouement prévu.

La jeune femme évoquait ces choses, dans la douce tiédeur ouatée de tendresse de leur coquet intérieur. Elle dut imposer silence aux effusions de son mari.

... Ses parents, tout en ayant prévu la chose, n'avaient pas applaudi très fort au choix de leur fille, ils eussent préféré un gendre mieux en situation... et Armand était si jeune!... vingt-deux ans; Régine, bien que paraissant une poupée, avec son charme fragile, avait cinq ans de plus que son fiancé. Son front s'assombrissait, souvent, car sa mère ne négligeait rien pour le lui rappeler et lui faire prévoir, par sagesse, disait-elle, les inconvénients qui en pouvaient résulter.

Régine tremblait à l'idée que ces cinq années, si discrètes à présent, pouvaient s'accuser implacables,

par le fait de la maternité, ou après une stupide maladie, faisant alors à son Armand, l'excuse de toutes ses faiblesses, les motivant peut-être...

Un matin, tandis que devant son miroir, elle défait ce long raisonnement de toute son éclatante fraîcheur, quelque chose attira son attention, là, dans sa chevelure d'encre, ce fil si clair!... Dieu! un cheveu blanc! à son âge!... Elle l'arracha rageusement. Ma's l'effet fut terrible. Cela lui semblait être un avertissement contre l'irréparable erreur qu'elle allait commettre.

Ce cheveu, pouvait être suivi de bien d'autres, bientôt... dès lors, elle blanchissait... elle! et allait épouser un homme qui n'avait pas trace de moustaches, presque un adolescent!

Cependant à vingt-cinq ans, comme à dix-huit, quand le cœur est l'enjeu d'une partie, il sait la disputer à la raison.

Maintenant, elle examinait le cheveu au grand jour, pleine d'un fol espoir; le mêlant à ses mèches, le posant sur une étoffe noire, était-il blond?... était-il blanc?

On l'appelait au salon, son fiancé passant par là, était venu la surprendre; en hâte, elle avait épinglé

sur une étoffe noire, le fil soyeux, objet de ses tourments, et était accourue la coiffure en désordre.

A la vue d'Armand, si souriant, si tendre, elle avait éclaté en sanglots, et tandis que le jeune homme séchait ses larmes, dont il ignorait la source, elle se répétait mentalement cet arrêt: « Si le cheveu est blond, j'accepte sa bague, et lui donne mon portrait, s'il est blanc, je romps. »

— Ainsi donc, murmura l'amoureux époux, la serrant plus étroitement, mon bonheur a tenu à ce cheveu?

— Notre bonheur, rectifia-t-elle, j'aurais tant souffert de te refuser!...

— Folle chérie, dit-il très tendrement, pouvait-on opposer un cheveu à notre amour!... et que peuvent aussi, cinq années, entre deux êtres qui unissent leur cœur pour l'éternité!

Au dehors c'était le froid vif d'une claire nuit de février, cependant que dans une atmosphère d'innie douceur, et d'immense tendresse, deux êtres achevaient leur soirée, les mains unies, les yeux fixés sur un cheveu.



## Les mères se réjouissent de plus en plus des Purées HEINZ

• Cuites à point et parfaitement passées, ces Purées sont — "exactement ce que le médecin a ordonné". Les ingrédients — de première qualité — sont envoyés promptement des jardins aux cuisines Heinz. Ils sont cuits et mis en boîtes dans leurs propres jus naturels, sous atmosphère inerte, et conservent les vitamines qui sont souvent perdues lorsqu'on emploie des méthodes de cuisson ordinaires. Les bébés profitent avec les Purées Heinz — et celles-ci épargnent bien du temps. Commandez-en une provision aujourd'hui.

12 SORTES — Purée de Soupe aux Légumes • Tomates • Pois • Légumes Verts Mélangés • Epinards • Bette-raves • Haricots Verts • Carottes • Pruneaux • Abricots et Compote de Pommes • Céréales • Soupe au Bœuf et au Foie.

Demandez la brochure intéressante et gratuite: "Que Donner à mon Bébé?" Adressez-vous à H. J. Heinz Company, Dépt. G91, Montréal.



Le Bleu à Laver Whitex Wonder restaure la blancheur originelle des soieries et lainages

Le BLEU A LAVER WHITEX WONDER est d'emploi aussi simple que le bleu ordinaire. N'endommage pas les tissus. Restaure la blancheur des tissus jaunis et conserve blancs les tissus blancs. Achetez WHITEX dans le paquet rouge, blanc et bleu chez votre pharmacien ou dans les magasins à rayons.



## BLEU A LAVER Whitex

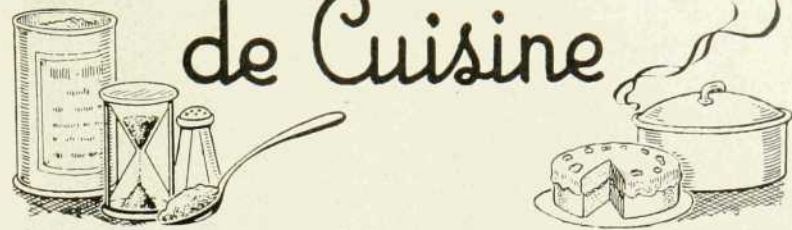
Fait par les fabricants de TINTEX — Les teintures et teintures qui se vendent le mieux au monde

Avez-vous des cadeaux à faire...

★ Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

REMPLISSEZ NOS COUPONS D'ABONNEMENT

# Mes Recettes de Cuisine



par Mme Rose Lacroix

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

### ROULETTES AU FROMAGE

Etendre de la pâte feuilletée ou brisée en une abaisse mince, couvrir de fromage râpé. Ajouter quelques grains de cayenne (poivre rouge) replier en trois; répéter les mêmes opérations, rouler ferme comme un gâteau roulé, tailler en petites rondelles et faire cuire sur une tôle mouillée recouverte de 2 ou 3 épaisseurs de papier également mouillé. Cuire à 450° F. environ 10 minutes.

### SALADE SURPRISE

Prendre 1 pain brun et 1 pain blanc bien frais. Enlever la croûte de dessus et celle des côtés. Tailler sur la longueur en tranches de 3/4 de pouce d'épaisseur. Beurrer généreusement la première tranche qui doit être blanche et couvrir de jambon haché bien assaisonné de moutarde. Beurrer légèrement une tranche de pain brun et la placer sur le jambon. Beurrer de nouveau et couvrir de jaunes d'œufs cuits durs bien assaisonnés de sel, de poivre et de mayonnaise. Mettre au dessus les blancs passés au tamis et auxquels on ajoutera 1 c. à table de piment rouge haché finement et quelques petits cornichons. Beurrer une tranche de pain blanc et en couvrir les œufs. Beurrer de nouveau et déposer sur cette tranche une salade aux légumes faite de la manière suivante: 1 tasse de céleri coupé en filets fins, 1/4 tasse de piments verts, quelques olives farcies finement hachées et le tout macéré dans de la sauce française au moins 1 heure et bien égoutté. Beurrer 1 tranche de pain brun, en couvrir la salade et mettre le tout sous presse et au froid. Prendre du fromage à la crème Beaumont au piment, le défaire avec 2 c. à table de crème, bien assaisonner et badigeonner entièrement les côtés du pain, passer dans des arachides légèrement grillées et râpées tout comme on fait pour un

gâteau moka. Couvrir le dessus du beurre et décorer joliment de mayonnaise et d'olives. Servir sur un beau plat entouré de laitue bien croquante et de petites tomates découpées en forme de roses. Tailler en tranches pour servir. Vous aurez alors une salade idéale comprenant en une seule tranche, pain, beurre, viandes, légumes et mayonnaise.

### PECHE A LA POMPADOUR

Déposer dans une coupe 1/2 pêche, la partie ronde en dessous; couvrir de crème fouettée et de noix de coco légèrement grillée.

### GATEAUX FONDANTS PASTELS

- 3 œufs
- 1 1/2 tasse de sucre
- 1/2 tasse d'eau froide
- 2 tasses de farine
- 2 c. à thé de poudre
- 1/4 c. à thé de sel
- 1/2 c. à thé d'essence d'amandes

Batte les jaunes d'œufs jusqu'à ce qu'ils soient légers. Ajouter le sucre graduellement puis l'eau froide et battre avec un mousoir jusqu'à ce que le tout soit bien moussueux. Ajouter la farine préalablement tamisée avec la poudre à pâte 3 ou 4 fois. En ajoutant la farine, battre juste pour incorporer. Monter les blancs en neige ferme mais non cassants et les envelopper dans la pâte. Verser dans une lèchefrite longue non beurrée mais recouverte d'un papier paraffiné pour obtenir un gâteau d'un pouce d'épaisseur. Cuire à 350° F. pendant 30 à 40 minutes. Démouler, laisser refroidir et tailler en triangles. Garnir de glace fondante et décorer joliment avec de la glace fondante teintée légèrement en jaune, en vert, en rose et en mauve. Cette glace devra être mise dans des petits cornets de papier.

## LES RECETTES CHOISIES DU "SAMEDI"

### COQUILLES DE HOMARD

- 1 boîte de homard
- 1 cuil. à table d'échalotes
- 10 à 12 champignons
- 2 jaunes d'œufs
- 2 cuil. à table de beurre
- 1 tasse de crème
- Panure

Faire revenir les échalotes dans le beurre bien chaud. Hacher les champignons finement et les ajouter. Laisser cuire 10 minutes, y joindre le homard puis la crème. Continuer la cuisson doucement 10 minutes. Battre légèrement les jaunes d'œufs et lier la préparation. Eviter de laisser bouillir cette sauce après l'addition des jaunes d'œufs. Beurrer des coquilles, y verser cet appareil. Saupoudrer du fromage râpé et de la panure fine et faire griller au four. Servir bien chaud. Si l'on n'a pas de coquilles, on peut servir dans des coquilles de pâte ou de pain doré au four.



## LA CONSTIPATION ÉCRASE

• Vous sentez-vous écrasé, sans énergie et apathique dès votre réveil? Ne serait-ce pas parce que vous souffrez de constipation? La cause la plus commune de la constipation ordinaire est une alimentation trop pauvre en cellulose, substance inassimilable qui passe directement dans l'intestin et contribue à lui fournir le "volume" indispensable à un fonctionnement "régulier". ALL-BRAN est l'aliment tout indiqué pour vous ravigoter. Il aide à former du "volume" et, en outre, il contient de la vitamine B<sub>1</sub>, le tonique intestinal naturel. Mangez ALL-BRAN chaque jour, en céréale ou sous forme de délicieux muffins, buvez beaucoup d'eau et contractez cette "régularité" qui vous fait tout prendre avec le sourire.

## ALL-BRAN RAVIGOTE!



Fabriqué en Canada par Kellogg. Chez tous les épiciers.

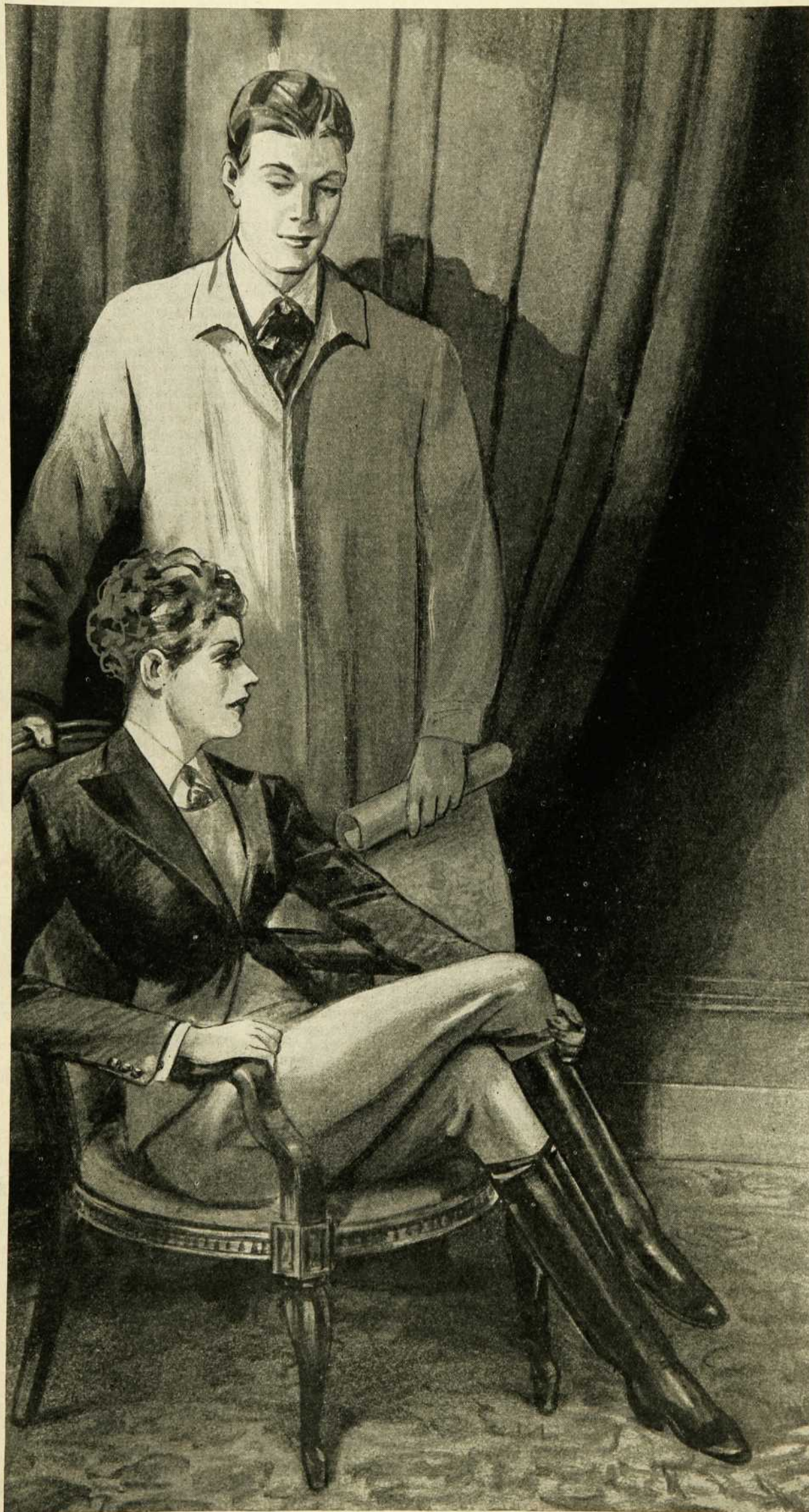


## Bee Hive Offre Un POT à SIROP "Drip-Cut" à Prix Modique

Clic... et il s'ouvre!  
Clic... et il se ferme!

Une lamelle en aluminium glisse sur l'ouverture et, en la fermant, coupe l'écoulement du sirop — aucune goutte ne tombe. C'est un pot idéal pour servir le sirop. Pour en avoir un, envoyez 50c et quatre étiquettes de boîtes de Sirop Bee Hive de 5 livres (ou 50c et des étiquettes pour un nombre équivalent de livres). Vous aurez un pot de 12 onces, qui se vend \$1 au détail. Pour avoir le pot de 40 onces, envoyez dix étiquettes de boîtes de Sirop Bee Hive de 5 livres et \$1 (ou des étiquettes pour un nombre équivalent de livres et \$1). Le pot de 40 onces se vend \$3 au détail. Envoyez votre demande au fabricant — l'adresse se trouve sur chaque étiquette.





"Il s'était grisé du parfum de ses cheveux de cuivre."

# L'amour sublime

par

Paul Bertnay

Dessin de SAINT-LOUP

M AIS elle, aussitôt :  
— Non, monsieur, vous ne me connaissez pas... vous... mais moi je vous connais... j'étais même là-haut, tout à l'heure, quand vous avez dit au père Bistour ses quatre vérités... Et moi, ça m'a fait plaisir, parce que... de voir rouler des personnes si comme il faut par cette vieille canaille... Non, ça me soulève le cœur... Et ce qu'il vous roulait!... Après ça, vous l'avez compris, vous, aussi bien que je le voyais, moi...

Et Lucien, déjà intrigué :

— Comment avez-vous vu qu'il me roulait!

— Parce qu'il ne vous disait pas la vérité.

— Sur quoi?

— Sur le renseignement que vous lui demandiez.

— Qu'en savez-vous!

— Pardi... parce que je la connais, moi, la vérité...

— Oh!

— Et il ne faut pas que ça vous étonne, monsieur de Sartys...

Tout ce qu'il vous a déjà appris sur la personne en question, c'est par moi qu'il l'a su... du moins le principal... l'intéressant... Le reste, les accessoires, les papiers de mairie, ça, tout le monde peut se le procurer... Il n'y a qu'à donner de l'argent... pas beaucoup même... Et vous conviendrez qu'il n'y a pas besoin d'être bien malin pour tirer quelques pièces de cent sous de son porte-monnaie...

— C'est vous?... lui dit Lucien d'un air assez peu convaincu...

— Parfaitement, c'est moi... Et c'est même à cause de ça que je lui garde un chien de ma chienne, à ce vieux grigou... Parce que... pour un petit service que je lui ai demandé... il m'a envoyé à la balançoire... Ah! l'Arabe... il ne m'en avait pas laissé gros, cependant, de l'argent qu'il vous avait soutiré... Il avait préféré le garder pour aller le perdre dans ses claquedents... où il cartonne tant qu'il lui reste quatre liards...

... Après ça... il ne s'était pas souvent vu à pareille fête... Vous aviez été généreux, monsieur de Sartys... Vous l'aviez payé en millionnaire... et, entre nous, au quart du prix, vous auriez eu aussi bien votre renseignement.

— Il n'est pas question de ça, la vieille, fit Lucien en se mordant les lèvres. Avez-vous quelque chose à me dire!...

— Oh! oui... pour rendre service à un jeune homme si généreux... si...

— Compris. Mais nous ne pouvons pas, dans la rue...

NOTRE FEUILLETON — No 10

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

— Ah! non, pour sûr... parce que... il y en a long... il y en a long...

— Alors, voyons...

Il réfléchissait.

— Est-ce que je puis faire aller « ça » chez moi?...

Mais, haussant les épaules :

— Et puis, après... pourquoi pas! Il y est venu bien d'autres marchandises à la toilette envoyées par des farceuses qui ne choisissaient pas dans un autre tas.

Et brièvement à la vieille :

— Avenue d'Iéna. Dans une heure. Vous direz au domestique qui vous ouvrira : Je suis la personne que monsieur attend.

— Dans une heure... précise... très précise, monsieur de Sartys...

Et elle s'en alla en frétilant d'aise pendant qu'il regagnait son appartement de garçon.

... Très agacé toujours... mais encore plus impatient à présent.

Il allait donc peut-être savoir.

Une heure après — militairement — Fanny sonnait à la porte.

Au coup de timbre, Philibert était venu ouvrir.

Il eut un sourire sournois à la vue de cette créature dont la profession était si bien gravée dans les rides... et confirmée par le costume...

— Je suis la personne que monsieur attend.

— Eh bien, fit en rigolant Philibert... moi qui m'imaginai que j'allais voir une poulette... Entrez... entrez... monsieur se fera un plaisir quand même.

Et toujours en rigolant :

— Qui faut-il annoncer?...

— Madame Fanny Larrivat.

— Madame Fanny Larrivat, répéta Philibert de sa voix la plus cérémonieuse en ouvrant la porte du fumoir.

Et Fanny fit son entrée.

Son premier soin avait été de s'assurer que ce larbin avait bien refermé la porte.

Et ce soin pris :

— Je ne suis pas en retard, hein, monsieur de Sartys... Vous voyez... à la minute...

— Alors, dites-moi votre affaire.

Mais Fanny avait eu un sourire... dans le genre de ceux de Bistour.

— Certainement, monsieur, je vais vous contenter et vous étonner en même temps... mais vous venez de dire « mon affaire » — et vous savez bien : les affaires sont les affaires.

— C'est compris.

— Oui... j'entends. Mais qu'est-ce que ça veut dire au juste?

— Ça veut dire que je paierai... selon l'importance du renseignement.

— Voyez-vous, monsieur, cette importance-là ça ne s'apprécie à sa juste valeur qu'avant. Après, quand on sait, on est trop préoccupé de ce qu'on a appris pour évaluer comme il faut le service rendu.

— Oui, mais avant, on est roulé... et vous venez d'une maison... où on les roule supérieurement, les clients... Est-ce que je sais si ça vaut seulement le temps que j'y perds, votre communication?

— Oui, monsieur, fit-elle avec un sourire où, malgré elle, il y avait une terrible ironie, oui, monsieur, ça le vaut... Ça vaut aussi le temps que vous passerez à y réfléchir et à tirer vos plans en conséquence... C'est gros... c'est gros, ce que j'ai à vous apprendre... et c'est d'ailleurs comme ça que votre père l'a compris quand il a défendu à Bistour de vous en dire le premier mot...

— Oh! qu'en savez-vous?

— Pardi, c'est Bistour qui me l'a répété. Il n'a pas de secret pour moi, Bistour. Je suis son premier employé.

— Il place bien sa confiance, fit Lucien en ricanant...

— Ça, c'est une autre affaire. Il m'a fait une crasse. Je me suis dit : « toi, tu me la payeras ». Eh bien, je la lui fais payer, voilà.

— Non, pas à lui, à moi.

— Vous!... Vous payeriez le double de ce que vous allez me donner... Qu'est-ce que je dis, le double... vous payeriez dix fois, cent fois davantage, pour savoir ce que je peux vous apprendre.

— Alors combien donc vais-je vous donner?

— J'avais demandé cinq cents francs à Bistour...

— Trop cher. Rien de fait. Bien le bonsoir.

— Laissez-moi donc achever! A lui, je pouvais serrer la vis... Il venait de gagner avec vous — et par moi — la forte somme. Mais à vous je ne voudrais pas, ma parole d'honneur, je ne voudrais pas soutirer encore tant de galette... Gentil garçon comme vous êtes... nous mettrons ça à deux cents et je vous en promets pour vingt mille.

... Tenez, faisait-elle en allongeant son doigt crochu, tenez, placez vos deux cents balles là, sur cette table... Moi je n'y toucherai pas avant d'avoir dévidé ma bobine... Et, nom d'un chien, si vous ne reconnaissez pas vous-même que je vous en ai dégoisé pour votre argent... tant pis... je consens à vous les laisser reprendre et à m'en aller d'ici avec peau de balle... Ça va?

gagner mon argent... un jeune homme qui s'appelait Roger de Sartys.

— Oh!...

— Et qui, un jour, n'est plus revenu parce qu'il avait filé... Vous ne me demandez pas avec qui?...

Il devint très pâle.

— Avec qui?...

— Avec la demoiselle, mon cher monsieur, ça ne s'est pas su, parce que presque aussitôt la banque a sauté, le banquier s'est brûlé la cervelle... Ce potin a fait oublier les autres... Et, sur ces entrefaites, le petit Jean Tavernier a fait son entrée dans le monde pendant que son papa jugeait à propos de filer encore une fois à l'anglaise, mais tout seul.

— Oh!...

— Eh bien! est-ce que je continue à le gagner, mon argent?

#### XXIV

#### SOURIRE AUX LÈVRES — RAGE AU COEUR

COMME UN COUP DE MARTEAU sur la tête, Lucien de Sartys avait reçu cette formidable nouvelle...

Mais... voyons... avait-il seulement bien compris ce qu'elle venait de lui dire... cette femme... cette vieille... qui souriait à présent d'un sourire aimable et qui répétait en clignant des yeux... oh! l'horrible créature, des yeux visiblement maquillés...

#### RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

*Le banquier François Tavernier est le père de deux jolies filles : la brune Marguerite et la blonde Pierrette. Monsieur de Sartys, aventurier et coureur de dot, aime Marguerite. Avec elle il fuit. Cette fuite et un krach financier poussent Tavernier au suicide. De Sartys abandonne Marguerite. Elle veut se tuer. Le peintre Michel Bertin l'en empêche et l'envoie chez ses parents à lui... Marguerite meurt, Michel devient amoureux de Pierrette et l'épouse. Il adopte l'enfant de Marguerite et le fait élever comme le sien. Jean, prix de Rome, est un peintre talentueux à qui le baron Duprez-Morel commande deux panneaux décoratifs.*

*Jean devient amoureux de la belle Renée, fille du baron. Lucien, fils de Roger de Sartys, est jaloux. Il insulte Jean et le provoque en duel. Jean, en apprenant qu'il est le fils de Roger de Sartys et le frère de Lucien, a une crise de nerfs et tombe gravement malade...*

Pour toute réponse, Lucien prit son portefeuille. Il en tira deux billets de banque, et les posant au coin de son bureau :

— Causez.

— Et ça tient toujours, vous savez, ce que je vous ai dit. On ne paye que si on est content et satisfait. Je commence donc.

... Bistour est allé voir votre père.

— Je le sais, cela.

— Seulement vous ne savez pas pourquoi il y est allé.

— Pour lui parler de Jean Tavernier.

— Vous n'y êtes pas... pour lui parler de Marguerite Tavernier...

— La mère de cet individu

— Tout juste, Aug...

Elle s'arrêta prudemment... Dans l'entraînement de la conversation, elle devenait peut-être un peu trop familière...

Mais lui qui n'avait seulement pas entendu ce qu'elle avait failli achever :

— Elle est morte cette Marguerite Tavernier. Depuis un temps infini...

— Oui... mais avant d'être morte, elle était en vie... et, quand elle était en vie, elle demeurait sur la Boétie, chez son père...

— Le banquier Tavernier.

— Chez qui un jeune homme allait beaucoup... Tenez, je commence à

— Eh bien!... est-ce que je l'ai gagnée, ma galette?... Est-ce que je vous donne pour deux cents francs ce qui en vaut vingt mille?...

Et lui, d'une voix rauque :

— Mon père... il a disparu... en même temps que cette jeune fille... Eh bien... qu'est-ce que ça prouve?

— Tiens... vous êtes bon... Ça prouve qu'ils sont partis ensemble.

— Non... non... ça ne prouve pas... ça ne prouve rien!...

— Seulement... Ce que vous oubliez, c'est l'accueil qu'il a fait à Bistour, votre papa...

Il la regarda avec un regard d'anxiété...

Et elle, toujours avec la hideur de son aimable sourire :

— Parce qu'il lui a fait si bon accueil, votre papa, que Bistour ne veut plus rien savoir... plus rien que ce qu'on lui a donné pour consigne... Et la consigne, c'est de jouer la muette. Votre papa, voyez-vous, aime autant être tout seul à connaître cette vieille histoire... Il peut avoir ses raisons pour ça... mais je me suis dit, moi, que vous aviez autant de droit que lui de savoir que vous possédiez un frère...

— Un frère... Jean Tavernier...

Et dans un éclat de colère :

— Mais c'est absurde... c'est insensé... Mon père ne le connaissait

même pas, ce Tavernier... Cela, j'en suis sûr!

— Mais parfaitement. Vous avez tout à fait raison d'en être sûr. Si vous aviez supposé le contraire, je vous aurais mis au courant, moi. Ça fait aussi partie de ma communication... Votre père ignorait qu'il avait un fils naturel... Il l'ignorait encore si Bistour...

— C'est lui... c'est Bistour qui est allé le lui apprendre!...

— Parfaitement, oui, monsieur.

— Il y a trois jours!

— Ni plus, ni moins.

— Mais alors... pourquoi ne m'a-t-il pas dit... à moi!...

— Ah pourquoi?... Vous ne lui demandiez pas ça, vous.

— Je lui avais dit : Tout ce qui concerne cet individu!...

— Ah! pas tout à fait : ce qui le concerne depuis sa naissance. Et depuis ce moment-là... même bien avant ce moment-là... il n'était pas plus question de M. de Sartys que s'il n'avait jamais existé... Disparu, M. de Sartys, envolé... Allez voir si le père et la mère Bertin ont seulement jamais entendu prononcer son nom...

— Mais avant la naissance de ce Tavernier...

— Ça c'était un autre chapitre... une autre affaire... une autre marchandise... Vous n'aviez pas demandé à Bistour de vous vendre celle-là... Il est allé la vendre ailleurs... Oh! fiez-vous à lui : il en a tiré un bon prix, le vieux filou!...

— Et mon père, murmura Lucien, mon père a payé son silence...

— Ce qui était, pas vrai, la meilleure manière d'avouer.

— D'avouer... répéta-t-il machinalement.

— Et vous savez, il n'a pas même essayé de récalcitrer. Bistour lui a donné la copie de l'acte de naissance... celui dont vous avez une autre copie... Votre papa a regardé la date... il a fait un petit calcul... et puis il a dit... Je ne sais pas au juste ce qu'il a dit... mais je sais fort bien ce que ça voulait dire. Ça signifiait : à moi le gosse.

... Et c'est alors qu'il a gonflé les poches à cette vieille canaille de Bistour, et que l'autre est revenu la bouche cousue...

... La bouche cousue... rectifiait-elle en se rengorgeant... pas pour moi... puisque je suis sa première employée de confiance... mais pour vous... comme vous avez pu le constater tout à l'heure.

Toujours assommé par la formidable nouvelle, Lucien hochait maintenant la tête d'un geste inconscient.

— Et c'est moi... moi qui suis la cause... moi qui ai lancé ce policier...

— Ah! dame, il y a de ça, répondait aimablement Fanny. Si vous n'aviez pas mis Bistour sur la piste, nous ne serions pas allés flâner dans ces anciennes histoires de la maison Tavernier... Je comprends bien : ça vous embête un peu, cette parenté... parce que vous n'avez pas l'air de le porter dans votre cœur, ce Tavernier-là... Que voulez-vous! Pouvez-vous empêcher ce qui existait? Non, pas vrai. Eh bien! vous pouvez être sûr que tôt ou tard la bombe aurait éclaté... Au moins, vous allez pouvoir prendre vos précautions...

Et comme il ne répondait plus :

— De sorte que... je les ai gagnés, n'est-ce pas... et bien gagnés, fit-elle en montrant les deux billets de banque étalés sur le coin de la table.

Lucien fit un geste muet... un geste d'acquiescement.

Elle n'attendait que cela.

D'un tour de main plein d'une adroite dextérité elle prit les deux papiers bleus... et les faisant dispa-

raître — magistralement — comme de simples muscades :

— Et vous savez, monsieur de Sartys... toute à votre service... pour n'importe quelle commission... démarche... renseignement... Pas besoin de vous allonger de boniment : vous avez pu voir si je sais m'y prendre...

... Et quand vous aurez besoin de moi, un mot de billet... tenez, signé « avenue d'Iéna » — je comprendrai tout de suite... ou bien, si vous êtes trop pressé, un commissionnaire qui me demandera chez le marchand de vin en bas de l'agence... on a l'habitude... on viendra tout de suite me prévenir.

— Oui... c'est bien... laissez-moi...

— Je me trotte, je me trotte, monsieur de Sartys... A l'avantage de vous revoir... Et toujours toute à votre service...

Elle était partie.

Maintenant, il restait avec sa stupeur... Avec son désarroi.

Voilà que cet individu... ce Tavernier de malheur... c'était le fils de son père!...

Son frère, donc?...

Mais il eut alors un mauvais... un sombre sourire, ce Lucien de Sartys...

Et, si bas, que lui-même aurait eu de la peine à s'entendre, il murmura :

— Mon frère... pas tout à fait...

... Parce que, s'ils ont des secrets entre eux qu'ils jugent inutile de me communiquer, moi aussi j'ai les miens... et que je garde...

... Moi aussi je pourrais, si je voulais, révéler des choses... bien bizarres. Oh! oui bien bizarres et bien inattendues... Mais j'en serais le mauvais marchand, — alors, non.

Et comme si le soliloque qu'il tenait avec lui-même lui eut peu à peu rendu tout son sang-froid...

— Enfin... Voici la situation actuelle : nous sommes, moi et Jean Tavernier les fils de M. Roger de Sartys...

... Et ce secret est maintenant connu de trop de gens pour qu'un jour — bientôt — il ne de vienne pas le secret de Polichinelle...

... Donc... avisons en conséquence.

Et Lucien de Sartys, allant prendre un cigare sur la cheminée le coupa avec précaution, l'alluma avec soin — et se mit à réfléchir... longuement... très longuement.

Cela dura autant que le cigare...

Et puis, lorsqu'il n'eut plus aux lèvres qu'un amas de cendres grises qui avaient conservé la forme du havane consumé jusqu'au bout... il jeta le cigare qui maintenant lui brûlait les lèvres :

— Pas à hésiter. Il faut mettre les pouces, sinon j'aurais tout le monde contre moi...

Et sonnait son valet de chambre :

— Philibert, faites préparer mon automobile.

— Monsieur rentrera avant dîner?

— Je ne pense pas. Je vais à Epinay, et j'y resterai sans doute.

— Bien, monsieur...

A Epinay, Roger de Sartys était toujours, lui, dans un état de folle exaspération.

Enfermé dans sa bibliothèque où il s'était isolé, défendant qu'on vint, sous aucun prétexte frapper à cette porte close, il se laissait aller, sans contrainte, — sans témoins, — à l'emportement de son humiliation. — Oui... il était humilié dans son amour... dans son amour-propre... dans tous les sentiments de son âme, — à sa douleur surtout... car il avait été blessé... torturé... dans tous les instincts de son cœur.

Et en ce moment, il allait... il venait... incapable de rester en place... incapable de s'imposer une

autre action que ce mouvement de fauve en cage.

Lorsqu'il entendit... mais oui... malgré sa défense, on frappait... on se permettait de frapper encore :

— Ah! il a donc envie, celui-là, d'être congédié sur l'heure.

On frappait toujours.

— Il le sera... et séance tenante.

Et allant tirer le verrou qu'il avait poussé :

— Vous Pierrette!... Vous n'êtes plus à mon service. On vous règlera vos gages aujourd'hui même... Ce sera une leçon pour les autres.

Mais ce domestique, qui était très pâle et qui tremblait de tous ces membres :

— Monsieur... si je me suis risqué... malgré vos ordres... c'est que j'ai reçu un autre ordre... d'une personne à qui vous nous avez commandé d'obéir.

— Il n'y a qu'une personne... Et elle n'est pas ici...

— Je vous demande bien excuse, monsieur, mais monsieur Lucien est revenu... et c'est lui qui demande à vous parler.

— Mon fils!...

— Je ne voulais pas d'abord... je lui ai dit la consigne... Mais il a tellement insisté... j'ai bien été obligé d'obéir... Ah! monsieur... Qu'est-ce que je pouvais faire... Monsieur... pardonnez-moi...

— C'est bien. Je ne maintiendrai pas ce que j'ai dit.

— Ah! monsieur... Je ne sais comment vous remercier...

Mais sans le laisser achever :

— Mon fils... Eh bien... où est-il donc?...

— Là, monsieur... dans le petit salon...

— Mais alors... que fait-il... Pourquoi ne vient-il pas?...

— Monsieur Lucien attend les ordres de monsieur...

— Mais ils ne sont pas pour lui... mes ordres!...

Et d'une voix vibrante... d'une voix déjà pleine d'espoir :

— Lucien!... Lucien!... mais viens donc, mon enfant!

Et quand apparut celui qui, tout à l'heure était parti, le laissant furieux... désespéré...

— Ah! mon cher Lucien... Tu as réfléchi, n'est-ce pas?... Tu as compris que j'avais de sérieuses raisons pour te demander un sacrifice dont je t'aurai tant de gré... Et tu reviens...

— Je reviens... parce que je les connais, tes raisons.

— Que veux-tu dire!...

— Je dis... ce que tu aurais bien mieux fait de me dire toi-même... et tout de suite... comme ça, nous aurions évité une scène désagréable pour tous les deux.

— Mais...

Non... il ne pouvait encore croire... Il avait peur de se tromper... Et il répétait :

— Mais... Explique-toi... Explique-toi mieux... Qu'aurais-je dû te dire! il répétait :

— Que M. Tavernier était ton fils.

— Oh! tu sais!... balbutia-t-il en pâissant...

— Eh bien... En voilà une affaire!... Comme si c'était une chose extraordinaire... Et il n'y a pas besoin, vraiment, de faire une tête aussi consternée... C'est une tuile... oui... une tuile qui pend sur la tête de tous ceux qui risquent... ce que tu as risqué...

... En somme, quoi?... Tu as eu un enfant... Il y a si longtemps de ça que tu l'avais oublié... Je crois même que tu ne l'avais jamais su positivement. Tu as appris, il y a trois jours, que cet enfant n'était autre que monsieur Tavernier... Ça t'a fait un certain effet... je le comprends...

... Et puis tu as su que nous nous préparions à nous couper la gorge, tu as eu une vision de la tragédie de Cain et d'Abel... du drame des Atrides... de toute la littérature classique... Ça t'a encore fait un désagréable effet... que je comprends également...

... Mais si tu m'avais dit franchement la chose, moi, je t'aurais tout de suite répondu :

« — Diable... ça devient plus grave que je ne pensais... Arrangeons l'affaire... »

— Ah! mon enfant... tu me combles de joie!...

— Oui, je te tranquillise un peu... Une réédition de la Thébaine ou des frères ennemis, ça ne t'allait guère.

— J'étais désespéré.

— Eh bien, tu vois, je reviens... comme la colombe de l'arche... avec un rameau d'olivier... en même temps que je te rapporte un fils plein de soumission...

Et avec son air gouailleur... Ah! un air auquel Roger de Sartys ne songeait guère à prendre garde...

— Prononce ta sentence.

— Ah! mon enfant, mon cher enfant, je n'ai que des remerciements à t'adresser... parce que c'est bien à toi... oui, c'est bien... c'est très bien... d'avoir obéi tout de suite à la voix de la raison... du cœur...

— Du sang, pas vrai?...

— Ah! terrible enfant... tu te crois toujours obligé de rire... même des plus généreux sentiments qui t'animent...

Et il était de bonne foi en disant cela, ce Roger de Sartys...

Il admirait... il admirait vraiment la simplicité familière avec laquelle cet enfant de son cœur accomplissait une si méritoire action...

Ce ton de plaisanterie... n'était-ce pas aussi pour le délivrer lui-même de son embarras... pour couper court à une situation pénible... équivoque...

D'ailleurs, Lucien ne lui en donnait nullement le démenti.

Il le confirmait au contraire dans ses allusions en reprenant de son air le plus calme :

— Eh bien!... quand je me suis bêtement emballé tout à l'heure... Voyons, que voulais-tu donc que je fisse?

— Je voulais... je voulais... mon cher enfant, que cette déplorable affaire se réglât honorablement... pour toi...

Et, sur un regard aigu de Lucien :

— Oui, pour toi d'abord... mais, je t'avoue, pour ton adversaire aussi.

— Alors... Dis ton moyen.

— Eh bien... la maladie de M. Tavernier... Tu sais, Lucien, elle est très grave...

... Ah! ajouta-t-il d'une voix altérée, mortelle peut-être...

— Oui... c'est exact... Je sais ce qu'a dit le docteur Lecoutellier.

— Alors... cela explique... cela justifie... cela rend plausibles... naturelles... toutes les concessions...

— Il y a de ça... oui...

— Un adversaire que la maladie vient de réduire à l'impuissance... un adversaire en péril de mort... surtout quand on a été l'agresseur... et tu l'as été, mon cher enfant...

— Admettons.

— On ne fait donc, aux yeux de tous, que son devoir... dans le sens le plus chevaleresque du mot... en exagérant même les scrupules de courtoisie de grandeur d'âme.

— Oui... c'est évident... il y a de ça...

— Et puis mon enfant, ce qu'il y a encore... As-tu réfléchi aux suites d'une affaire que tu aurais poussée jusqu'au bout contre celui dont tu connais maintenant le lien...

— Qui l'attache à toi...

— Et à toi aussi, Lucien.

— Oui... j'avais bien compris... — Dans cette querelle, maintenant, étant donnée la position qu'ont prise les témoins de M. Tavernier, — le nom de Renée aurait été forcément prononcé.

— Tu peux même dire qu'il l'était déjà... ou à peu près.

— On aurait su, Lucien, tout Paris aurait su qu'à cause de la fille du baron Duprez-Morel deux frères étaient allés jusqu'à se menacer... se provoquer... se battre en duel...

— Dame...

— Mais, mon pauvre enfant, il y avait là de quoi rendre ton mariage avec Renée à tout jamais impossible.

— Eh bien... il n'aurait plus manqué que cette complication-là!...

— Et comme je veux, moi, que ce mariage se fasse.

— Dis donc, ce sera bien le moins, après les embêtements que m'aura causés monsieur ton fils.

— Lucien!...

— Oui... je plaisante encore... et bêtement même... Je comprends très bien ce que tu redoutais... Je t'avourai même que je n'y avais pas encore pensé.

... Il est vrai, faisait-il avec un hochement de tête... il est vrai qu'il y a si peu de temps que je sais...

Et ce mot éveillant la curiosité inquiète de son père :

— Mais comment as-tu su?... Ce n'est pas au moins ce...

— Bistour!... Non, ne l'accuse pas. Bistour a été muet comme un poisson... Et ce n'est pas faute de l'avoir sollicité, le vieux drôle...

— Tu es donc allé chez lui?... Pourquoi?

— Parce que je savais que l'autre jour il était venu ici.

— Mais s'il ne t'a rien dit, qui donc?...

— Ah! voilà... J'ai eu un autre tuyau... Il avait même une singulière tournure, mon tuyau... Enfin... ça n'a pas d'importance. Que désires-tu que je fasse, à présent?

— Tu le sais bien, fit Roger de Sartys en hésitant encore...

— Une lettre, hein?

— Ah! Lucien... tu ne sais pas, toi... Non, tu ne peux savoir quelle reconnaissance...

— Enfin... ce sera ma prime d'assurance contre la première bêtise que tu auras à me reprocher...

— C'est... c'est la plus grande joie que tu m'aies encore donnée, mon enfant.

— Alors, je vais te la donner complète.

Il était allé s'installer à la table de la bibliothèque :

— Dicte!

— Tu veux que...

— Comme ça, ce sera bien le diable si elle n'est pas à ta convenance...

— Eh bien...

Et il dicta d'une voix entrecoupée :

« Monsieur,

« J'apprends votre grave état de santé... ce m'est une occasion toute naturelle de vous témoigner l'estime que notre différend n'avait pu me faire « oublier, et de vous dire que, regrettant... »

— Tu y tiens à ce mot?

— Oui, Lucien...

Et Lucien répéta, pendant qu'il écrivait :

— ... que regrettant... Et puis?...

— La violence avec laquelle j'ai agi... et la légère...

— Tu tiens à « légèreté »?

— Quel mot peut-on mettre à la place!...

— Enfin... pendant que j'y suis... la légèreté. Et puis?

— De mon immixtion dans des secrets de famille qui m'étaient étrangers.

— Eh! pas tant que ça, dis donc. Enfin... étrangers... et puis.

— Je vous prie d'oublier comme moi une discussion que rien ne motivait et d'agréer l'expression...

— Oui, etc., etc... Tiens, la voilà, ta lettre, es-tu content ?

— Je suis délicieusement ravi.

— Eh bien, pas moi, murmura Lucien... mais on se retrouvera bien peut-être... on finit toujours par se retrouver... Et tout cela se paiera, monsieur mon cher frère...

... Parce que tout finit par se payer...

Et il tendit en souriant à son père la lettre qu'il venait de mettre sous enveloppe.

### TROISIEME PARTIE

#### SOEUR D'AMOUR

##### I

#### L'HÉROÏQUE REMÈDE

LA MALADIE de Jean Tavernier suivait son cours.

Avec de rares alternatives d'espoir, quand le docteur Lecoutellier, à sa première visite du matin, trouvait son malade, — non pas un peu mieux — un mieux réel ne s'était, hélas, encore jamais déclaré, — mais un peu plus calme, après une nuit de torpeur que rien n'avait troublée.

Avec de poignantes alternatives d'angoisse quand le docteur arrivait au lit d'un pauvre être délirant... aux yeux fous... aux tempes baignées d'une sueur visqueuse... au visage congestionné... brûlé par une fièvre ardente...

Alors, il ne pouvait que répéter à l'infatigable... à l'héroïque sœur d'amour qu'il voyait à son chevet... toujours à son chevet :

— Du silence... de l'obscurité... et puis, sur son front, ce bandeau glacé... c'est le remède... le seul...

Et ce qu'il avait prévu arrivait maintenant.

Cette glace... c'était un supplice. Quand il sentait ce bandeau s'appliquer sur son front brûlant, le malade poussait des cris de souffrance...

Il se débattait... il se dérobaient... Il voulait arracher ce pansement de torture...

Et alors... c'était une lutte désespérée... abominable... entre ce pauvre fou qu'on faisait souffrir... qu'on suppliciait... et cette créature de dévouement... de tendresse... cette Denise qui pleurait toutes ses larmes en torturant celui qu'elle adorait... mais qui, inflexible à accomplir jusqu'au bout son œuvre d'amour, imposait à l'adoré la souffrance qui seule pouvait le guérir.

Et lui... qui ne la reconnaissait même pas... qui ne reconnaissait aucun de ceux qui étaient là... lui, il n'avait pour la pauvre désolée que des yeux de colère... des paroles de haine...

Oui... il haïssait... il menaçait... il injuriait...

Il était fou... fou furieux!... Et le docteur Lecoutellier ne pouvait qu'assister, impuissant, à ces scènes désespérantes...

— Il vit... il vit... répétait-il en soupirant... C'est déjà un miracle... C'est plus que nous n'aurions le droit d'espérer... La fièvre qui le brûle n'augmente pas d'intensité... et il vit... Denise, ma petite Denise, c'est déjà une victoire...

... Une victoire de ta tendresse... faisait-il mélancoliquement en voyant la pauvre amoureuse à son poste... toujours à son poste de combat... ah! de douleur aussi...

Car elle était bien malheureuse, cette petite Denise...

Elle avait les heures de découragement si atroces... si horribles...

Même quand à ce pauvre être de souffrance et d'inconscience aussi elle

avait procuré... conquis... quelques heures de repos — d'engourdissement — elle devenait peut-être encore plus triste... plus désolée... parce qu'elle avait alors quelque loisir pour penser... pour se rappeler... pour s'angoisser... pendant qu'elle épiait le moindre mouvement de ce Jeannot, qui ne se doutait seulement pas de sa présence...

... Ce Jeannot... qui lors même que son délire devenait moins agité... moins furieux... délirait toujours cependant, perdu dans les hallucinations, les visions lointaines... les souvenirs confus qui devenaient pour lui des réalités vivantes.

Dans ces moments-là, il parlait... à peu près distinctement...

Et alors, il racontait tout... toute la terrible aventure... Il s'en entretenait sans cesse avec les êtres imaginaires qui peuplaient son cauchemar...

Et c'est à Denise qu'il s'adressait... en la prenant tantôt pour Bertin... tantôt pour Roger ou Lucien de Sartys... Ah! le plus souvent pour cette Renée qui était son obsession... sa hantise... son incessant délire...

Et alors... à ses folles supplications... à ces larmes... il fallait bien répondre... ne fût-ce que pour le calmer en lui donnant l'illusion d'une joie... d'une espérance...

Et c'est ainsi que peu à peu elle avait tout appris de l'aventure de Jeannot, la petite Denise, même ce que son père et sa mère avaient cru devoir lui cacher... et puis du drame des Fontenilles...

C'est ainsi qu'elle savait maintenant — ah! comme si on le lui eut longuement... entièrement raconté — quels liens unissant ce Jeannot à Lucien de Sartys et à son père...

Et alors... dans ces moments de délire plaintif et causeur... c'était une lamentable comédie qui se jouait, dans cette chambre obscure où flottaient de lourds effluves de fièvre, entre cet halluciné et cette jeune fille qui lui répondait — comme si elle était l'autre — et qui, pour lui répondre, refoulait ses sanglots dans sa gorge — et sa jalousie dans son cœur...

Et lorsque le docteur Lecoutellier, qui venait à plusieurs fois par jour, — qui s'attardait aussi, au chevet de Jean, à étudier la marche implacablement lente du mal, — quand le docteur Lecoutellier assistait à ces scènes navrantes... dont il savait bien, lui, les secrètes douleurs plus navrantes encore, — il avait un grand soupire de compassion :

— Pauvre enfant, murmura-t-il, que l'amour a frappé...

Et il ajoutait, perdu dans sa rêverie :

— ... Que l'amour guérira peut-être...

Et la petite Denise entendait cela. Et silencieusement elle avait gravé cela dans sa pensée, pour ne plus jamais l'oublier :

— L'amour qui l'a frappé... l'amour qui peut le guérir...

... C'est ainsi que se passèrent deux semaines effroyables... deux semaines qui avaient fait pâlir les joues de Denise et altéré ses traits au point que Pierrette se révoltaient enfin :

— Denise... non... C'est tenter Dieu... Je te remplacerai.

— Non, maman.

— Pourquoi ?

— Il est habitué à mes soins...

— Crois-tu donc que je ne lui serai pas dévouée comme toi...

— Oh! oui maman, tout autant... je le sais bien... Mais alors... vois-tu... C'est moi... je te le jure... c'est moi qui tomberais malade...

— C'est de la déraison.

— Non... ce serait de l'inquiétude... je serais si inquiète loin de lui...

que j'en deviendrais malade de chagrin et d'anxiété...

— Mais puisque tu le saurais aussi bien soigné... à lui aussi je manquerais... il sentirait que ce n'est plus moi...

— Mais, pauvre enfant, puisqu'il ne te reconnaît pas... puisqu'il ne se doute seulement pas...

— Il ne se doute pas, mais il s'apercevrait quand même... Et puis, je te dis... ne pas être là... Ah! vois-tu, j'en deviendrais folle...

Et Michel, les larmes aux yeux :

— Mais, ma chérie... C'est toi maintenant qui nous rend fous d'inquiétude.

— Non... il ne faut pas... père... Tu me trouves un peu changée... Je t'assure que c'est seulement parce que j'ai un gros chagrin... Mais je me porte très bien... je suis très forte... je sens que je peux... D'ailleurs, M. Lecoutellier l'a dit : il faut que ce soit moi... S'il l'a dit, c'est que c'est nécessaire... Et je resterai... je resterai...

Et pour couper court à ce débat de tendresses :

— Et puis... vous voyez bien que ce bruit commence déjà à l'agiter... à l'énerver. Allez vous-en... allez-vous-en...

Et ils s'en allaient... désolés... vaincus par cette obstination d'un enfant qui, depuis le commencement de la maladie de Jean, montrait l'énergie, la résistance, l'endurance, et surtout l'inflexible volonté d'un homme...

Mais enfin, ces deux semaines de délire, d'inconscience avaient passé.

Cette nuit, le malade avait dormi, sans fièvre, sans agitation...

Dans son sommeil il n'avait eu que quelques gémissements très doux... comme ceux d'un pauvre être accablé par le mal... mais qui le supporte d'une plainte résignée...

Et au matin, pendant qu'il reposait plus profondément encore, Denise avait vu — oh! bienheureuse surprise — une teinte moins ardente s'égaliser sur ces joues, hier encore, toutes marbrées de taches empourprées...

Et puis... sur ce front, quand, pour la renouveler elle avait enlevé la compresse de glace, c'était... non... elle ne se se trompait pas... c'était au lieu de cette sécheresse brûlante... c'était comme une rosée de moiteur... En tremblant elle y avait porté la main...

Et voilà que tout à coup ce Jeannot avait ouvert les yeux...

... Des yeux, ah! toujours bien étrangement brillants... des yeux toujours bien flottants dans ces orbites creuses où, chaque jour, ils s'enfonçaient davantage...

... Mais enfin des yeux où il y avait un regard plus clair... plus limpide... sensé... et puis... si attendri... si reconnaissant...

Et d'une voix faible... faible... une voix si changée que la mignonne ne l'aurait jamais reconnue si elle n'avait pas vu que c'était lui qui parlait.

— Oh! ma petite Denise, avait-il murmuré... Oh! ma bonne petite sœur!

Et il avait eu deux larmes silencieuses... deux grosses larmes qui avaient jailli de ses yeux émaciés... et qui étaient allées se perdre en roulant dans sa barbe... sa barbe inculte de pauvre malade...

Et elle, avec un cri éperdu :

— Jeannot!... mon Jeannot!... tu me reconnais donc?...

La voix faible... la voix pitoyable avait alors répété :

— Ma petite sœur bien-aimée...

Et c'était été le premier symptôme d'une convalescence qui devait être longue... si longue...



**T**ANTE LUCIE est l'image de la solitude. Dans votre entourage, il y a peut-être de ces femmes silencieuses et tragiques. On dit en songeant à elles : "Elles étaient pourtant bonnes et jolies..." Mais savez-vous toute la vérité ? Ces femmes souffrantes sont restées les esclaves des malaises particuliers à leur sexe ; et sans la santé, il n'y a pas de bonheur durable, de joie sereine, de vie complète !

Des milliers et des milliers de femmes heureuses vous diront ce qu'elles doivent aux pilules FEMOL. Ce concentré végétal allège l'épreuve mensuelle et permet de franchir avec sérénité les étapes pénibles de la vie. FEMOL n'est pas un simple calmant, FEMOL tonifie les organes et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. Chaque boîte suffit pour un traitement d'un mois et renferme une brochure médicale que vous lirez avec profit.

6 M

★  
ADOLESCENCE - MATERNITÉ - RETOUR D'ÂGE

## FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL



Fumez  
**Black Cat**  
—elles ont meilleur goût!

AVEC OU SANS BOUT DE LIEGE - 10 pour 10¢ - 25 pour 25¢

## ANTALGINE

Soulage  
**MAUX de TÊTE**  
Douleurs périodiques

10

### 2 ROBES DE CRÈPE 99c

Broadcloth de crêpe anglais pour dames. A la mode du jour. Indélébile. Indiqueurs couleurs. 34 à 44. Grandes tailles, 2 pour \$1.49. Livraison C.O.D. plus quelques sous de timbres. Garantie de remboursement.

TEXTILE MILLS, S. A., Montréal.

L'instant d'après le docteur Lecoutellier était arrivé.

— Oui... C'est la victoire, petite Denise... c'est la victoire que tu as remportée...

Et il avait aussitôt suspendu les compresses glacées...

— Maintenant... C'est une autre bataille qu'il va falloir livrer... Mais contre un ennemi déjà en déroute. La période de dépression va commencer. La période de faiblesse immense... Ce sont les toniques qu'il faut donner désormais... Mais avec tant de précaution...

— Alors... la fièvre... le délire...  
— Tout cela, je l'espère, est à présent conjuré.

— Alors... il me reconnaîtra... toujours... comme il me reconnaît à présent... il me parlera...

— C'est toi, ma mignonne, qui devras lui parler... beaucoup... pour l'empêcher de trop parler lui-même...

... Et puis, il faudra lui occuper l'esprit, à ce grand enfant... Car c'est un enfant malade, votre pauvre Jeannot... un enfant très débile, mon cher Michel...

Mais Bertin ne put pas répondre au docteur.

Il pleurait trop...  
Et Pierrette aussi pleurait comme si un grand malheur fût arrivé...

Ils pleuraient de joie... de détente nerveuse aussi, après l'angoisse trop cruelle de ces quinze abominables jours...

Et le docteur Lecoutellier, s'adressant encore à Denise, qui seule conservait son calme... parce qu'elle en avait la volonté éperdue :

— Vois-tu, petite Denise, il faudra éveiller doucement... tout doucement son désir de vivre... Il faudra lui mettre dans l'esprit une préoccupation... qui l'intéresse... qui l'attache.

Et Denise, dans son adorable cœur, avait bien compris qu'il n'y avait qu'un moyen de l'intéresser, ce pauvre cher...

Il fallait entrer dans sa hantise... dans son idée fixe... qui avait été, hélas ! l'obsession mortelle...

Qui serait peut-être l'espoir qui sauve.

Et, le jour même, — quand ils s'étaient retrouvés seuls... lui si faible... si impuissant dans ce lit que la miséricorde du bon Dieu ne faisait plus un lit d'agonie... elle prête à tous les sacrifices... à tous ses renoncements pour sauver ce Jeannot dont elle tenait maintenant, dans sa main, la main moite.

... Elle lui avait dit tout bas :

— A moi, mon Jeannot, tu peux tout confier... parce que je sais tout. Et tu verras... J'ai mon idée, moi... J'ai mon idée... Tu verras, Jeannot... Tu verras...

Quelle idée avait-elle donc, cette blondinette, pendant que son Jeannot revenait péniblement à la vie et à la désespérance...

Ah ! durant ces longues veilles elle avait si opiniâtrement... si vaillamment pensé à tout cela !...

Car elle était, cette Denise, de celles qui aiment avec vaillance... même quand leur tendresse sera sans retour... sans espoir...

Même quand il faudra s'oublier... s'immoler... quand il faudra à cet amour donner... ah ! bien plus... mille fois plus que sa vie...

Et elle s'était dit :

— C'est assez que je sois très malheureuse, moi... Il ne faut pas qu'il le soit aussi...

... Eh bien, puisqu'il ne m'a pas regardée... puisqu'il ne m'a pas vue... puisqu'il n'a pas compris, l'ingrat, l'aveugle, que j'avais un cœur tout plein de lui... puisqu'il dédaigne ce que je mourrais de honte, au-

jourd'hui, à lui voir accepter par reconnaissance... par pitié pour moi... Eh bien, j'irai jusqu'au bout de mon œuvre de sœur... de bonne sœur... de sœur de charité...

C'est par moi qu'il aura celle qu'il aime... oui... par moi...

Et mon unique joie... plus tard... dans bien longtemps... quand je serai très vieille... oui, une vieille demoiselle... une vieille tante qui adorera les petits neveux qui seront ses chers enfants à lui... de lui... Mon unique joie, ce sera, un jour, de lui dire :

« — Jeannot, je t'ai tant aimé que je t'ai donné ce que pas une femme au monde n'aurait puet-être pas consenti à te donner : le bonheur avec une autre... par mon secours... par ma volonté... par mon sacrifice... »

Ah ! cette Renée !... Elle la haïssait cependant... elle la haïssait bien, cette Renée qui lui volait son Jeannot...

Mais cela aussi personne jamais ne s'en douterait...

Eh bien... cette Renée : certainement elle aimait Jeannot. — Non elle ne pouvait pas ne pas l'aimer...

C'était impossible de le connaître et de ne pas l'adorer.

Et puis enfin... elle avait bien voulu être sa femme... d'abord... quand elle ne savait pas qu'il était un pauvre enfant sans père... un pauvre déshérité né dans l'humiliation et la détresse...

C'est donc qu'il lui plaisait alors...

Et si elle l'avait ensuite laissé partir sans un mot... sans un élan... sans un cri — ah ! comme de cela elle aurait été incapable, elle ! — c'est que l'amour de cette Renée était mêlé de tant d'amour-propre... de tant de préoccupations mondaines... oh ! il fallait bien dire aussi le mot : de tant d'égoïsme, — que tout cela avait étouffé la voix qui certainement plaidait en elle pour un malheureux expiant la faute qu'il n'avait pas commise.

Ah ! cela marquait cependant un cœur bien vulgaire... un esprit bien étroit... Cela n'était pas, pour l'avenir, un présage de bonheur.

Parce que jamais dans ce cœur... dans cet esprit... il n'y aurait la joie du dévouement, la joie de la souffran-

ce qu'il y a dans les belles âmes... dans les cœurs haut placés...

Mais enfin... cela... on ne la demande pas à une belle et séduisante créature... Cela, Jean ne songeait pas à le demander à celle dont il était follement épris...

Il voulait d'elle ce qu'elle pouvait donner à son amour... à son orgueil... à son adoration, passionnée qui se contentait d'un peu de retour...

Eh bien, pourquoi maintenant se refusait-elle.

Elle savait... elle devait savoir qu'il n'était pas d'une naissance vile...

Il n'était plus fils d'un père inconnu... puisque son père, elle le connaissait... elle l'aimait...

Et voilà qu'elle s'était arrêtée songeuse :

— Mais... le savait-elle vraiment, tout cela ?

Et bientôt, en y réfléchissant :

— Non elle ne le savait pas. Parce que, si elle le savait, elle serait déjà venue ici... au chevet de Jean... pour lui donner du courage... du bonheur.

Et toujours plus convaincue à mesure qu'elle songeait à ces choses désolantes... mais qu'il fallait bien envisager en face, puisqu'elles existaient et qu'elle ne pouvait rien y changer, — elle en arriva à cette autre idée.

— Si elle ne sait pas, il faut qu'elle sache.

De sorte que sa pensée à elle devenait ainsi, peu à peu, une hantise de dévouement fiévreux, impétueux... oui, le dévouement comme le comprenait miss Tempête.

Et, sous le calme apparent des longues... des interminables stations de son calvaire d'amour ignoré, — grandit, se précisa et finit par prendre corps une résolution admirablement héroïque et parfaitement folle.

Elle irait la voir, cette Renée... et c'est elle qui lui dirait et la vérité — et son devoir.

Et ce fut ainsi.

Maintenant, le malade allait un peu mieux.

Il était toujours d'une faiblesse désespérante... car les toniques du docteur Lecoutellier ne devaient agir que lentement... très lentement... sous peine des plus terribles complications...

#### LES 61 ANS DE LIONEL BARRYMORE



Plus de deux cents stars, directeurs et employés des studios Metro-Goldwyn-Mayer se réunirent dernièrement pour fêter le 61e anniversaire de naissance de Lionel Barrymore, l'un des artistes les plus sympathiques de Hollywood. On voit ici, de gauche à droite : NORMA SHEARER, LIONEL BARRYMORE, ROSELIND RUSSELL, MICKEY ROONEY, ROBERT MONTGOMERY, CLARK GABLE, LOUIS B. MAYER, WILLIAM POWELL et ROBERT TAYLOR.

Mais le médecin disait sans cesse : — C'est en allant doucement que nous allons sûrement... Et puis je compte encore plus sur la garde-malade que sur les remèdes...

Et Denise qui ajoutait tout bas : — Oui, je me rappelle... « l'amour l'a frappé, l'amour le guérira... »

Denise, enfin avait conclu — avec un lamentable soupir :

— Je vais donc aider, moi, à la guérison... Je vais y aider par l'amour...

Et un jour que Jeannot semblait tout à fait tranquille... un jour qu'il venait de lui dire de sa voix toujours si fragile :

— J'ai aujourd'hui comme un plaisir de lassitude... comme un bien-être d'anéantissement... je dormirais volontiers... le sommeil, c'est si bon... quand il fait bien oublier...

— Oui, mon Jeannot, lui avait-elle dit, il faut dormir... faire un beau dodo. Et pendant ce temps-là tu ne sais pas !...

— Quoi donc, Denisette ?

— Eh bien ! je vais faire une grande sottise.

— Oh ! petite sœur !...

— Oui, je vais aller me promener... C'est vrai, ma sœurette chérit, jamais... jamais tu ne me quittes... C'est encore un de mes soucis...

— Grosse bête, si j'avais envie de sortir est-ce que je ne sortirais pas ?... Aujourd'hui... la fantaisie me prend... tu vois si je me gêne... Je vais aller faire un tas de choses... ça me prendra tout mon après-midi... Tu ne t'ennuieras pas tout seul, mon Jeannot... parce que petite mère va venir bien vite me remplacer... Tu veux bien, dis ?...

— Ah ! ma chérie, je serai si heureux de te voir revenir avec de jolies couleurs sur tes pauvres joues pâles.

— Alors... Adieu Jeannot... Bon courage... Je vais aussi m'occuper un peu de toi...

— Comment ! fit-il en souriant à la mignonne.

— Ça, Jeannot, c'est mon secret. A ce soir.

— A ce soir, sœurette... Promène-toi bien...

— Oui... bien...

Et elle s'était sauvée dans sa chambre, parce que cela lui faisait trop gros cœur de jouer ce rôle... ce rôle qui l'étouffait à réciter...

Et puis... parce qu'il fallait s'habiller maintenant... se faire belle... Elle n'entendait pas se présenter humblement devant cette Renée.

Ah ! non. Elle voulait bien lui inspirer de la pitié pour Jeannot.

— Mais pas pour elle...

Quel prétexte avait-elle donné, cette Denise, pour sortir ainsi et pour rester si longtemps absente.

Ma fois, le premier venu... et qui avait été accepté avec joie... avec transport par Michel et par Germaine.

Enfin !... elle consentait donc à quitter pendant quelques heures cette chambre close... cette chambre où on ne respirait que des effluves de fièvre ; cette chambre où, depuis des semaines, se passait sa vie...

Ah ! oui, Michel, avant même qu'elle eût achevé, Michel avait répondu :

— Va... va... ma chérie... Et Pierrette ajoutait :

— Tu sais... prends bien l'air... fais beaucoup de courses...

Et elle leur avait répondu — comme à Jeannot :

— Oui... je vais bien me promener.

Et comme la vieille Claudine, du fond de sa cuisine, lui criait aussi :

— Allez-vous-en un peu loin, mademoiselle Denise.

— Très loin, oui... J'irai très loin. Et elle était partie. Epinay, un pays inconnu pour elle.

Mais ce n'était pas le difficile cela. D'ailleurs, elle savait fort bien comment s'y prendre pour aller dans cet endroit.

Jeannot le leur avait bien des fois raconté... quand ils revenait de là-bas, — entre deux trains, — pour leur donner un bonjour si écourté, si impatient...

Ah! pauvre Denise, elle savait maintenant, pourquoi il avait tant de hâte de repartir, lorsqu'il leur apportait ce bonjour qu'il voulait donner quand même à ceux qui n'avaient que son affection — pendant qu'il laissait là-bas toute sa tendresse...

Mais enfin... l'heure n'était plus à ces souvenirs-là...

Et elle s'était fait conduire — à son tour — à la gare de Lyon pour prendre un train de banlieue — et pour s'arrêter à Brunoy.

Arrivée là, — elle avait demandé le chemin d'Épinay. — Elle savait que c'était tout près et qu'on pouvait sans peine faire la route à pied.

Et elle avait passé — elle aussi — devant la maison de Talma... pour laquelle, il faut bien l'avouer, elle n'avait pas même eu un regard de curiosité...

La curiosité... non... elle n'y songeait guère!...

Et elle était bientôt arrivée devant la grille monumentale...

Elle eut un mouvement instinctif, alors... comme pour se sauver...

Que venait-elle faire dans cette maison?...

Qu'allait-elle lui dire... à cette fille?...

Comment serait-elle reçue, seulement?...

Mais, avec un geste de résolution désespérée... de résolution farouche:

— Allons... c'est pour Jean...

Et d'une main qui tremblait bien fort, pauvre petite, elle sonna...

Le concierge ouvrait déjà avec empressement à cette jeune fille vêtue avec une élégance simplicité, à cette blonde un peu fluette mais à la beauté délicate et fine...

Et elle, d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme, très calme:

— Mademoiselle Duprez-Morel est-elle aux Fontenilles?

— Oui, mademoiselle... Si mademoiselle veut se donner la peine d'entrer...

Et pendant qu'il la conduisait du côté du château:

— Qui dois-je annoncer à mademoiselle Renée?...

— Mademoiselle Bertin, répondit Denise qui ne songeait guère à cacher son nom.

Et elle suivait cet homme... lorsqu'elle lui, s'arrêtant tout à coup...

— Mais... justement, voilà mademoiselle dans le parc... qui se dirige de ce côté... voyez... là-bas...

Et en effet, Renée qui venait, elle aussi, d'apercevoir le concierge accompagnant une élégante jeune personne... une visiteuse... une amie peut-être elle ne pouvait pas encore bien distinguer... Renée avait fait quelques pas...

Et le domestique s'imaginant que sa jeune maîtresse venait au devant de celle qu'elle avait déjà reconnue:

— Alors... mademoiselle, je vous laisse, puisque mademoiselle vous a vue.

Et il était retourné du côté de sa loge...

De sorte que Denise, qui n'avait pu être annoncée, Denise s'avancait toujours... pendant que Renée qui, maintenant la distinguait mieux, regardait avec curiosité cette jeune fille... qu'elle ne connaissait pas... mais pas du tout...

... Cette jeune fille, qui était très blonde... très jolie... quoiqu'elle lui parût vraiment un peu pâle...

Oui... elle était blanche... blanche... avec des yeux qui regardaient...

Et Renée se disait:

— Elle serait bien plus jolie encore avec des lèvres plus colorées... et un peu de sang sous l'épiderme pour rosier ses joues...

Et elle ne se doutait pas qu'une émotion terrible faisait en ce moment refluer au cœur tout le sang de la pauvre petite...

Ah! c'est que Denise la voyait arriver à présent... elle la voyait de près, cette Renée... cette belle fille aux cheveux d'incendie qui, sans le savoir, lui avait fait tant de mal... et à qui elle ne pouvait cependant s'empêcher de rendre justice:

— Oui... elle est belle... bien belle... d'une beauté attirante... victorieuse.

Et elle avançait toujours... sans parler... oubliant tout ce qui n'était pas cette contemplation éperdue:

— La voilà donc!...

Mais Renée, avec son habitude du monde, avec l'aisance qu'elles ont, ces belles créatures comblées de tous les dons, — Renée prenait déjà la parole:

— C'est à moi que vous désirez parler, mademoiselle?

— Oui... mademoiselle, balbutia Denise très troublée... très effrayée maintenant... car elle venait, à chaque pas qu'elle faisait vers cette rousse aux yeux de saphirs sombres, de mieux voir combien elle était difficile, la tâche qu'elle s'était donnée...

Et Renée, avec son sourire d'amabilité indifférente:

— C'est de la part de qui, mademoiselle!

De la part de qui!... Mais... Elle la prenait donc pour une envoyée... de quelque fournisseur peut-être...

Et cette idée qui traversa l'esprit de Denise suffit à lui remettre au cœur la résolution qui semblait lui manquer...

Ah! non... Elle ne voulait pas qu'on la prit pour quelque soliteuse... ou quelque demoiselle de magasin...

Et, relevant un peu nerveusement sa tête fine, qui, à côté de celle de Renée, paraissait plus délicatement jolie...

— Mademoiselle... je ne viens de la part de personne... mais je dois d'abord vous dire mon nom. Je m'appelle Denise Bertin.

— Bertin... répéta Renée avec une oppression d'anxiété.

— Je suis la fille de M. Michel Bertin, que vous connaissez assurément de réputation...

Renée se reprenait déjà:

— Que je connais mieux que cela, mademoiselle...

— C'est vrai... Son nom a été souvent sans doute prononcé devant vous.

— Oui, mademoiselle...

— Par une personne...

Et Renée bravement alla au-devant de celle qui était peut-être une adversaire:

— ... Par quelqu'un, oui, dont vous êtes la proche parente.

— C'est de lui que je viens vous parler, mademoiselle...

— De M. Tavernier!...

— De mon frère, oui, mademoiselle...

— Eh! que pourriez-vous m'en dire?... A quoi peut aboutir cette démarche... qui vous coûte... je le sais bien... pourquoi venez-vous ici... après ce qui s'est passé?...

— C'est que... après ce qui s'est passé ici... il s'est encore passé, ailleurs, quelque chose, quelque chose que vous ne savez pas... cela j'en suis sûre...

— Mais... si, mademoiselle. J'ai appris... que M. Tavernier avait été gravement malade.

— Oui... il a failli mourir...

— J'en suis très contristée, mademoiselle... surtout si j'y ai été pour quelque chose...

— Pour quelque chose!... répéta Denise avec stupeur, mais vous savez bien que c'est son désespoir...

La belle fille fronça ses sourcils sur ses yeux de saphirs sombres... et d'une voix altérée:

— Si vous croyez que moi je n'ai pas eu du chagrin...

Et comme si Denise n'attendait que ce mot:

— Du chagrin!... Ah! je savais bien, moi, que vous en aviez eu...

Je savais bien que, du jour au lendemain, Jean ne pouvait pas vous être devenu indifférent... Ah! mademoiselle... c'est sur ce chagrin que je comptais quand je suis venue pour vous apprendre...

— Parlez donc... Qu'est-ce que j'ignore?...

— Oh! oui, cela vous l'ignorez... parce que... je le vois bien... après le départ de mon pauvre frère... son départ d'ici... vous n'avez rien su, n'est-ce pas?...

— Je n'ai su... que ce qui a été alors raconté... ici même... par M. de Sartys... Il lui avait envoyé des témoins... Ah! je vous le jure, ce duel me désespérait... mais enfin la maladie de votre frère a coupé court...

Et alors M. de Sartys, en un mouvement de générosité dont je lui garde une infinie reconnaissance, M. de Sartys a eu la loyauté... le courage... de reconnaître ses torts et d'écrire à son adversaire une lettre d'excuses... et qui, je l'espère ardemment empêchera entre eux, toute nouvelle rencontre...

Mais Denise hochant la tête:

— Ce n'est pas cela, mademoiselle, qui empêchera une rencontre entre M. de Sartys et mon frère... c'est autre chose.

— Quoi donc, demanda nerveusement Renée.

— Ah! je sais bien... je commets ici une grave... une très grave indiscretion... mais je me révolte aussi, moi... Je ne veux pas, moi, que mon frère soit ici la victime sacrifiée...

Et puis ceux qui auraient dû avoir la loyauté de parler gardent le silence... puisqu'ils prennent maintenant des airs magnanimes qui sont de beaux semblants... oui... mais qui manquent de droiture... Eh bien, c'est moi qui dirai tout...

— Mais... vous m'effrayez presque, mademoiselle!...

Et, en effet, elle n'était plus pâle, cette Denise...

Elle avait à présent une animation... une émotion... qui ramenaient le sang à ses joues... qui faisaient étinceler ses grands yeux bleus...

Et redevenue la miss Tempête qui ne recule devant rien... elle fonçait sur l'obstacle:

— Si monsieur Lucien de Sartys a écrit une lettre... c'est que cette lettre lui a été imposée par son père...

— Oh! mademoiselle... il faut être bien sûre pour donner une telle raison... à peine honorable... d'un acte de haute courtoisie...

— Non, ne parlons pas de courtoisie, mademoiselle Duprez-Morel... parce que le sentiment qui était alors en jeu ne ressemblait guère à celui que vous dites... Cette lettre, voyez-vous, il fallait l'écrire... parce qu'il ne fallait pas que ce duel eût lieu... et surtout parce qu'il ne fallait pas qu'on pût reprocher une lâcheté à celui qu'on savait bien décidé déjà à ne pas croiser le fer avec M. de Sartys.

— Mais... qui donc savait cela?

— M. Roger de Sartys... d'abord.

— Comment le savait-il?

— Parce qu'il était venu, quelques heures après l'agression de M. Lucien de Sartys et le départ de mon frère,



Chaque papier tuera des mouches toute la journée et chaque jour pendant trois semaines.

3 Papiers dans chaque Paquet. 10 CENTS LE PAQUET

dans les Pharmacies, les Epiceries et les Magasins Généraux.

POURQUOI PAYER PLUS ? The WILSON FLY PAD CO., Hamilton, Ont.

## REVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

—et vous sauterez du lit "gonflé à bloc"

Il faut que le foie verse deux livres de bile dans l'intestin, chaque jour. Si cette bile n'afflue pas librement, vos aliments ne se digèrent pas. Ils se putréfient et se corrompent dans l'intestin. Des gaz vous gonflent. Vous vous constipez. Les poisons se répandent dans tout l'organisme et vous vous sentez abattu, déprimé et vous broyez du noir.

Un simple mouvement des intestins n'attent pas toujours la cause; il vous faut quelque chose qui agisse sur le foie. Seules les bonnes vieilles Petites Pilules Carter pour le foie ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra daplomb. Inoffensives, végétales, douces, pour faire couler la bile, demandez par leur nom les Petites Pilules Carter pour le foie — Carter Little Liver Pills. Refusez catégoriquement toute imitation. 25c.

## 20 verges Tissu Imprimé pour Robes: \$2.19

De fabrication anglaise. En longueurs de 4 verges. Dessins de fleurs. Véritable aubaine. Payable C.O.D. plus quelques sous pour frais de poste. Garantie de remboursement.

Textile Mills, S.E., Montréal.

## AVIS IMPORTANT

POUR des raisons très importantes, nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants:

### Le Samedi La Revue Populaire Le Film

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

Nos trois magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM appartiennent à la famille Poirier, de Montréal, depuis 50 ans.

Quant à LA REVUE POPULAIRE, elle existe depuis 32 ans déjà et LE FILM depuis 20 ans.

A nos Lecteurs  
et Dépositaires



## LA BEAUTÉ PHYSIQUE C'EST LA JOIE DE VIVRE

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? De vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

## TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront plus fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A»

CORRESPONDANCE STRICTEMENT  
CONFIDENTIELLE

HEURES DE BUREAU

Le samedi, de 3 heures à 6 heures

### Mme CLAIRE LUCE

LES PRODUITS SANO ENRG  
8920, Ave Durocher

Casier Postal 2134 (Place d'Armes)  
Montréal, P.Q.

Écrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom \_\_\_\_\_

Votre adresse \_\_\_\_\_

il était venu chez nous, rue Chaptal... Il était venu... pour le voir...

— Lui...  
— Oui, c'est bizarre, n'est-ce pas... cela vous étonne... Mais comment pouvait-il faire autrement, puisqu'il savait, lui, que s'il ne se décidait pas à cette démarche, son fils Lucien allait se rencontrer sur le terrain avec son fils Jean!...

— Que dites-vous!...  
— Vous voyez bien que vous ne saviez pas... et qu'on se gardait de vous dire...

... Et bien, je vous le dis, moi... Parce que c'est le moins que vous le sachiez... Ils sont frères... C'est M. Roger de Sartys qui est le père de tous les deux... Jean l'ignorait... pauvre Jean... et quand il a appris cela... de son père lui-même... Ah! alors ça a été le dernier coup, dont il n'a pu supporter le choc...

— Jean... le frère de Lucien!...  
— N'est-ce pas que cela vous trouble étrangement, mademoiselle... n'est-ce pas que cela change la situation... du tout au tout... N'est-ce pas qu'il n'y a déjà plus cette humiliation qui vous éloignait encore... qui vous retenait. N'est-ce pas qu'on peut l'aimer... puisqu'on sait qui il est... puisque son père est là... qui répond pour lui... s'il n'a pas le nom, il est né quand même... Ah! vous voyez bien que j'ai bien fait de venir tout vous dire...

Mais Renée répétait toujours... confondue par ce qu'elle venait d'entendre:

— Jean, le frère de Lucien...  
— Et, reprenait follement cette Denise, il est si malade, mon pauvre Jean, si malade... Pendant quinze jours, nous l'avons eu entre la vie et la mort. Une méningite, mademoiselle, c'est une maladie terrible... une maladie qui vous fait perdre la raison... qui vous fait délirer jour et nuit... Ah! un abominable délire... toujours dans les cauchemars... toujours dans les hallucinations...

... Et c'est vous qui le hantiez, son délire... Il n'y avait là que vous... pleurer... non, je n'aurais pas eu besoin de venir ici; parce que vous seriez là-bas... à ma place... pour lui donner de l'espoir... pour lui rendre la vie...

— Pauvre Jean!...  
— Oh! oui, pauvre Jean... pauvre amoureux qui a failli mourir de son amour... et qui en mourra peut-être encore si cet amour ne revient pas à lui...

... Parce que... c'est le docteur qui me l'a dit, mademoiselle... le docteur Claude Lecoutellier... Vous le connaissez, n'est-ce pas... C'est un grand médecin, c'est un vieil ami de mon père et de Jean... C'est lui qui m'a dit un jour:

«L'amour l'a frappé... l'amour seul pourra le guérir...»

... Et moi qui l'aime, mon Jeannot... Ah! vous ne savez pas... vous ne pouvez pas savoir comme je l'aime...

Et, tout effrayée d'avoir ainsi parlé...

— Je l'appelle Jeannot... c'est comme cela que nous disons tous à la maison... Et moi... j'avais pensé; si mon pauvre frère l'aime tant, cette Renée... c'est qu'elle est infiniment belle et bonne... sans cela... il ne l'aimerait pas si ardemment... Et alors je suis venue vers vous... pour vous dire que vous tenez sa vie entre vos mains... que ce serait, puisque vous l'aimez... — parce que vous l'aimez, n'est-ce pas... il n'a rien fait pour que vous ne l'aimiez plus... — ce serait pour vous un chagrin... un désespoir effroyable... oh! un remords affreux aussi... s'il venait à mourir à cause de vous... Et vous ne voudriez pas... n'est-ce pas que vous ne voulez pas... Et

moi... je vous supplie, mademoiselle... je vous supplie...

Et elle pleurait maintenant cette malheureuse petite Denise.

Elle pleurait avec des sanglots qui hachaient ses paroles.

Et Renée... toute bouleversée:  
— Ah! c'est vrai aussi... Pourquoi ne m'ont-ils pas avoué tout cela...

— Ils savaient bien que ce serait pour ruiner leurs espérances...

— Leurs espérances...

— Puisque le frère de Jean... puisque Lucien de Sartys vous aime aussi.

— Eh! est-il seulement capable d'aimer...

— Alors... vous... vous ne l'aimez pas... Vous... vous aimez Jean.

— Oui, je l'aimais...

— Eh bien... venez donc... venez...

— Où?

— Vers lui...

— Moi... chez lui... c'est impossible... ce serait fou... ce serait...

— Mais vous pouvez bien aller chez mon père.

— Chez Michel Bertin!... Oui... je sais bien... Ce ne serait plus une démarche... aussi... irrégulière... aussi compromettante...

— Vous voyez... vous voyez bien... Alors... venez... venez.

— Ah! vous m'affolez aussi... vous!... s'écria presque avec violence la belle fille aux cheveux d'incendie... laissez-moi me ressaisir...

— Non... tout de suite... c'est l'inspiration bête...

— Ah! vous êtes une terrible tentatrice... vous... Au moins, vous l'aimez, vous... votre frère.

— Oh! oui... je l'aime.

Et cette fois encore elle avait répondu avec tant d'ardeur... tant de passion que Renée en souriant:

— Enfin, c'est heureux qu'en me disant à quel point vous l'aimez, ce frère qui n'est que votre cousin, mademoiselle Denise, vous cherchiez en même temps à m'entraîner auprès de lui... Sans cela, vraiment, je serais presque jalouse...

— Oh! s'écria Denise en souriant d'un sourire de martyr... d'un sourire d'ange... Oh! jalousie! c'est comme si moi je vous disais que je suis jalouse de vous, mademoiselle...

— Et vous auriez une singulière manière de me le prouver... c'est vrai...

— En vous suppliant, n'est-ce pas... car je vous en supplie, mademoiselle... venez... venez. Il est si découragé... il a si peu envie de vivre. Il nous désole tant!... Et puis, allez, vous serez bien récompensée de votre bonne action... vous ne savez pas encore aussi bien que nous tous les trésors qu'il y a dans son esprit et dans son cœur... à ce Jeannot...

Ah! que vous serez fière et heureuse quand... un jour...

Elle s'arrêta... Elle ne pouvait plus continuer... C'était au-dessus de ses forces.

Et Renée qui, pendant ce temps suivait sa pensée à elle...

— Il a un autre trésor... mais auprès de lui, celui-là...

C'est une petite sœur... qui est un admirable avocat...

... Parce que... savez-vous... mademoiselle Denise... vous me décideriez presque...

— Alors... pourquoi hésiter encore...

— Non. Je crois bien que je vais me décider... mais laissez-moi voir un peu mieux dans mon cœur...

Et elle se prit à réfléchir — profondément.

Et voici ce qu'elle se disait à elle-même, cette Renée:

— C'est le fils de Roger de Sartys. Mais alors... oui, il redevient sortable... Il devient même, du coup, très romantique, mon pauvre Jean... Ce mariage d'inclination serait un mariage d'originalité artistique... bien plus chic encore que celui auquel j'étais décidée... J'épouserais le fils — inconnu à tous jusqu'à ce jour — de M. de Sartys... mais que son père reconnaîtrait alors... Ah! cela... c'est forcé. C'est indispensable... il faudra que son père le reconnaisse... Et puis je me figure qu'il y a quelqu'un qui se chargerait de l'y décider... C'est moi... Je sais comment le prendre, mon vieil ami de Sartys...

... Et si Lucien n'est pas content... Ah! tant pis pour Lucien... Il a été trop dur aussi... trop méprisant... il n'aura que ce qu'il mérite...

Et, avec un sourire mal réprimé:

— Quand je pense à la tête qu'il a dû faire lorsqu'il a appris...

... Et à celle qu'il fera lorsque nous lui apprendrons...

... Parce que... qui sait maintenant... Papa lui-même... c'est cette nouvelle qui va lui changer ses idées...

... Et puis, après ça... je ne me compromet pas pour aller faire une visite chez M. Bertin... Il y a loin de là à des fiançailles...

Et se retournant vers Denise:

— Eh bien... partons.

Mais la belle fille se reprenait déjà en riant:

— Je dis partons... Il faut auparavant se mettre en état de partir...

Elle montrait sa toilette, très élégante, mais qui, assurément, n'était pas une toilette de ville...

Et Denise qui la trouvait bien assez belle... Ah! pauvre petite, trop belle comme cela...

— Vous ne pourriez donc pas... avec ce costume?

— Ah! non. Si je vais voir M. Jean... ce n'est pas pour lui faire peur...

— C'est que... il est déjà tard... et si nous retardons encore...

— Rassurez-vous... nous avons Dora...

— Dora...

— Une bête ravissante... et qui allonge... Ah! vous ne la connaissez pas. Vous allez faire connaissance... Une rousse aussi... ajoutait-elle en riant... nous sommes toutes rousses, ici, mademoiselle...

Vous verrez... parce que vous voulez bien que je vous emmène à Paris.

— Mais... je ne voudrais pas être une gêne pour vous, mademoiselle...

— Quelle plaisanterie!... Nous serons admirablement toutes les deux dans l'américaine... et elle va être prête tout de suite... en même temps que moi.

... Mais, pendant ce temps, mademoiselle, venez donc que je vous installe quelque part où vous serez mieux que dans le parc... Je suis seule en ce moment pour vous faire les honneurs du château... mon père est absent.

Et recommençant à rire:

— Ça vaut même mieux, hein, qu'il ne soit pas ici, papa... Il nous aurait un peu gênées pour notre petite escapade... Car vous m'en faites faire une... d'escapade... Pour une première entrevue, nous allons bien, dites.

Et tout en babillant, tout en riant, — maintenant de très belle humeur comme si tout était toujours allé le mieux du monde dans ce château des Fontenilles, — elle emmenait Denise du côté du grand perron.

Et quand elles y furent arrivées:

— Vous voulez bien me donner cinq minutes, n'est-ce pas... Je vous promets que je ne serai pas longue... une petite demi-heure, tout au plus...

— Tout le temps qu'il vous plaira, mademoiselle...

— Mais vous... qu'allez-vous faire en m'attendant!... Ah! que je suis simple... Mais je vais vous en donner, de l'occupation... Vous ne connaissez pas les peintures de Jean.

Elle l'appelait déjà Jean... tout court...

Et Denise, qui souffrait d'une souffrance aiguë à chacune des inconséquences cruautés de cette belle réature... Denise répondit, avec son sourire de résignation:

— Non, mademoiselle.

— Alors, je vais vous conduire au grand salon... Et vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer... Il a fait une chose superbe; tout le monde déclare que c'est un chef-d'œuvre... Moi, je me figure que j'y ai un peu aidé. Alors, j'en raffole encore plus... Vous allez aussi en être ravie...

Et ouvrant la porte de la vaste pièce:

— C'est ici... Je vous laisse avec Vénus... et je suis à vous... tout de suite.

Elle était déjà loin... donnant des ordres pour qu'on attelât Dora à l'américaine.

Et Denise restait seule maintenant dans ce salon immense, tout peuplé des rêves blonds qu'y avait fait courir la fantaisie de Jeannot...

Elle était au milieu des déesses aux jeunes corps lumineux et nacrés... elle était dans cette atmosphère de clarté et d'harmonie...

Et elle balbutiait, toute saisie d'une ardente admiration:

— Oh! C'est beau!... C'est beau!

Et comme enfin dans la solitude de cette salle il n'y avait plus de regards indiscrets pour l'épier et la surprendre, elle se laissa aller à pleurer toutes ses larmes, la petite Denise...

Oui... elle l'avait accompli, le sacrifice immense... Oui, elle avait renoncé à celui pour qui elle immolait aujourd'hui plus que sa vie... oh! mille fois plus!...

Oui... elle venait de le donner, lui... de le donner... elle-même... elle-même... à celle qu'elle était venue chercher... à celle qui riait tout à l'heure... qui maintenant ne s'occupait plus que de la toilette qu'elle allait mettre... du cheval qu'elle voulait lui montrer...

— C'est pourtant vrai: du moment où elle s'était décidée à ce sauvetage d'un pauvre être mourant... à ce sauvetage qu'elle appelait, elle, une escapade! cette Renée avait tout à coup retrouvé sa légèreté, sa coquetterie... Et ne fallait-il pas dire aussi: sa frivolité.

Légère — coquette — frivole... Alors... comment aimait-elle donc, celle-là... Comment pouvait-elle aimer... cette belle fille qui ne songait déjà plus qu'à se faire plus belle encore... et qui ne semblait plus même se rappeler qu'il y avait là-bas un désespéré... qu'elle avait failli tuer... oui, tuer, car il avait bien C'est donc ainsi qu'elles aiment... c'est donc ainsi qu'on les aime...

Et elle comprenait alors, la petite Denise... elle comprenait tristement qu'en effet elle n'aurait eu ni cette liberté d'esprit, ni ces préoccupations...

Et elle se disait:

— Voilà comment j'aurais dû être... moi... Mais non... je n'aurais pas su... je n'aurais pas pu...

Et puis... il faut croire que je n'étais pas destinée à être heureuse...

... Celle-là... elle aura la bonne chance...

... Moi... j'ai trop été la petite sœur... je ne pouvais pas devenir la grande amie...

Et elle en était là de ses désolantes pensées lorsqu'elle entendit un grand froufrou...

C'est Renée qui reparaisait.

Avec une de ces toilettes un peu voyantes qui lui seyaient si bien...

Toute en blanc... dans ces étoffes à la coupe un peu masculine qui la faisaient svelte et charmante et qui rendaient encore plus éclatante la teinte cuivrée de ses magnifiques cheveux — ses cheveux qui étaient de la même nuance que la robe de Dora.

— Voilà. Je n'ai pas été longue... mais j'avais hâte de vous retrouver... parce que je me doutais bien... vous deviez commencer à vous ennuyer. Une demi-heure d'admiration, pas vrai? c'est un peu long... pour une séance. Moi j'aime mieux partager ça par petites fractions...

— Et puis, fit doucement Denise, vous pensiez aussi un peu, j'en suis bien sûre, à celui que vous allez rendre si heureux...

— Mon pauvre Jean... Certainement je pensais aussi à lui... Ah! il va m'en faire, des reproches... Entre nous, j'en mérite bien quelques-uns... pas tous, cependant... parce que... toujours entre nous, il aurait bien pu un peu plus insister quand il en était au chapitre des révélations... Mais cela, ce sont des histoires où je ne veux pas vous mêler, mademoiselle Denise... Un règlement de comptes entre nous deux... ça ne regarde pas les petites sœurs...

Et comme, tout ne parlant et en riant, elle avait achevé de mettre ses gants pour conduire:

— Vous êtes prête?

— Certainement, mademoiselle.

— C'est vrai... Vous vouliez partir dare... dare... comme si vous m'enleviez... Un enlèvement de mineure, miss Tempête... Oh! je sais... je sais que c'est ainsi qu'on vous appelle quand on veut vous faire enrager... Et je vous préviens, je suis très taquine, moi... Dora le sait bien aussi... Mais elle est bonne fille...

Elle ne m'en veut pas pour ça... Nous sommes très bonnes amies... Vous allez voir si elle est jolie, Dora. J'en raffole, moi, de cette rousse-là... Jean aussi, en raffole... La couleur, voyez-vous...

Et, toujours bavardant, elle l'avait ramenée au perron, où attendait la jument attelée à l'américaine.

— Bonjour, Dora... bonjour ma chérie, fit la belle fille en tapotant doucement les naseaux de la jument, qui encensait... comme pour répondre...

Et, tout en prenant, des mains du groom qui allait les accompagner, les rênes de cuir jaune qu'elle glissait sur son index et son petit doigt:

— Montez, mademoiselle Bertin:

Légèrement, presque aussitôt, elle était montée elle-même, appuyée maintenant au coussin de guides qui la haussait de toute la tête au-dessus de sa blonde compagne.

Et rendant légèrement la main:

— Allez, ma belle.

La jument partit... avec quelques piaffements de coquetterie... elle aussi.

Et pendant qu'elles franchissaient la grille que le concierge avait ouverte à deux battants:

— Vous direz à papa, quand il rentrera, que je suis allée à Paris et que je reviendrai avant la nuit...

On était maintenant sur la route... Renée eut un claquement de langue.

Et la jument s'allongeant... comme chatouillée par cet appel, partit à toute allure...

Moins d'une heure après elles arrivaient à Paris.

## II

DÉCEPTION!... RÉVÉLATION!...

TOUT L'APRÈS-MIDI, Jean avait été très paisible dans son lit.

D'ailleurs, à peine Denise partie, Pierrette s'était installée au chevet

du malade, — en compagnie de la vieille Claudine, toute fière, la brave fille, d'occuper enfin, elle aussi, ce poste de garde-malade si obstinément accaparé par « mademoiselle ».

Et puis le papotage à demi-voix des deux bonnes créatures avait décidé assoupi Jeannot...

Et maintenant il sommeillait doucement pendant que Pierrette avait pris un livre et que Claudine s'était mise à son tricot, — toutes les deux à présent silencieuses... toutes les deux levant la tête à chaque instant pour donner un coup d'œil au malade et pour se montrer, d'un geste satisfait, sa respiration calme qui soulevait régulièrement le drap blanc.

Lorsqu'il se réveilla... presque brusquement... avec un regard d'inquiétude qu'il promenait sur les deux femmes paisiblement installées à côté de lui... et qui lui souriaient maternellement quand il murmura... comme pour se rassurer lui-même:

— Ah!... c'est vous!...

— Oui, mon Jeannot... Nous sommes là... avec Claudine... Tu sais bien, Denise est sortie...

— Pauvre chérie... oui... je sais. — Elle est allée faire une petite promenade.

— Je sais... je sais, petite mère... Elle en avait tant besoin!...

— Alors... C'est Claudine et moi, qui te tenons compagnie...

— Vous êtes... tous... si adorablement bons... Et moi, je vous donne tant d'ennui...

— Eh bien donc... en voilà des idées!...

Et Claudine, haussant les épaules:

— On est content, à présent, parce qu'on voit que vous allez mieux, monsieur Jean... et à partir de ce moment-là, il n'y a plus eu d'ennui dans la maison...

— Oui, murmura-t-il... ici... la maison des braves cœurs...

— Celle où on t'aime, Jeannot, fit doucement Pierrette.

Il eut un grand soupir:

— Oui... la maison où on m'aime. Et il revenait à la sensation... à l'impression instinctive qui l'avait brusquement assailli en le réveillant:

— C'est drôle... J'avais éprouvé un choc bizarre... comme si quelqu'un m'appelait... Ça m'a fait un effet... Oh! inexplicable...

— Mais, mon Jeannot, personne ne t'a appelé...

— Bien sûr que non, insistait Claudine, nous étions là, sages comme des images, madame le nez dans son livre... moi occupée à compter mes mailles.

Il eut un sourire las:

— Ce sont encore les diables noirs, petite mère... ils me trottent toujours par la cervelle... toujours... toujours...

— Ils finiront bien par s'en aller aussi, va, mon Jeannot...

Et comme on venait d'entendre un coup de sonnette...

— Ah! s'écria-t-il... quelqu'un!...

Il s'était brusquement levé sur son séant... tout pâle... tout angoissé...

— Mais grand enfant... c'est n'importe qui... qui en arrive à tout moment... ou bien c'est Denise qui rentre...

— Oui... oui... c'est Denise... Je suis sûr que c'est Denise...

Et il répétait, encore plus agité:

— Denise... C'est Denise...

— Eh bien... tu vois... Claudine est allée ouvrir... Si c'est Denise, elle nous racontera ses courses... Dame, elle a eu le temps d'en faire... Voilà plus de quatre heures qu'elle est partie... Bien sûr qu'elle en aura long à nous raconter...

Mais non... Ce n'est pas Denise... parce qu'elle aurait déjà été là...

Tandis que Pierrette ne voyait revenir que Claudine qui, tout effarée,



## Souffrez-vous d'Indigestion?

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas? Mangez à votre aise avec les

### Tablettes digestives SANO

(SE VENDENT AUSSI EN POUDRE)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

### Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour 75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Aussi une boîte de 35 tablettes au bas prix de 25 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante:

LES PRODUITS SANO ENRG.

5920, Avenue Durocher

Montréal, P. Q.

Heures de bureau:

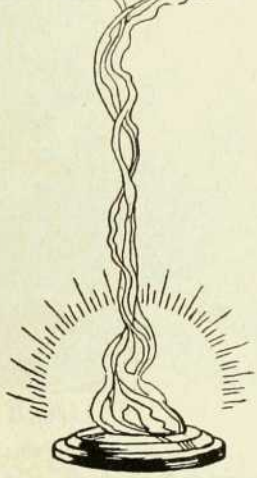
Le samedi, de 3 heures à 6 heures p.m.

Casier Postal 2134 (Place d'Armes)

## 20 VERGES D'ETOFFES À ROBES \$2.98

40 verges, \$5.79. Crêpe rugueux, luxueux; imprimé; broadcloth anglais. Vente d'écoulement. Longueurs de 4 verges; nouveaux dessins, nuances d'été. Valant jusqu'à 75c la verge. Envoyé C.O.D., plus quelques centimes pour frais de poste. Garantie de remboursement.

TEXTILE MILLS, Dépt. 53B, MONTREAL



Une revue qui  
embellit en  
vieillissant

## LE FILM

est un magazine indépendant qui vous renseigne sur toutes les vedettes françaises et sur tous les artistes américains. Les romans qu'il contient sont choisis et bien dans le goût de nos lecteurs et lectrices.

Le roman du  
mois de juillet  
a pour titre :

**La Fugitive**  
par  
**Jeanne Montcernac**



**coupon d'abonnement**

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma *Le Film* : \$1.00 pour 1 an ou \$1.50 pour deux ans.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_

POIRIER, BESETTE & CIE, Ltée.  
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

avec des clignements d'yeux pleins de mystère :

— Malame... madame...  
— Qu'est-ce qu'il y a donc ?  
— C'est... Venez un moment... j'ai quelque chose à vous dire...  
— Mais, demandait Jean avec un énervement d'anxiété, mais qui donc a sonné ?...

— Personne... faisait Claudine... presque en balbutant... c'est-à-dire... si... puisqu'on a sonné... bien sûr que c'est quelqu'un... mais c'est des personnes... ça ne peut vous faire ni chaud ni froid, monsieur Jean... Venez donc, madame, venez donc !...

Et comme Pierrette, très intriguée... un peu inquiète aussi de voir la vieille Claudine si troublée... comme Pierrette venait de sortir précipitamment, Jean resta seul — dans cette chambre — dans ce lit où il était à présent soulevé... assis... écoutant avec un étrange battement de cœur des voix confuses... des voix étouffées... dont il entendait dans la pièce à côté le brouhaha indistinct...

Et puis voilà que c'est Denise... oui Denise qui était entrée...

Denise, toute pâle...

Et lui, essayant de sourire :

— Ah! c'était toi, Denisette...

Mais elle est donc folle, cette Claudine... Elle m'avait fait presque peur... Elle avait un si drôle d'air quand elle est venue chercher petite mère... Pourquoi donc !...

— C'est que, mon Jeannot... c'est moi... moi qui rentrais...

— Je vois bien... mais pourquoi ne venais-tu pas tout de suite?... Pourquoi as-tu envoyé Claudine?... Pourquoi Claudine ne voulait-elle pas lui dire... devant moi ?...

— C'est que... je reviens, oui... mais je ne reviens pas seule...

Il avait eu un tressaillement... un tremblement de tout son corps...

— Pas seule... avec qui ?...

— Allons... tu ne vas pas t'effrayer, peut-être... Tu sais bien que moi... mon Jeannot... je ne voudrais t'amener personne... qui pût te causer de... de l'ennui...

— Qui ?... Je t'en supplie... qui ?

— Oui... bien sûr que je ne veux pas t'en faire un mystère. Mais c'est toi... Jeannot... C'est toi qui me fais peur... Avant que je t'aie dit un mot, je te vois déjà t'animer... t'inquiéter... t'énervé...

— Qui... dis-moi qui ?...

— Jeannot... je t'en supplie... sois calme... par grâce... par charité...

— Eh bien oui... la joie est là... plus grande que tu ne peux la rêver...

— Ah! tu me la fais payer trop cher! Denise... Je veux que tu me dises...

Et l'héroïque amoureuse, d'une voix éperdue, se mit alors à appeler celle qu'on ne voyait pas encore...

— Venez donc... vous... parce que vous voyez bien qu'au lieu de lui ménager son émotion, je ne fais que l'enfiévrer davantage...

Et voilà que dans le cadre de la porte... Jean eut la vision d'une apparition blanche... d'une apparition qu'illuminait un nimbe aux reflets de cuivre...

— Ah! fit-il en poussant un grand cri... un cri de folie... Ah! vous! vous!...

Et pendant qu'il lui tendait des mains si tremblantes qu'on eût dit qu'elles étaient folles aussi... pendant qu'il avait dans ses yeux... dans l'expression de son visage pâle l'angoisse enfiévrée du malade qui a peur de se perdre dans des hallucinations délirantes...

— Eh bien oui, faisait la voix rieuse que depuis si longtemps il n'avait plus entendue. Eh bien oui, c'est moi... c'est moi qui fais cette belle

sottise, monsieur Jean... parce que... pour une aventure...

Et maintenant qu'elle le voyait mieux, elle s'était interrompue en hochant la tête :

— Oh! pauvre ami... Pauvre Jean... Comme vous êtes changé!

— N'est-ce pas... fit-il avec un sourire... un pauvre sourire où il y avait encore tout son ravissement... mais aussi comme une inquiétude de la voir si coquette déjà... si maîtresse d'elle-même... surtout, oh! surtout, si étonnée de le retrouver dans ce lamentable état...

Et elle disait maintenant, cette Renée, des choses si étrangement inconscientes !

— Mais, mon pauvre Jean... vous avez donc été si malade que ça... C'est absurde... Est-ce qu'on dit se laisser aller ainsi ?... Je vais être obligée de vous gronder, mon ami... Vous allez me dire, je sais bien, que c'est en mon honneur... C'est là une mauvaise raison... Enfin si c'est là votre manière de prouver votre affection aux gens que vous aimez... je suis bien obligée de vous pardonner, pas vrai ?... Mais ce n'est pas cette manière-là que j'aime... je vous en prévient... et il faudra vite guérir... très vite...

Elle s'interrompit encore... et toujours en riant :

— Eh bien... vous êtes là... à me regarder comme si vous ne me reconnaissiez plus... Vous ne voulez donc pas me toucher la main ?

Et en disant ces mots elle lui tendait sa petite main gantée...

Il la prit avec un frisson... Ah! vraiment on aurait dit un frisson de peur...

Et elle :

— Ah! vous regardez mes gants... Des gants de cheval, oui, mon cher, nous sommes venues en voiture... C'est Dora qui nous a amenées... N'est-ce pas, mademoiselle Denise, qu'elle a bien marché, ma grande rousse... Je vous avais prévenue... Quarante-neuf minutes... pas un poil de mouillé... c'est un amour...

Et elle revenait au malade :

— Mais c'est vous qui êtes tout en moiteur, mon pauvre Jean... je ne vous aurais jamais cru aussi faible que ça... On m'avait dit que vous étiez en pleine convalescence...

Elle se reprit :

— Assurément vous l'êtes, convalescent... et surtout hors de danger... Mais c'est maintenant qu'il va falloir faire des progrès... et puis retrouver les couleurs de vos joues — et puis reprendre votre bonne mine — et puis me faire oublier ce que je vois aujourd'hui... en redevenant le beau Jean que je connais... et que j'aime un peu...

Le malade eut, à ces mots, un soupir entrecoupé...

Et Renée, toujours plus rieuse :

— Eh bien! oui, je l'ai dit... Et elle en est arrivée à ses fins, cette petite fille qui est là... qui garde le silence... Oui, c'est cela qu'elle s'est mis en tête de me faire avouer au chevet de ce lit... qu'elle appelait un lit de souffrance... et qui maintenant ne l'est pas tant que ça, n'est-ce pas, Jean!

Et avec ses façons de jeune reine :

— Allons... on s'intéresse à vous plus que vous ne le méritez, mauvaise tête... et on pourrait bien encore vous pardonner vos méchancetés si vous faisiez amende honorable...

Et son sourire devint plus caressant... plus pressant quand elle ajouta :

— Oui... il faudra faire amende honorable, monsieur Jean de Sartys...

Lui, pendant ce temps, il l'écoutait — avec stupeur.

Oui, c'était de la stupeur.

Elle riait, cette belle fille... Elle caquetait... elle le taquinait...

Elle parlait de ces choses... de ces choses terribles... comme d'un incident désagréable dont on se divertit dès qu'il a pris fin...

Elle ne semblait pas se douter... non... elle ne s'en doutait certainement pas... qu'il avait failli mourir de douleur... de honte... de désespoir...

Elle ne se doutait pas qu'il avait encore, — toujours, — l'âme mortellement ulcérée... qu'elle était hantée, cette âme, par une obsession farouche... torturante : celle de sa déchéance... de sa dégradation sociale.

Elle ne voyait pas la colère... et il ajoutait en frémissant : la colère haineuse qu'il éprouvait pour l'homme qui avait fait son malheur après avoir fait celui de sa pauvre mère...

Et c'est cet homme dont elle venait, — inconsciente, — de prononcer le nom... en le lui donnant... à lui...

Oui... elle l'avait appelé Jean de Sartys !...

Et plus pâle encore que lorsqu'il l'avait vue apparaître, il répondit en se reculant instinctivement :

— Ah! ne me nommez pas ainsi... je vous en supplie...

— Et pourquoi donc pas, faisait-elle tout étonnée... Vous n'y avez pas droit aujourd'hui, mais vous y aurez droit demain.

— Jamais !...

— Cela, mon ami, c'est mon affaire. Vous savez bien que je suis très diplomate à mes heures... et je vous promets que mon vieil ami Roger en passera par où je voudrai...

— Mais je ne veux pas, moi !...

— Taratata. Vous êtes une mauvaise tête, c'est connu. Mais cette fois j'aurai, moi, de la raison pour deus.

— Je m'appelle Jean Tavernier.

— Non. Vous avez un autre nom... un beau nom, mon cher Jean... un nom que j'aime...

... Un nom, faisait-elle en riant, qui m'était destiné depuis de longues années et auquel je n'entends pas renoncer...

— Je m'appelle Jean Tavernier !...

— On vous donnera très légalement, très officiellement un autre nom que celui-là... et je vous avertis d'ailleurs que ce sera la seule façon de faire digérer par papa la pilule amère...

Et se retournant vers Denise qui n'avait pas encore dit un mot et qui écoutait, elle aussi, avec une oppression d'angoisse et babillage d'oiseau frivole dont, à chaque mot, elle sentait son pauvre Jeannot torturé...

— Voyons, miss Tempête, n'est-ce pas le bon sens qui parle par ma bouche ?

Et la mignonne souriant avec effort :

— Ce n'est peut-être pas le moment d'en avoir tant que ça, du bon sens, mademoiselle Renée...

— Et pourquoi donc ?...

— Parce que... vous le disiez vous-même... c'est une folie que vous n'avez pas hésité à faire pour prouver à Jean qu'il avait en vous une amie dévouée... fidèle...

Et la belle fille, suivant aussitôt Denise sur le terrain où elle l'entraînait :

— Eh bien... n'avais-je pas aussi raison quand je disais cela... J'ai toujours raison moi, depuis le commencement de cette aventure... Et c'est très vrai que me voilà compromise... oui, compromise, c'est le mot c'est le mot juste, comme dirait papa... Je sais bien que ça m'est égal de me compromettre de cette façon-là... J'avoue même que j'éprouve un certain plaisir à brûler mes vaisseaux, comme je fais en ce moment... Mais enfin, ça y est.

Et elle répétait en hochant joyeusement sa tête où flamboyaient des lueurs de cuivre :

— Ça y est... ça y est plein... Tout le monde demain saura mon équipée d'aujourd'hui... Je vais d'ailleurs, pour commencer, la raconter à papa. Il va sauter en l'air, papa... et me chanter une antienne... Mais j'ai mon grand argument en réserve... et il faut m'en faciliter l'emploi, mon ami Jean...

Et elle avait à présent toute sa coquetterie des jours où il la trouvait si adorable pour lui dire gentiment :

— Après ça... vous ne serez pas bien à plaindre, si votre fiancée vous donne aussi une famille...

Il eut un geste violent... mais elle, arrêtant les mots qui allaient sortir de ses lèvres.

— Non. Assez causé, mon farouche ami... D'ailleurs, je suis déjà restée trop longtemps dans ce lieu de danger... et puis Dora commence à s'ennuyer à votre porte... Je me sauve... et à bientôt... Dame, je ne sais pas au juste quand... ni avec qui je reviendrai... Mais nous reviendrons, Jean... nous reviendrons.

Et avec son air de princesse souveraine :

— Alors... vous ne me donnez pas la main ?

Muet d'effroi plus encore que de stupéfaction, il avait laissé prendre sa main moite par cette petite main gantée...

— Et vous ne me dites pas adieu ?

— Adieu... Renée... balbutia-t-il. — Et au revoir, voilà ce qu'il fallait dire... Mais vous êtes décidément plus nerveux qu'une pauvre petite femme, mon grand ami... une demoiselle aux cheveux roux qu'ils croyaient déjà voir perdue...

Elle soupira en riant :

— Enfin... c'est encore une manière de mener son flirt, ce système-là... et pas toujours la plus mauvaise... Adieu donc, mon bel ahuri... adieu mon pauvre Jean... faites vite une grosse provision d'amabilité pour quand je reviendrai... Vous vous rappelez : comme lorsque vous me disiez de si jolies choses... devant Vénus... Et cette fois décidément, je me sauve...

Elle était déjà loin... Elle avait disparu dans un froufrou de sa robe blanche, suivie de Denise, qui l'accompagnait jusqu'à sa voiture...

Et Jean restait seul dans cette chambre où il avait tant souffert...

Tant désespéré... Dans cette chambre où maintenant il se sentait accablé d'un découragement... ah ! plus encore : d'une déception immense...

Cette Renée !... Avait-elle donc eu, aujourd'hui, d'autres yeux qu'autrefois, pour la mieux voir ?...

Cette belle fille qui avait illuminé cette chambre de sa rayonnante beauté...

Cette créature de charme, dont le parfum flottait encore dans l'air qu'il respirait...

Cette Renée, il ne la reconnaissait plus...

Où, peut-être... apprenait-il seulement à la connaître !...

Mais il y avait entre eux un abîme !

Un abîme creusé par toutes les idées, par toutes les espérances, par tous les projets... par toutes les inconsciences de celle qui, brusquement — brutalement — venait de laisser lire jusqu'au fond de son âme... jusque dans la fragilité de son cœur...

Oui, créature de charme... mais aussi créature de coquetterie, de caprice, de vanité...

Elle obéissait à l'entraînement — qu'elle croyait passionné peut-être — mais qui n'était que l'instinct de ses vingt ans... avec ses désirs de carresses... avec ses besoins de rêve...

Mais cela masquait mal — cela ne cachait déjà plus à des yeux dessillés l'égoïsme rieur, la frivolité féroce... Ah ! surtout la vanité plus féroce encore...

Car elle n'avait eu... elle n'avait qu'une préoccupation, cette Renée : Pour qu'il pût lui donner un nom sonore, elle ne songeait qu'à le rattacher à ceux dont il avait l'horreur... l'épouvante...

Elle voulait bien encore de lui, oui, — mais parce qu'il était... parce qu'il serait un de Sartys !...

Ce nom qui semblait maintenant au pauvre désolé un outrage à la mémoire de sa mère... une insulte à l'amour de tous ceux en qui il avait trouvé sa vraie... sa seule famille, elle prétendait l'en sigmatiser...

C'est ainsi... seulement ainsi qu'elle consentirait à l'aimer...

A aimer !... non pas même cela... à se laisser aimer, tout au plus... car de cela tout au plus elle était capable...

Et pendant qu'il répondait maintenant à cette insolente... à cette dégradante exigence en murmurant avec une douleur farouche :

— Non... jamais... jamais...

Pendant ce temps, — à côté de l'image de cette belle fille aux cheveux d'incendie, — voilà que se précisait une autre image... ah ! qui peut-être, pour la première fois aussi, apparaissait distinctement à ses yeux.

Cette mignonne aux cheveux blonds et aux yeux de pervenche... Cette Denise... cette sœur d'amour qui, jour et nuit, pendant les interminables semaines où il flottait entre la vie et la mort, avait été la bonne fée... la fée bienfaisante qui combat contre les mauvais génies du désespoir... de l'épouvante... de la folie...

— Oui... c'est elle, cette Denise, qui avait lutté heure par heure... ignorante du repos, ignorante du sommeil... pour l'arracher à la mort... à la mort désespérée...

Et c'est elle que, par un douloureux prodige, il n'avait jamais regardée, il n'avait jamais vue...

Mais elle était exquise !...

Elle avait sur son frère visage toutes les dévouements, toutes les tendresses qui le font grandir... qui le font durer... jusqu'au moment où la vieillesse vient — pour tous les deux — le changer en une affection profonde.

La voilà, celle qui aurait été la compagne — l'alliée — en même temps que la femme... et l'amie...

... Celle qui aurait donné l'apaisement après la joie... celle qui aurait rendu le courage après avoir récompensé l'effort...

Et jamais il ne l'avait vue !...

Jamais il n'avait regardé au fond du cristal de ces yeux bleus...

Jamais il n'avait essayé d'épeler le secret de ces lèvres souriantes...

Jamais il n'avait interrogé ce cœur.

Jamais... jamais il n'avait cherché à le faire battre !...

Il avait passé à côté de cette délicieuse créature, toujours hanté de quelque fantaisie vulgaire ou de quelque rêve décevant... sans s'apercevoir que l'enfant devenait une jeune fille...

... Que la jeune fille s'épanouissait en une femme adorable...

Et maintenant... Ah ! oui, maintenant, c'était encore un nouveau regret à ajouter à sa désolation...

Maintenant, c'était trop tard...

— D'abord... il avait stupidement fait tout ce qui devait empêcher que jamais la pensée de cette enfant n'allât jusqu'à lui...

Il l'avait trop traitée en sœur — en petite sœur — pour qu'elle vit en lui autre chose qu'un grand frère — un frère bien fou, bien malheureux... bien désolé...

Et quand elle avait eu pitié de sa désolation profonde — car elle était bonne et douce aux affligés, cette Denise... elle était secourable aux pauvres désespérés comme aux pauvres malades, — elle n'avait eu qu'une idée :

Guérir son cœur comme elle avait guéri son corps...

Et pour cela, elle était allée — chère petite, — elle était allée chercher celle qui seule, pensait-elle, pouvait être sa guérison.

Par un prodige de tendresse fraternelle elle l'avait persuadée, cette Renée... elle l'avait ramenée avec elle...

Et elle était revenue en disant à son grand frère :

— Tiens, la voilà... Sois heureux. Eh bien, non.

Il était maintenant plus malheureux encore.

Il avait eu, en face de celle que lui ramenait Denise, il avait eu une soudaine vision de vide... d'inanité... de vanité lamentable.

A côté de la belle fille qui caquetait à son chevet, il s'était senti plus seul, plus désemparé...

Et ce qui l'épouvantait à présent, c'est que, depuis tout à l'heure, il y avait dans son cœur un sentiment nouveau, une souffrance aigrie... la souffrance de celui qui se dit :

« — J'avais le bonheur à portée de ma main... j'ai passé à côté... Je l'ai perdu par mon aveuglement... par ma folie... »

Et ce bonheur, il le sentait bien irrémisiblement perdu.

Pouvait-il seulement songer à le ressaisir... à le reconquérir !

Est-ce à elle qu'il oserait à présent offrir les restes d'un cœur saignant encore d'une blessure dont elle avait mesuré la profondeur... mais dont il savait seul, lui, que celle qui avait commencé à la guérir pourrait en achever la guérison...

Est-ce à elle — à Denise... qu'il viendrait dire :

— Non, décidément, ce n'est pas cette Renée que j'aime... Ce n'est pas celle pour qui j'ai failli devenir fou... pour qui j'ai failli mourir...

ce n'est pas celle dont le nom hantait mon délire... celle que tu es allée chercher pour achever ton œuvre de sœur de charité... Ce n'est pas celle-là... C'est toi !

Allons donc !... A cet aveu dont elle aurait le droit de s'offenser comme d'une dérisoire raillerie ne répondrait-elle pas aussitôt :

— Je ne suis pas de celles qui servent de pis aller à un fou hésitant entre deux accès de folie !...

Et puis...

Et il lui venait alors aux temps une sueur d'angoisse...

Et puis... cette Denise... qui n'avait jamais songé à lui... avait-elle seulement le cœur libre de toute atteinte ?...

Et il cherchait maintenant... il cherchait, parmi tous ceux qu'il connaissait, celui qui aurait pu...

Mais non... Il ne voyait personne.

Il venait bien à la maison quelques gens... des peintres... des amis à lui... des admirateurs respectueux de Michel Bertin...

Mais aucun d'eux... non... jamais il ne s'était aperçu...

C'était même une révolte de Denise... oui, une protestation de dépit... de colère, — cela, il se le rappelait bien, — chaque fois que, pour la taquiner on avait prononcé un nom...

Eh bien... Qu'est-ce que cela prouvait encore ?...

Cela prouvait qu'on n'avait jamais prononcé le nom qu'il fallait...

Si elle s'énervait, si elle s'irritait si fort quand on lui parlait d'un jeune homme qui serait un bon parti pour

elle, — c'est qu'elle avait son idée, son désir, — qui sait : sa résolution.

Car elle était très résolue, cette mignonne.

Résolue et silencieusement obstinée, cette miss Tempête, qui ne se laissait plus aller que très rarement, c'est vrai, aux irrésistibles impulsions d'autrefois, mais qui n'en avait que plus de ténacité peut-être, à vouloir ce qu'elle voulait.

Elle devait avoir... elle avait son siège fait.

Et alors... Combien n'était-il pas plus irrémisiblement perdu, cet espoir... qu'il n'avait même pas !...

Et puis... il allait bien savoir...

Car voilà que Denise revenait après avoir accompagné Renée jusqu'à sa voiture...

Voilà que, dans le couloir, il entendait son pas léger...

Voilà qu'elle ouvrait doucement la porte de sa chambre...

Et c'est avec un grand rire de gaieté... de triomphe... un rire pourtant qui sonnait d'une façon bizarre... c'est ainsi qu'elle s'était écriée :

— Ah ! Jeannot, dis si je suis une bonne petite sœur !...

Et il avait balbutié :

— Oui... oui... chérie...

— Dis si je n'ai pas trouvé le bon moyen de te guérir... et bien vite... et tout à fait...

— Oui... oui.

Et comme il répétait ce mot... passivement... avec une voix d'indifférence... de lassitude... voilà qu'elle le grondait à présent :

— Mais il faut avoir l'air plus heureux que ça, Jeannot... Elle a raison, ton amie...

— Raison... pourquoi ?...

— Parce que tu es un mauvais amoureux... Moi... je t'aurais dit ça comme elle...

Il hocha la tête.

— Non... ce n'est pas comme elle que tu aurais parlé...

Et Denise, réprimant un gros soupir :

— Pas comme elle... assurément non...

— Tu vois bien...

— Mais, mon Jeannot, personne ne peut parler comme la femme qu'on aime... ajouta-t-elle bravement.

Et lui, tout obsédé de sa nouvelle hantise, lui... ne songeait déjà plus qu'à lui demander :

— Alors... toi, chérie... il y a quelqu'un à qui tu saurais dire mieux qu'à moi... mieux qu'à personne...

Elle crut qu'elle allait défaillir...

Ah ! le cruel !... Ah ! l'impitoyable !...

Il la torturerait donc ainsi... toujours... avec des paroles dont il ne soupçonnait seulement pas l'atroce ironie !...

Et cependant... il fallait bien répondre !...

Il fallait bien, surtout, qu'il ne se doutât pas... qu'il ne se doutât jamais.

Il fallait bien, puisque son sacrifice était fait, l'accomplir jusqu'au bout...

Et sans mesurer la portée de ce qui lui venait aux lèvres :

— Mais oui... mon Jeannot... il y a quelqu'un... il y a toujours quelqu'un.

Et lui... avec ce désir de souffrance... avec ce désir éperdu qu'ont les malheureux qui sollicitent... qui imploront les confidences dont ils resteront désespérés... lui... s'efforçant aussi de sourire... voilà qu'il lui répondait :

— Ah ! sœurlette... petite sœurlette... c'est un aveu cela...

— Mais non... quelle folie... balbutiait-elle, effrayée maintenant de ce mensonge où elle s'était follement engagée... où elle voyait qu'elle allait s'engager encore plus avant...

— Si... c'est un aveu... et puis, à moi... à moi ton frère Jeannot...



Délicieux sur rôtie, pain ou comme remplissage complet de sandwich. Un repas en un instant... à la maison ou au dehors... avec le délicieux et nutritif

**PARIS-PATÉ**  
PARIS MEAT PATTY  
PROCUREZ-LE-VOUS CHEZ VOTRE ÉPICIER.

## FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

## LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :

Jeu et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

5941, Avenue Delorimier

Boîte Postale 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. ....

à moi dont tu sais tout à présent... n'est-ce pas à moi que tu peux le faire sans crainte... Pourquoi ne m'as-tu jamais ouvert ton cœur, pourquoi, ma Denisetta!...

Et elle, qui perdait la tête comme celui qui se noie... car elle se noyait, la pauvre petite... dans son mensonge d'amour... dans son blaspème...

— A quoi bon... bégaya-t-elle...

— Tu n'as donc pas confiance en moi, insistait-il fiévreusement...

— Mais... si je veux garder mon secret...

— Tu vois bien... tu as un secret... je suis sûr que tu l'as dit à petite mère...

— Non... non... s'écria-t-elle épouvantée...

— Alors... à personne?...

— Non... à personne... Et puis je ne veux pas... Jean, je t'en supplie... je ne veux pas que tu dises un mot à maman...

— Mais que lui dirais-je, folle, puisque je ne sais rien...

— Jure-moi... jure-moi que tu ne lui raconteras jamais... jamais... ce que tu m'as demandé... ce que je t'ai répondu...

— Non... je ne le lui répéterai pas.

Mais, Denise, avec l'impétueuse fièvre de ses caprices d'autrefois.

— Non... je veux que tu jures... par tout ce que tu as de plus sacré...

Et elle était si frémissante, que lui, bien vite :

— Je te le jure...

— Pas un mot de ce que tu m'as demandé... pas un mot qui se rapporte à ce que tu voulais savoir...

— Jure-le... jure-le...

— Mais j'ai déjà, folle... j'ai déjà juré, miss Tempête... et tu sais bien que je ne manquerai pas à ma parole.

Et Jean—après cet orage—quand le calme régnait à nouveau, quand ils semblaient avoir oublié cet incident étrange, Jean pensait toujours à ce qu'avait avoué Denise... il ne pensait qu'à cela.

Et il se disait :

— Oui, pauvre mignonne, elle a aussi le cœur pris... Et je me doute, ça ne va pas comme elle voudrait... Et elle se prépare à lutter... à souffrir... pauvre chérie... mais aussi à triompher...

Et il concluait tristement :

— Il sera donc pour un autre, le bonheur que j'avais à portée de la main... le bonheur que j'ai laissé échapper pour courir après une ombre vaine!...

### III

#### LE PROGRAMME DE RENÉE

JEAN AVAIT LU dans le cœur de Renée.

Mais il n'y avait pas lu tout à fait distinctement.

Il l'avait vue frivole — égoïste — dominée par une implacable vanité.

Tout cela était vrai.

La belle fille aux cheveux d'incendie s'aimait elle-même — d'abord.

Ce qu'il lui fallait avant tout, c'est l'existence qu'elle avait toujours menée... qu'elle mènerait toujours, — la vie mondaine, élégante, — celle qui s'accommode, à la rigueur d'un mariage de caprice, dénouement d'une romanesque aventure, mais qui ne saurait braver ce que le monde appellerait un scandale, une mésalliance, une inéligence surtout.

Jean devenu Jean de Sartys devenait un mari possible : mieux, un mari chic, justement à cause de l'originalité de sa naissance et de l'originalité du coup de tête — qu'on appellerait un coup de cœur.

Et alors il répondait admirablement, ce Jean de Sartys, à ce que la

belle fille cherchait dans le mariage et demandait à un mari.

Beau, talentueux, homme d'avenir — car il avait, de sa race — de la race des de Sartys — tous les instincts, toutes les allures, toutes les finesses — il flattait sa vanité mondaine, il répondait à son désir d'orgueil, en même temps qu'il réalisait le rêve qu'elle rêvait aussi... lorsqu'elle se souvenait que son cœur de vingt ans battait sous le cover-coat de sa robe du grand faiseur.

Et elle se laissait reprendre — et bien vite — à l'impulsion de chaleur et de jeunesse qu'il avait portée vers ce beau garçon dont se hantait sa fantaisie quand elle s'attardait à des visions vagues et troublantes avec un frisson d'attirante curiosité...

Aussi, avec ses façons de jeune reine habituée à tout voir plier devant sa volonté, — même et surtout le baron Duprez-Morel, — avait-elle déjà composé un programme — le programme de la fête — lorsqu'elle arriva, un peu tard, aux Fontenilles.

Le baron était presque inquiet. On lui avait dit qu'elle avait reçu la visite d'une jeune fille dont on ne savait pas le nom, qu'aussitôt elle avait fait atteler l'américaine et qu'elle était partie avec cette personne...

Et quand il la vit reparaitre :

— Mais d'où diable viens-tu?...

— De Paris.

— Quelle est cette jeune fille avec laquelle tu es parti en voiture!... Jérôme n'a pas su me dire...

— Rien d'étonnant, mon petit père chéri, il ne la connaît pas... et c'est certainement la première fois qu'il la voyait.

Le baron qui savait les façons de mademoiselle sa fille se mettait déjà en garde :

— Oh! « petit père chéri... » faisait-il, c'est une confession... ou un plaidoyer... ou une requête qui s'annonce...

— Peut-être bien tous les trois à la fois, oui, papa.

— Oh! oh!...

— Mais d'abord, il faut bien que je réponde à ta question...

— La jeune fille?

— Oui.

— Eh bien, qui est-ce, cette demoiselle avec qui tu t'en vas à Paris...

— Mademoiselle Denise Bertin.

— Bertin, fit-il en cherchant...

Et puis, comme il venait tout à coup de songer à l'oncle de Jean Tavernier...

— Qu'est-ce que c'est que cette Bertin-là?... demanda-t-il avec une impatience d'inquiétude.

— Eh bien oui, celle-là, répondit bravement Renée, qui avait suivi sans peine le travail de la pensée de son père.

Et comme il avait un violent haut-le-corps :

— Allons... ne te fâche pas encore... Écoute-moi auparavant... et tu verras bien vite qu'en somme...

Mais lui, d'un air très mécontent, l'interrompait déjà :

— Ma pauvre Renée, je ne veux pas faire le père sermonneur... Mais tu m'épouvantes avec tes inconséquences... Qu'as-tu à faire avec cette jeune fille?... Où es-tu allée en sa compagnie?... Ah! tu me désolés... tu me désolés...

— Tu ne serais pas si désolé, papa, si tu savais ce que je sais, moi, depuis deux heures.

— Quoi encore, fit-il d'un ton peut-être plus chagrin que mécontent.

— Ceci tout simplement.

Et elle commença sans hésiter :

— Monsieur Jean...

— Ah! je t'en supplie, Renée... appelle-le au moins M. Tavernier...

— Mais c'est que justement, papa... je ne le peux plus.

Il la regarda avec des yeux ébahis.

Et elle toute souriante... positivement elle rayonnait, cette Renée...

— Je ne peux plus l'appeler Tavernier, puisqu'il se nomme Jean de Sartys.

— de Sartys... tu es folle!...

— C'est toi, papa, qui es trop incrédule. Jean M. Jean si tu préfères cette formule plus protocolaire... M. Jean est tout simplement le fils de notre bon ami Roger.

— C'est absurde!...

— Possible, mais c'est la très exacte vérité.

— Comment le sais-tu... comment peux-tu le savoir?

— Mon petit père chéri, je le sais aujourd'hui parce que tout Paris le saura demain... Ça fera le tour des potinières... Ça mettra en joie tous nos amis et connaissances... On se racontera avec ravissement l'histoire du beau Roger de Sartys et de la belle demoiselle Marguerite Tavernier... la fille du banquier...

— Tavernier... des industries métallurgiques?...

— Rue la Boétie... justement, papa. Et on ne fera d'ailleurs que répéter ce dont ton ami de Sartys et son cher Lucien sont informés depuis le lendemain de l'algare... la fameuse algare... ici... devant les panneaux...

— Comment! le lendemain! Et avant?...

— Ah! oui, c'est le beau, c'est le fin de l'histoire, ça. Notre ami Roger ignorait comment avait fini l'aventure... Figure-toi, papa... il ne se doutait pas de cette paternité-là... Il avait fait comme joconde et comme les papillons... Il avait couru de fleur en fleur et de la brune à la blonde... Seulement, avec la brune, ça avait été si sérieux que mademoiselle Marguerite Tavernier s'était sauvée avait disparu... et qu'elle était allée mourir dans un coin ignoré... de lui comme des autres...

— En Dauphiné!

— Tu l'as dit, papa, chez les parents de Michel Bertin... où avait grandi un petit de Sartys que ton ami Roger n'a pas même eu un seul instant l'idée de contester...

— Avec ça... il lui ressemble assez!... Voilà donc l'explication de cette ressemblance!

— La voilà, papa, la voilà bien!... et maintenant, c'est moi qui te le dis :

... Notre Roger a déjà vu son fils, l'autre jour... chez les Bertin... Il paraît même qu'elle a été assez orageuse, l'entrevue... Dame, il n'était pas content, ce pauvre Jean... Il y avait un peu de quoi... Eh bien, il boira le calice jusqu'à la lie, notre Roger... et sans trop faire la grimace. D'autant que je ne vois pas trop pourquoi il la ferait... et le fils qu'il a reconnu sans difficulté chez les Bertin, il le reconnaîtra aussi à la mairie... Oui, oui, c'est moi qui te le dis...

— Seulement entre dire et faire...

— Il y a un abîme?... possible... Mais il ne faut pas oublier, papa, que je me dispose à travailler de toutes mes forces pour le combler, cet abîme-là.

— Elle est folle!... Elle est folle! gémissait le baron.

— Pas tant que ça... parce qu'une fois reconnu, il devient très chic, ce pauvre Jean... ce pauvre Jean de Sartys... Et tu sais, il me plaisait beaucoup... même déguisé en Tavernier du Danube... et je t'assure qu'il me plaira encore plus avec son nom véritable...

— C'est qu'elle raisonne sa folie!...

— Et tu vas voir si je la raisonne bien... Toi aussi, il va te plaire, ce pauvre Jean... et beaucoup...

— Ah! non, voilà qui n'est pas prouvé!

— Je te le prouve : tu n'avais qu'un chagrin...

— Moi... fit-il... tout interloqué... car il commençait à y perdre son latin... Et lequel donc ?

— De ne pas me voir épouser le fils de ton ami Roger... Jean remplit maintenant les conditions du programme et tu seras ravi de me donner celui que j'aime...

... Voilà ce que je viens d'organiser... non, pas tout à fait encore... mais d'esquisser au chevet de ce pauvre Jean... Parce qu'il a été malade, mon pauvre Jean... Il a une mine de déterré... Il garde encore sur le cœur les duretés... les abominables duretés que tu lui as dites, papa... et, dans le cœur, il m'a, moi... J'y suis, je me figure, très solidement installée... et j'ai l'honneur de te le confirmer... parce que, pour te l'apprendre, je crois que tu le savais déjà depuis longtemps...

... Eh bien... est-ce que je suis folle?... Est-ce que tu es désolé?...

— Je suis confondu... Mais est-ce vrai, tout cela?... parce que c'est tellement invraisemblable...

— Alors je vais te le raconter de fil en aiguille... et en grand détail à présent.

Et quand elle eut achevé la longue — la lamentable histoire que Denise Bertin lui avait apprise, tout à l'heure, quand Dora les emportait à grande allure sur la route de Paris...

— Qu'en dis-tu, papa ?

— Je dis... je dis... je ne dis plus que tu es folle... non; mais je maintiens que, comme toujours, tu as agi déraisonnablement... Pourquoi cette visite?... A quoi bon ?

— Tiens... mon amoureux qui est en train de mourir de chagrin... C'était mon devoir, papa, d'aller lui apporter la guérison en lui montrant ma crinière rouge...

— Oh! mourir... mourir... Enfin... Il se peut qu'il soit enchanté, lui...

— Ah! le pauvre!... il est si accablé... on n'aurait pas dit que ça lui faisait tant de plaisir... Mais, c'est égal... ça lui en faisait, papa.

— Je le crois fichre bien... mais je t'avertis... c'est à moi que ça n'en fait pas.

— Pourquoi, papa?... tu voulais un de Sartys... tu l'auras.

— Je l'aurai, répondit le baron... savoir... Roger va être tout simplement furieux.

— Pas tant que ça.

— Allons, Renée, parlons sérieusement, je t'en prie. Son désir était de te faire épouser par Lucien.

— Son désir était de me faire épouser par son fils.

— Son fils... Ne jouons pas sur les mots... Il te voulait pour son vrai fils... son fils, tu le sais bien, qu'il aime par-dessus tout...

— Parce qu'il ne connaissait pas l'autre...

— Mais l'autre n'est que son fils de raccroc... de contrebande...

— Taratata... mon petit père chéri, c'est toujours ceux-là qu'on aime le mieux... à ce que l'on assure, ajouta-t-elle en baissant modestement ses yeux de saphirs sombres... et cela d'une façon si hypocritement drôle que le baron ne put s'empêcher de sourire.

— Oui... mais l'autre.

— Lucien ?...

— Dame... le voilà éconduit...

— Eh bien, il aura son automobile pour se consoler...

— Plaisanter n'est pas répondre.

— Oh! je te jure bien qu'entre son teuf-teuf et moi il n'hésiterait même pas, mon ami Lucien. Et puis ça lui apprendra à y regarder à deux fois avant de fusiller les gens à bout portant... comme il a fait avec ce pauvre Jean... C'est vrai papa, rappelle-

toi comme il était mauvais... comme il était venimeux... Et dire que c'est lui qui est cause de tout!... Sans son équipée, nous en serions encore à Tavernier *for ever*... Oh! oui, il y a une justice immanente, comme tu dis dans tes discours politiques, papa.

— Il y a même des embêtements immédiats... Tiens, regarde par la fenêtre...

Cette fenêtre du cabinet du baron donnait sur la cour d'honneur.

Renée tourna la tête du côté qu'il indiquait.

— Ah! fort bien : monsieur de Sartys... et puis Lucien...

— Oui, les voilà qui arrivent.

— Eh bien tu les recevras, papa.

— Et toi ?...

— Moi!... j'ai la migraine.

— J'ai la migraine... une migraine effroyable... tu sais, le clou qui s'enfonce dans la tête... v'lan... v'lan... v'lan!... v'lan... Je vais me coucher... Les lumières... le bruit... tout me torture... Adieu, petit père chéri... Quand ils seront partis, tu me feras prévenir...

— Mais... Renée... Qu'est-ce que je vais leur dire... moi ?...

— Tu leur diras que je suis très malade... Adieu, papa.

Elle s'était déjà sauvée...

Et le baron restait seul en face de l'ennemi...

L'ennemi!...

Dire que celui qu'il appelait ainsi, c'était son vieil ami de Sartys... à qui cette terrible Renée allait jouer un si mauvais tour!...

Après ça... pas encore tant à lui qu'à ce pauvre Lucien...

Car enfin il y avait bien un peu de vrai dans le raisonnement de cette tête à l'évent... de cette tête où, cependant, lorsqu'une idée s'était logée,

— ah! il le savait pas expérience, — on ne l'en délogeait pas aisément...

Et il se disait à son tour :

— Quand Roger saura qu'elle ne refuse Lucien que par amour pour son autre fils... il comprendra peut-être qu'il vaut mieux laisser aller ainsi les choses... Et s'il est bien disposé — comme l'assure cette folle — pour son autre fils... ma foi... il me semble bien qu'en effet...

... Ah! Dieu non, ce ne sera pas correct!... Ah! Dieu non, ce ne sera pas le mariage que j'avais rêvé!...

Mais enfin... il n'y aura pas là de scandale. Ça fournira matière à une petite chronique scandaleuse... tout au plus... et l'autre, le héros, — le beau Dunois, — oui, il est assez intéressant, il a assez de mérite, il promet un assez brillant avenir pour que Renée soit encore complimentée du choix invraisemblable qu'elle aura fait...

— Les voilà.

Ils entraient, en effet, très empressés... et déjà Lucien :

— Eh bien... Et Renée ?...

Allons... il fallait en passer par l'histoire inventée tout à l'heure pour les besoins de la cause :

— Excusez-la, mon cher ami, elle est un peu souffrante.

— Oh! si soudainement!... Elle a passé tout à l'heure en voiture...

Ah! le mensonge!... Comme ça vous met tout de suite dans l'engrenage!

— Justement, répondit le baron avec un imperturbable sourire, elle revenait de Paris avec une telle migraine...

— Oh! pauvre petite... faisait Roger.

Et le baron piétinant en pleine imposture :

— Elle est allée se coucher... je vous l'avoue sans fard. Vous savez, pour le mal de tête, il n'y a que le sommeil.

— C'est vrai, affirma Roger. Nous venions, d'ailleurs, parler de choses un peu sérieuses, mon cher baron... et ma foi... autant vaut que Renée ne s'ennuie pas à écouter les hommes qui alignent des chiffres...

Le baron eut un petit frisson dans le dos.

Allons! c'était le choc.

Impossible de l'éviter...

Mais, tout au moins, entrevoyait-il aussitôt le moyen de se débarrasser, provisoirement, de celui qui allait être le premier frappé — et irrémédiablement, celui-là.

Et se servant du prétexte — du même prétexte que Roger venait de donner :

— Je crois même, mon cher de Sartys, que nous causerons encore mieux, tous les deux seuls, de ce qui intéresse ces jeunes gens... mais seulement après que nous aurons quitté ce bas monde...

— Si vous le préférez...

Et Lucien se levant déjà :

— Je me doutais bien un peu de ce que vous alliez proposer, monsieur le baron... et je comptais, pendant ce temps, faire ma cour à Renée...

Mais brusquement :

— Avez-vous des commissions pour Paris, monsieur le baron ?

— Non... pourquoi ?...

— Parce que je vais aller y faire un tour.

— Comme ça!... s'écria le baron.

— Tout de suite.

— Si tard! insista Roger de Sartys.

— Mais rassure-toi, papa, je serai bien vite de retour... je vais en auto...

— Ne t'attarde pas, alors...

— Sois tranquille. Tu crois donc que je n'ai pas hâte, moi aussi, de savoir comment vont mes affaires dans cette maison ?

Et s'adressant au baron :

— C'est que je l'aime, moi... je l'aime, votre fille, monsieur le baron... et plus que vous ne pensez... beaucoup plus... Je ne suis pas très communicatif... pas bien dithyrambique non plus... mais j'ai de ça...

Et il se frappait vigoureusement sa poitrine un peu étroite :

— J'ai de ça... et ça, voyez-vous, c'est plein de Renée... tout à fait plein... Et puis, vous pouvez le croire...

Et il sortit sur cette belle protestation... sans attendre la réponse du baron...

Une réponse que, d'ailleurs, il aurait peut-être attendue un peu plus longtemps...

Car le père de Renée restait là... hochant la tête... l'air très ennuyé... mais sans rien dire... rien... rien...

Et ce n'est que lorsque Lucien fut parti... lorsque, la porte refermée, le baron et Roger se trouvèrent seuls, c'est seulement alors que, poussant un long soupir :

— Ah! pauvre... pauvre garçon, fit lamentablement le baron Duprez-Morel.

— Pourquoi donc... interrogeait déjà M. de Sartys avec un peu d'inquiétude, pourquoi pauvre garçon ?

— Eh! mon cher ami... parce que...

Il hésita... il lui monta au front une bouffée de chaleur...

Mais enfin, prenant son parti en brave :

— Roger... mon cher Roger... nous-sommes de vieux amis.

— Assurément...

— Nous pouvons donc, n'est-ce pas, tout nous dire.

— Sans doute...

— Rien de ce que nous nous confions ne peut devenir, entre nous deux, une cause de dissentiment... ou même de froideur...

(A suivre dans le prochain numéro)

**Calmez les YEUX FATIGUÉS**

Quand vos yeux cuisent, piquent, ou sont fatigués, employez Murine. Ils redeviendront propres, clairs et vifs. Murine est facile à appliquer. Employez-la matin et soir.

**MURINE POUR LES YEUX**

DANS TOUTES LES PHARMACIES

DEMANDEZ VÉRITABLE

**Bovril**

LA BONTÉ DU BOEUF



**Ne Souffrez Plus  
Traitement  
Médical F. Guy**

C'est le remède connu contre les périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

BUREAU :

Judi et Samedi de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL  
Boîte Postale 2353 Place d'Armes  
5941 Avenue Delorimier,  
Montréal, P. Q.

Juste arrêta son plan. Gagner directement Le Raincy. Il stopperait à deux ou trois cents verges du pavillon, avenue Thiers par exemple, et il ferait à pied le reste du trajet. Les courtes allées devaient lui permettre de faire perdre sa trace, tout au moins durant quelques minutes, le temps d'atteindre la maison et d'ouvrir la porte de la cave.

Bernard parti, advienne que pourra.

Noble projet. Mais ses forces lui permettraient-elles de tenir jusqu'au bout? Par un prodigieux effort de volonté, il parvint à dompter sa souffrance, il parvint aussi à oublier ses poursuivants. Voilà, il roulait dans la nuit, très vite, pour son plaisir, comme il l'avait fait bien souvent, et c'était tout. Oh! cet air frais qui lui cinglait le visage...

Pourquoi fallût-il que les agents, qui s'étaient un instant arrêtés de siffler, à bout de souffle, rappelaient brusquement leur présence? Quelle aide pouvaient-ils espérer dans cette banlieue endormie?

... Saint-Denis... La Courneuve... Drancy...

— J'arriverai.

De nouveau Juste ressentait des élancements sous l'omoplate, comme si on lui eût régulièrement enfoncé une aiguille dans les chairs. Il perdit soudain le contrôle de ses actes. Il lui sembla qu'un brouillard enveloppait la voiture, il s'affaissa sur le volant...

Il se redressa avec une telle brusquerie qu'il heurta rudement le dossier. La douleur lui arracha un cri qu'il transforma en rire.

— Ah! Ah!... Impossible, mon vieux, tout à l'heure si tu veux, tu feras la petite fille, mais pour l'instant...

... Bondy... Pavillon-sous-Bois.

La voix ferrée, là-bas, et derrière Le Raincy.

L'avenue Thiers. Juste stoppa, sauta sur le sol et se mit à courir. La première allée à gauche, la première à droite.

Il se retrouva en état contre un mur. Sous lui le trottoir s'enfonçait, remontait, s'enfonçait encore, comme le plancher du Palais du Rire, dans les fêtes.

Il se mit à ramper, parcourut peut-être dix pieds encore.

Un galop tout proche. Les autres n'avaient eu qu'à suivre les traces de sang; Juste n'avait pas songé à cela. Il parvint à se mettre sur les genoux, son dernier effort.

Les agents le ramassèrent évanoui.

#### Aveux

Pour la centième fois, peut-être, Bernard se leva et se mit à marcher en travers de la cave. Au début il s'était cogné un peu partout, aux caisses, au tas de charbon, aux fûts vides. Maintenant, il commençait à avoir l'habitude, il savait exactement l'espace auquel il avait droit et il le parcourait à pas rapides. Car, comment marcher lentement?

Quelle heure pouvait-il être? Très tard, c'est-à-dire très tôt. Quatre heures, cinq heures du matin? Bernard avait cassé sa montre en regardant, ou plus exactement en tâtant l'heure. Il avait trouvé ce moyen dans l'obscurité. Il avait enlevé le verre et il touchait du doigt les aiguilles. Malheureusement, à la quatrième expérience, elle s'était détachée.

Tout d'abord Bernard avait trouvé de nombreuses raisons au retard de ses amis: un pneu crevé... une

## Le Dernier Exploit

(Suite de la page 7)

panne... des promeneurs attardés qui avaient gêné l'opération... Mais à présent il ne pouvait plus conserver la moindre illusion.

— L'affaire a mal tourné. Ils sont pris et Juste croit que je l'ai trahi. Je suis perdu.

Déjà, par pure suggestion, le prisonnier éprouvait des crampes d'estomac qui le faisaient se tordre sur sa caisse, sa gorge était en feu. Et ces bruits qu'il croyait entendre, une première hallucination?

Non, les bruits se rapprochaient, ils emplirent brusquement la cave.

Bernard bondit sur ses pieds, ivre de joie.

— C'est Juste.

Mais une voix s'éleva sous la voûte.

— Nous y sommes... Passez-moi la clef...

Bernard se sentit défaillir. Il avait reconnu la voix de Maurice, son frère.

Une clef tourna dans la serrure, le rayon d'une lampe électrique troua la nuit, le frappa en plein visage.

## Le Poisson qu'on Èlève

(Suite de la page 9)

plus en sécurité dans les viviers où la nourriture, où l'eau fraîche ne manquent jamais? Hélas, la truite peut contracter maintes maladies, comme la plus humble barbue. Une infinité de petits vers peut décimer les aleviniers en un rien de temps. Il suffit qu'un seul sujet vienne à souffrir du champignon pour déclencher une terrible épizootie. L'expérience du pisciculteur, jointe à celle du chimiste, triomphe de ces embûches. Les vers perdront la partie, grâce à des applications d'acide acétique, de permanganate et de sulfate de cuivre. La maladie du champignon offre encore plus de danger, à cause de la rapidité de contagion, et l'on emploie du sel "Windsor" à la station piscicole de St-Faustin pour la prévenir.

Le bain de sel hebdomadaire s'effectue selon un rite invariable. Des préposés à l'entretien brossent tout d'abord minutieusement le fond et les parois des aleviniers en ciment pour les débarrasser du limon qui s'y accumule et dans lequel peuvent se développer les germes de mort. On vide ensuite des sacs de sel "Windsor" dans la section du vivier où s'entassent les truites grouillantes. Le frai nage dans la saumure, cherche à gagner la section voisine, sautille pour happer l'air de la surface. Au bout de trente secondes, les plus faibles tournent sur le flanc. Que le bain dure dix secondes de plus et l'opération s'avère mortelle. Mais le technicien sait à quel moment précis ouvrir l'écluse salvatrice. L'eau fraîche arrive à grand flot sur l'innombrable famille qui respire enfin à l'aise, c'est le cas de le dire. L'émoi est passé, jusqu'à la semaine suivante.

La semaine suivante sera peut-être, pour 400.000 ou 500.000 petites truites, celle du transport aux divers lacs de la région. La famille annuelle est distribuée en proportion de trois pour un entre les lacs publics et les lacs privés, où le grand public n'a pas accès en toutes saisons. Les administrateurs de ces derniers sont heureux de

refaire l'approvisionnement de truites pour \$15 le mille.

En quittant la station piscicole, le poisson portera cependant une marque d'identification. Chaque fois qu'un pêcheur prendra une truite dont la nageoire pectorale droite sera coupée, il appréciera mieux les bienfaits de la pisciculture. Cette identification impose une longue besogne. Le préposé doit verser les truites, par petites quantités, dans une solution anesthésique, les prendre une par une et, avec ses ciseaux, tailler la délicate membrane. Le visiteur assez heureux pour assister à l'opération s'étonne du nombre de truites identifiées en une seule journée. Reste enfin, avant le transport, le tri du poisson par catégories de grosseur. Un lac réclame-t-il un alevin de trois pouces? Les truites glisseront sur une planche à rainures où seul le frétin de trois pouces ira choir, par les fentes, dans le baquet placé en dessous. Faut-il expédier dix mille truites? Chaque écumoire ramenée du vivier contient une quantité précise. Le compte y sera en un rien de temps.

Le problème du transport se complique avec la longueur du trajet à parcourir. Les truites placées dans des bidons semblables à ceux des laiteries, exception faite du couvercle qu'on remplace par une toile métallique, épuisent quelquefois l'oxygène indispensable à leur vie avant d'arriver à destination. Il faut agiter les bidons, y puiser de l'eau pour la laisser retomber d'une certaine hauteur afin de renouveler la provision d'oxygène. Oublier, au départ, de poser des blocs de glace sur les couvercles perforés serait une erreur fatale, car le soleil chauffe les étroites prisons et les truites meurent à une température de 75°. Une fois parvenu au lac, il faut encore habituer graduellement le poisson à la température de l'eau avant de l'y jeter.

La pisciculture est devenue plus qu'un art: c'est une science.

(L'Ovale C-I-L.

Canadian Industries Limited)

Des exclamations montrèrent du groupe qui se pressait sur le seuil. Un homme se détacha, s'avança dans le faisceau de lumière: l'inspecteur Maurice Mandovin.

Bernard recula, se heurta à la caisse. Que dire? Que faire?

D'abord, gagner du temps. Il ferma les yeux, étendit les bras comme à la recherche d'un appui et se laissa glisser sur le sol.

Les policiers se précipitèrent. L'un le prit par les épaules, l'autre par les pieds, et la petite troupe remonta.

— Par ici. Voilà la chambre.

On étendit Bernard sur le lit. Il sentit sur son front le souffle de son frère.

— Mon Dieu! Pourvu qu'il ne soit pas blessé. Allez chercher de l'eau, vite, tâchez de trouver du vinaigre.

Tandis que tout le monde s'affairait, une auto s'arrêta devant le jardin. Un inspecteur courut à la fenêtre, il s'écria bientôt:

— C'est le patron.

Cette appellation familière désignait le commissaire divisionnaire Gérimon. Presque aussitôt la voix puissante du magistrat résonna dans la maison.

— Eh bien! Mandovin, votre frère?

Quelqu'un indiqua la chambre à l'arrivant.

— Pas de bobo, j'espère?

— Non, je pense qu'il n'a rien. Simplement l'émotion, vous pensez.

M. Gérimon s'éventa avec son mouchoir.

— Je viens d'être informé à l'instant. Dès que j'ai su qu'il s'agissait de votre frère, j'ai sauté dans ma voiture sans même attendre la fin du rapport. Maintenant j'ai hâte d'avoir des détails.

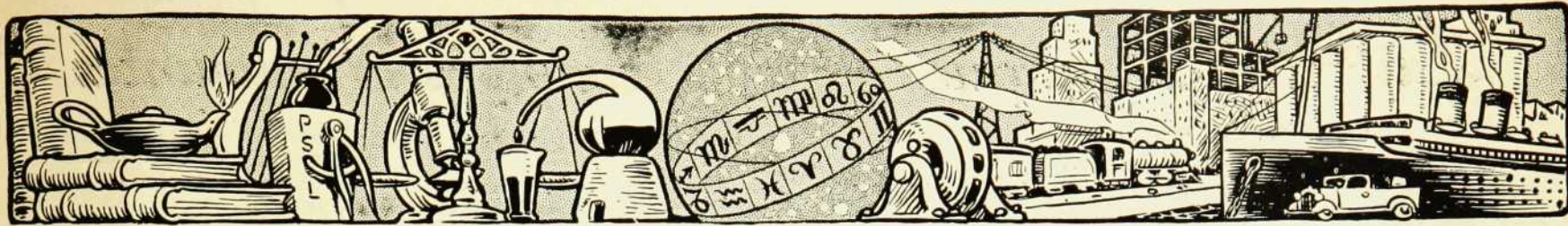
— Je vous suis très reconnaissant, monsieur le commissaire. Eh bien! voici. Cette nuit, nos vieilles connaissances, René Mézières, dit Juste, et Henri Chominard, son brillant second, se sont littéralement jetés dans les jambes de deux agents cyclistes, alors qu'ils venaient d'opérer un cambriolage. Des coups de feu ont été échangés. Chominard a été tué sur place; Juste, bien que mortellement blessé, a pu grimper dans sa voiture. Les agents l'ont poursuivi en taxi. Non loin d'ici, le bandit a lâché son auto; nous comprenons maintenant qu'il espérait atteindre son refuge; mais il n'en a pas eu la force. On l'a trouvé évanoui sur un trottoir.

« Il a repris connaissance il y a seulement une heure, à l'infirmerie. Nous ne lui avons pas caché la gravité de son état, d'ailleurs le misérable se sentait perdu et il nous a tout de suite fait des aveux.

« Et quels aveux! Juste savait que j'ai un frère, il nous avait vus ensemble, hier après-midi. Aidé de son complice, il a enlevé mon pauvre Bernard et l'a conduit ici. Ainsi il disposait d'un otage dans le cas où Chominard ou lui tomberait entre nos mains. Ou nous les relâchions, ou leur prisonnier mourrait de faim dans sa cave. Vous imaginez cette situation, monsieur le commissaire; car comment aurions-nous jamais découvert cette maison?

— Oui, nous pouvons remercier le ciel. Juste restera une des plus belles canailles que nous ayons combattues, et pourtant Dieu sait...

... Bernard demeurait sans mouvement sur sa couche, des larmes coulaient de ses yeux clos.



Le ministère de la guerre français vient d'ordonner la construction d'un avion géant pour le service Air-France. Cet avion aura six moteurs de quinze cents chevaux chacun, une vitesse de cent cinquante milles à l'heure et emportera du combustible pour une randonnée de 3,750 milles sans arrêt. Il aura deux étages avec cabines pour l'équipage et les passagers, salons et cuisine. Sa longueur sera de 133 pieds, son envergure de 173 pieds et sa hauteur de trente-cinq pieds et un poids, à vide, de soixante-quinze tonnes.

On vient de procéder, en Angleterre, à des expériences de discours transmis du haut des airs par un assemblage de puissants haut-parleurs.

Au cours d'essais faits devant les personnages officiels de la Canadian Air Force, une vitesse de 575 milles à l'heure aurait été atteinte par un aéroplane de bombardement vers la fin d'un « piqué » ou plongée rapide vers le sol.

Le Dr F. G. Gottrell, de Washington, prétend qu'il est possible de construire des silos d'un modèle spécial dans lesquels on emmagasinerait la chaleur solaire au cours de l'été pour la distribuer en hiver par le moyen de canalisations à domicile.

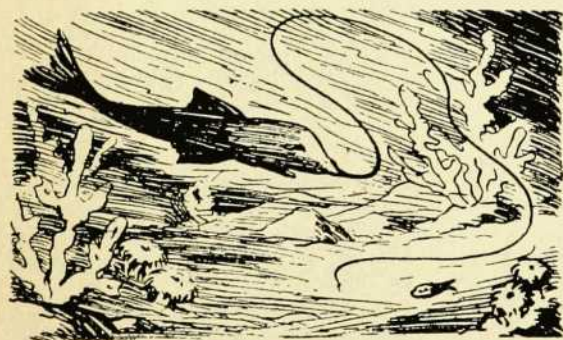
Il y a environ vingt millions de téléphones automatiques dans le monde entier, soit à peu près soixante pour cent de tous ceux qui sont en usage ; toutefois, les Etats-Unis qui sont habituellement à la tête des choses pratiques n'ont un pourcentage d'automatiques que de quarante-cinq pour cent, et la ville de Montréal, une des plus importantes de ce continent, a toujours plusieurs de ses quartiers, pourtant fort convenablement habités, où l'ancien et souvent énervant système d'appel est toujours en usage.

Les Bermudes, si en faveur auprès des touristes, sont un groupe d'environ trois cent soixante îles ; vingt d'entre elles seulement sont habitées.

Dans certaines tribus du Maroc le touriste n'a pas lieu de s'effaroucher s'il voit un indigène à cheval arriver sur lui au galop en brandissant un pistolet ; arrivé à quelques pas, l'homme arrête brusquement son cheval, lève le bras tenant l'arme à feu et la décharge en l'air. C'est une manière un peu bruyante mais très distinguée de souhaiter la bienvenue aux étrangers de marque.

Dans quelques tribus sauvages des Philippines, on salue en levant une jambe en l'air ; serait-ce de cela qu'en certains pays d'Europe on se serait inspiré en levant aussi une patte en l'air, bien que ce soit une de devant ?

Dans les cent deux étages de l'Empire State Building, à New-York, douze mille personnes vaquent quotidiennement à leurs affaires.

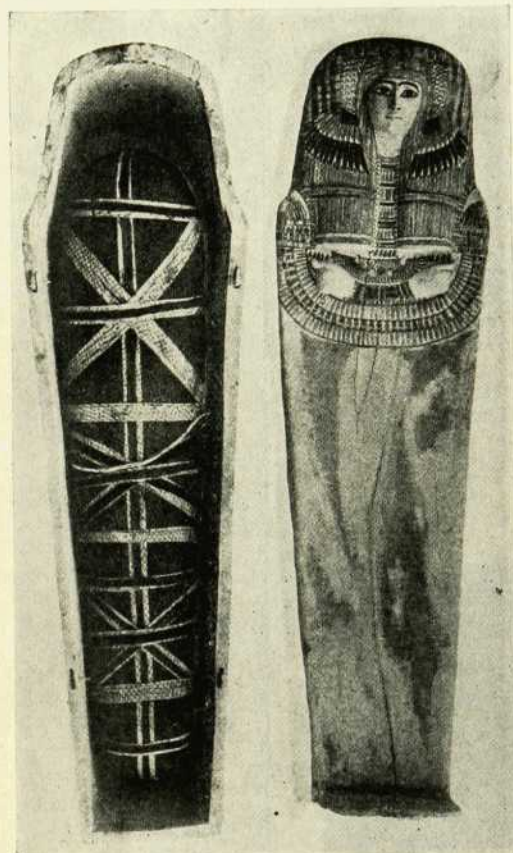


Parmi les curieux poissons de l'océan, le "poisson-pêcheur" est un des plus intéressants. Il dispose d'une véritable ligne à pêcher qui lui a poussé à l'extrémité du museau et a une longueur plus grande que celle de son corps à lui-même. Quand il voit des petits poissons aux alentours, il excite leur convoitise avec cet engin naturel, mais l'imprudent qui le saisit est vivement happé lui-même. Décidément, l'homme n'a rien inventé.

## Notes Encyclopédiques

Les chercheurs d'or ont autrefois abandonné des mines de précieux métal auxquelles ils ne trouvaient plus aucune valeur parce que leurs moyens d'exploitation étaient rudimentaires ; aujourd'hui on recommence l'exploitation de ces mines mais avec des procédés modernes qui tirent du sol tout ce qu'il peut donner et l'on obtient ainsi de nouveaux filons très productifs. Tel a été, par exemple, le cas de l'ancienne mine Tom Reed, à Oatman dans l'Arizona.

A la Bibliothèque Nationale de Paris on peut consulter d'anciens documents, entre autres un poème grec parlant de bésicles ou lunettes déjà en usage dès l'année 1150. Ce n'est donc pas, malgré ce qu'en croient beaucoup de gens, Roger Bacon qui les a inventées.



Les momies égyptiennes étaient préparées avec tant de soin qu'après deux, trois et même quatre mille ans on les retrouve intactes dans leur enveloppe de bandelettes. Les sarcophages de bois sculptés dans lesquels elles sont renfermées ont également conservé leur aspect primitif et leurs vives couleurs.

Dans l'Empire State Building, il ne manque pas de portes, et cela représente un fameux trousseau de clefs ; celles-ci sont au nombre de cinquante mille.

La fortune publique de nos voisins les Américains est évaluée, pour la présente année, à la somme globale de quatre cent milliards de dollars.

La production pétrolière des Etats-Unis est de soixante pour cent de celle du monde entier.

Bien des gens confondent le H.P. (Horse-Power) avec le C.V. (Cheval-vapeur), mais il y a une petite différence entre eux. Le H.P. a été établi par James Watt à la valeur de travail de 550 pieds-livres par seconde, et le C.V., qui a été établi en France, a une valeur de 75 kilogrammètres tandis que le H.P. en fournit 76.04.

Anciennement, au Mexique, les Aztèques de haute classe seulement avaient le droit de boire du chocolat ; ceux des classes inférieures se servaient des noix de cacao comme monnaie.

Ce sont les Espagnols revenus du Mexique qui introduisirent en Europe l'usage du chocolat. Ils en gardèrent tout d'abord précieusement le secret, mais ce secret se répandit vite en Italie et en Autriche dans la première partie du dix-septième siècle. Cinquante ans plus tard il fut connu en Angleterre et en Allemagne. Toutefois, l'usage du chocolat ne devint populaire en Amérique qu'au dix-neuvième siècle, ce qui prouve une fois de plus qu'on n'est jamais prophète en son pays... Les noix de cacao se vendaient encore deux dollars pièce en Amérique au temps de la guerre de 1812.

Le chocolat et le cacao ne sont pas la même chose ; le chocolat contient deux fois autant de beurre de cacao que le cacao lui-même.

Au siècle dernier, on avait aux Etats-Unis une manière assez curieuse de soigner les maux de tête ; on posait une ventouse sur le front et on incisait ensuite la partie qui avait été ainsi traitée.

On attribue souvent la fameuse parole : « A demain les affaires sérieuses » à Louis XV, mais elle a été dite bien longtemps avant lui par Archias (gouverneur de Thèbes en Bèotie au IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ), et ce mot lui coûta la vie. Il festoyait, nous dit Plutarque, lorsqu'on vint lui porter un message lui annonçant qu'un complot était ourdi contre lui. Il n'en prit pas connaissance et mit la lettre qu'il avait commencée sous son chevet ; puis il continua la conversation avec Philidas. Dans la nuit même Archias était mis à mort par les conjurés thébains qui délivrèrent ainsi leur cité du joug des Lacédémoniens.

New-York, avec toutes ses hautes bâtisses, est naturellement la ville des ascenseurs, et le nombre des employés faisant fonctionner des appareils formerait une véritable armée ; ils sont, en effet, plus de cent mille.

L'envie est un vilain mal qui cause beaucoup de trouble à l'humanité, mais il faut avouer qu'elle est parfois causée par de véritables abus ; ainsi parmi tous les Crésus américains il en est un qui pourrait se permettre de dépenser quatre cent millions de dollars chaque année. Et pendant ce temps-là, des gens crèvent de faim...

Avec la population qui vit dans l'Alaska, les Philippines, etc., les Etats-Unis comptent un chiffre total de cent quarante-neuf millions d'âmes.

Une formule de salutation en France est : « Comment vous portez-vous ? » ; en langue anglaise on dit : « Comment êtes-vous ? », mais en Egypte on demande : « Comment suez-vous ? »



Les ailes des moulins à vent, des rares que l'on peut voir encore cela va sans dire, sont faites de lamelles de bois solidement fixées ; en voici pourtant qui diffèrent complètement du système habituel. Ce sont de véritables voiles de toile très solide, et il paraît que ce moulin, situé sur un rivage de la Grèce, fonctionne parfaitement.

# La Vie Pratique

## POUR TENIR LA PORTE OUVERTE



(Obligeance du Popular Mechanic)

qu'on le voit sur la gravure ci-dessus ; il suffit alors de plier un peu cet appareil de façon à faire former à la lame de métal un creux qui pourra facilement s'insinuer sous la porte. La lame qui tendra à se redresser exercera une pression contre les rouleaux, c'est-à-dire contre le plancher et contre la porte. Rien de plus simple comme on le voit.

## FEUX FUSANTS

On vend chez les artificiers des sortes de petits pétards qui se déplacent sur le sol en lançant flammes et étincelles pendant toute la durée de la combustion. Il est très facile de préparer des feux du même genre en faisant macérer des morceaux de vieux caoutchouc quelconque dans du sulfure de carbone. Les morceaux, qui doivent être assez menus, sont allumés et jetés par terre : il s'en dégage dans tous les sens des jets de flammes bleuâtres de curieux aspect.

## DECORATION D'OBJETS EN BOIS

Voici un procédé de décoration qui peut convenir à divers récipients en bois : cache-pot, boîte à papiers, caisse à fleurs, etc.

Sur le bois, qui doit être bien lisse, passez une couche de peinture — grise par exemple — à l'endroit où vous comptez disposer certains motifs de décoration. Quand la couche est bien sèche, collez dessus à l'eau gommée, les motifs en question : losanges, triangles, cercles, fleurs stylisées, etc.

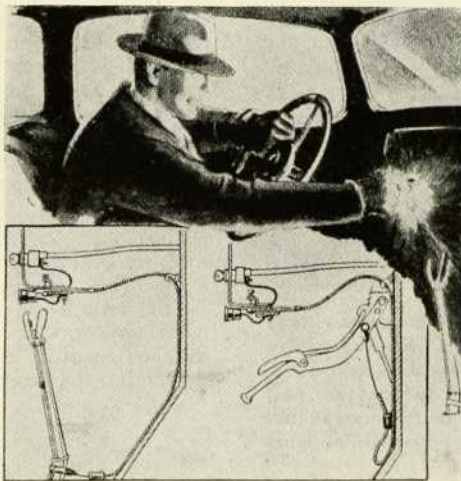
Passez sur le récipient entier, sans vous soucier des motifs collés, une autre couche de peinture — rouge, celle-ci, par exemple.

Quand cette nouvelle couche sera bien sèche, humectez légèrement avec une éponge les motifs appliqués et détachez-les. Le récipient apparaîtra rouge avec des décorations grises. Avec un peu d'expérience, il est possible de faire une décoration en trois couleurs : deux couleurs de motifs et une couleur de fond.

## POUR LES CHAUFFEURS DISTRAITS

Mettre son auto en marche avec le frein à main serré est une chose qui peut arriver même à des gens très soigneux de leur machine ; point n'est besoin d'insister sur les dommages qui peuvent en résulter, aussi on a imaginé un dispositif qui prévient automatiquement si le frein est serré.

C'est une simple petite lampe branchée sur l'accumulateur et qui s'allume quand on donne le courant avec la clef ; il n'y a ainsi pas de gaspillage de l'électricité de l'accumulateur et par son allumage dès qu'on tourne la clef, cette lampe vous dit clairement : « Desserre ton frein avant de toucher au démarreur. »



(Obligeance du Popular Mechanic)

## NOIR BRILLANT POUR CUIR

A 10 parties de mélasse et 5 p. de noir de fumée, on mélange soigneusement et intimement 1 p. de noir d'os aussi fin que possible. On chauffe d'autre part, jusqu'à fusion presque complète, une partie de gutta-percha coupée en tout petits morceaux, et l'on ajoute 1 p. 1/2 d'huile d'olive et 1/2 p. de stéarine, lentement, et jusqu'à mélange complet l'on maintient la fusion. On jette cette composition sur la première et l'on remue bien, en additionnant de 2 p. de gomme Sénégal dissoute dans de l'eau chaude. On peut parfumer avec un peu d'essence de lavande, et l'on enferme dans une boîte en fer-blanc.

## CARTON IMPERMEABLE

On peut enduire le carton d'une solution faite de deux livres de cire jaune mélangée à chaud avec deux onces de poix de Bougogne, deux et demie d'huile d'arachide, une et demie de sulfate de fer et deux tiers d'once d'essence de thym.

# Histoires Amusantes

*Le patient* — Docteur, j'ai une douleur dans la gorge.

*Le docteur* — C'est à cause de vos amygdales : je vais vous les couper.

(Un mois plus tard.)

*Le patient* — Docteur, je sens des douleurs dans le côté.

*Le docteur* — Vous avez l'appendice : on va vous couper ça.

*Le patient* — Je ne sais si je devrais le dire : j'ai aussi mal à la tête.

— Je crois qu'il ne faut pas se fier à Paul ; il est trop menteur.

— Comment ?

— Il m'a dit l'autre jour qu'il avait perdu de l'argent dans de mauvais placements, et j'ai appris ensuite qu'il avait perdu dix cents dans une slot-machine...

— Docteur, qu'est-ce que je devrais prendre pour guérir ma kleptomanie ?

— Ne prenez rien, et vous serez guéri !

Deux hommes se disputent et se font des menaces.

— Sais-tu ce que je suis ? dit l'un.

— Non, et toi le sais-tu ? répond l'autre froidement.

*La maman* — Ne cours pas si vite dans la maison, Pierrot, tu vas tomber et tu te feras mal.

*Pierrot* — Si je ne cours pas, ça me fera mal quand même : papa me cherche pour me donner la volée !

Une jeune artiste ambitieuse, qui a moins de talent qu'elle croit en avoir, se plaint à son metteur en scène :

— C'est décourageant, dit-elle, dans chacun de mes films mes rôles sont si courts que je passe comme un éclair sur l'écran...

— Vous ne pouvez alors pas vous plaindre d'avoir des rôles obscurs, réplique le metteur en scène.

Charlot (dix ans) — Papa, je voudrais me marier !

Le papa — Tu es bien trop jeune. Et avec qui ?

Charlot — Avec grand-maman ; elle est si bonne elle me donne des gâteaux.

Le papa — Mais voyons, tu ne peux épouser ma maman à moi...

Charlot — Et pourquoi pas ? Tu as bien épousé la mienne.

— Tu as l'air enragé ; qu'est-ce qui ne va pas ?

— C'est à cause de Baptiste.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Je lui ai demandé de me prêter cent dollars et il m'a répondu qu'il n'avait pas de monnaie !

— Ah ! Tu vois un homme heureux : je vais épouser Annette !

— Pourquoi n'épouses-tu pas sa sœur ? Annette est si petite et si maigre.

— C'est justement pour cela : entre deux maux il faut toujours choisir le moindre...

*Le docteur* — Est-ce que ces souliers peuvent être raccommodés ?

*Le cordonnier* — Rien à faire, ils sont trop usés.

*Le docteur* — Tant pis. Bonjour et au revoir.

*Le cordonnier* — Attendez un peu : ça coûte une piastre.

*Le docteur* — Comment ! Une piastre ! Et pourquoi ?

*Le cordonnier* — Pour la consultation. Quand je vais vous consulter pour ma santé, est-ce que vous ne me demandez pas une piastre même quand vous ne me faites rien ?

— Pauvre Francis ! Tu as eu un bien grave accident !

— Certain que c'est grave : j'ai tombé du quatrième étage de ma maison.

— Du quatrième ! Ah ! tu me rassures : on m'avait dit que tu étais tombé du cinquième...

*M. Maigrichon* — Alors, tu manges et tu bois toujours autant ?

*M. Faivolarre* — Mais oui ; tu sais bien que j'ai toujours été un homme qui aime son intérieur.

— Penses-tu que cette sentence soit vraie : « Voir c'est croire » ?

— C'est pas étonnant que les hommes croient aux femmes quand il vont sur les plages !

— Toi qui est si paresseux, pourquoi souris-tu toujours ?

— J'ai lu dans un livre de médecine qu'il faut faire agir soixante-cinq muscles pour pleurer et seulement quinze pour sourire.

Deux amoureux se promènent à la campagne. En traversant un champ ils sont poursuivis par un taureau furieux. Mais ils réussissent à sauter la clôture à temps. Une fois en sécurité, la jeune fille demande à son compagnon :

— Edouard, pourquoi as-tu pris la fuite ? Tu m'as souvent dit que tu risquerais ta vie pour moi ?

— Oui, la mienne, mais pas celle du taureau...

*Le touriste* — Pourquoi y a-t-il un si grand nombre d'employés au Parlement ?

*Le fonctionnaire* — Nous avons un nouveau système depuis quelques mois : deux hommes peuvent faire le travail d'un seul !

Un grand homme d'affaires se vantait de ses succès :

— Quand je me suis lancé dans les affaires, je n'avais absolument pas un sou !

— Mais alors ceux avec qui vous avez fait des affaires avaient sans doute quelque chose ?

*Le montréalais* — C'est curieux ; il me semble que les œufs que j'achète à Montréal sont plus frais que les vôtres.

*L'habitant* — C'est pas étonnant : c'est de là qu'on les fait venir...

## Dans le Monde Sportif

(Suite de la page 12)

de faux pas, si les accidents, qui régissent quelquefois si mal le cours de la carrière des joueurs de baseball, n'arrivent pas en trop grand nombre, je placerai le Montréal en quatrième place. Soyez assurés qu'en ce qui me concerne, je défendrai les couleurs des Royaux avec la même ardeur que je le faisais sur les losanges des clubs majeurs, pour lesquels j'ai donné le meilleur de moi-même, malgré les bûches et les embûches. Ces paroles peuvent paraître osées aux yeux de plusieurs. Je vous assure que j'atteindrai mon but, coûte que coûte. »

★ M. Georges Lacombe, l'habile président de la Ligue Métropolitaine de baseball, nous apprend que les joutes de détail de son circuit senior se disputeront de cette façon : Les deux premiers clubs de chaque section dans une série de 3 parties dans 5, en 4 dimanches. Les deux seconds clubs, dans une série de 2 dans 3, en deux dimanches. Les deux troisièmes clubs, dans une série de 2 dans 3, en deux dimanches. Le gagnant des clubs terminant en seconde position contre le vainqueur des équipes terminant en troisième place, dans une série de 2 dans 3, en deux dimanches. Puis, dans la série finale, le gagnant des clubs ayant fini au premier rang contre le vainqueur de la dernière compétition, c'est-à-dire contre le vainqueur de la série 2<sup>e</sup> vs 3<sup>e</sup> club. Cette épreuve sera disputée dans une série de 2 dans 3 pour le championnat de la Ligue Métropolitaine.

### LE SPORT LE PLUS COMPLET POUR LES JEUNES GENS

Depuis quelques années et aujourd'hui plus que jamais, à Montréal, les scouts se multiplient. Tant mieux. Beaucoup d'adultes pensent que le scoutisme n'est pas un grand jeu, simplement des promenades en plein air que font des jeunes garçons affublés d'un grand chapeau et de culottes courtes. Le scoutisme est un grand jeu, c'est aussi l'école de la vie. Savoir vaincre toutes les difficultés avec bonne humeur et loyauté, c'est un sport que tout le monde devrait pratiquer. Pour y réussir, il faut être bien entraîné.

Les scouts, ou les éclaireurs, ont une ligne de conduite dictée par leurs lois. Cela leur donne la force morale qu'est le complément de la puissance physique. La vie au grand air favorise le développement physique. Les scouts font de la marche, de la course à pied, en bicyclette, du camping, de la natation et de la culture physique. Ils apprennent en outre à se débrouiller en toutes circonstances. Ils savent se suffire à eux-mêmes et aider tout le monde. Les scouts, dignes de ce nom, doivent savoir aussi bien faire la cuisine, donner des soins aux malades et aux blessés, que traverser une rivière à la nage ou sauter cinq pieds en hauteur.

Les jeux pratiqués par les scouts comprennent toutes sortes de difficultés. Ils devront, par exemple, escalader un mur, sauter une rivière, monter rapidement une côte, se diriger à la boussole. En même temps, ils feront une provision de feuilles d'arbres et des plantes qu'ils rencontreront, pour en apprendre le nom. Tout

est compris dans ces jeux, débrouillardise, effort physique, étude de la nature, esprit d'équipe, amour de la vie, joie de vivre en plein air, etc. C'est en s'entraînant ainsi qu'on devient un homme sain de corps et d'esprit. C'est là, d'ailleurs, le but poursuivi par tous les sports, aussi bien le tennis, le baseball, que la natation, la course à pied et tant d'autres.

Comme vous le constatez le scoutisme semble être le sport le plus complet et le plus naturel. C'est celui des gens qui, dans la vie, veulent se rendre utiles et être toujours prêts comme l'indique la devise des scouts du monde entier : «Toujours prêts!»

### NOS JOUEURS DE TENNIS

Il a fallu un peu de temps pour que nos meilleurs joueurs de tennis s'aperçussent que l'art de la raquette était devenu un véritable sport athlétique. De toute nécessité, il faut que les joueurs aient avant tout une classe athlétique, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il faut qu'ils se préparent pour les compétitions importantes avec tout le soin et le sérieux que doivent apporter à leur entraînement les bons joueurs de tennis. Et ce, sous l'œil d'excellents instructeurs. Comment voulez-vous que les nôtres puissent rivaliser d'adresse avec les tennismen américains et anglais? Ils manquent de tout le nécessaire!

Va sans dire, l'adresse est certes une qualité première, mais la vitalité sportive doit s'y ajouter. Les soirées et les boîtes de nuit doivent être mises au rancart. La vie sévère de l'athlète à l'entraînement, avec les régimes, passe au premier rang, si l'on veut devenir une vedette internationale en tennis.

De plus, ce qui est vrai pour le tennis l'est aussi pour la plupart des autres sports. Bien souvent nos Canadiens sont inférieurs aux athlètes d'autres pays, parce qu'ils n'apportent pas toujours le sérieux à l'entraînement, qui en tous points est indispensable à la réussite.

### SAVAIT-ON QUE...

La Finlande, où se disputeront les Jeux Olympiques de 1940, possède 800 clubs et 70.000 athlètes. Pour un pays de moins de 4.000.000 d'habitants, c'est merveilleux. M. Urho Kekkonen, 37 ans, ministre de l'Intérieur de Finlande et président du Comité Olympique Finlandais, parcourt le matin, avant de se rendre à ses bureaux, dix milles à pied, deux fois par semaine. Et, tous les jours, une demi-heure de culture physique. Le ministre-athlète se rencontre assez rarement!... ★ Bobby Riggs, 21 ans, le meilleur joueur de tennis amateur, est né le 25 février 1918, à Los Angeles, et s'occupe de publicité à Chicago depuis 4 ans. Il apprit son tennis d'une femme à l'âge de 12 ans, Mlle Eleanor Tennant, entraîneur féminin du tennis... ★ Russ McConnell, l'étoile du hockey de l'Université McGill de l'an dernier, porte à les couleurs du club Royal, la saison prochaine, quoique la rumeur l'ait envoyé à Québec, ces derniers temps.

POUR UNE RACE FORTE

# Mon cours de culture physique

par

Jacques Langevin

≈≈≈

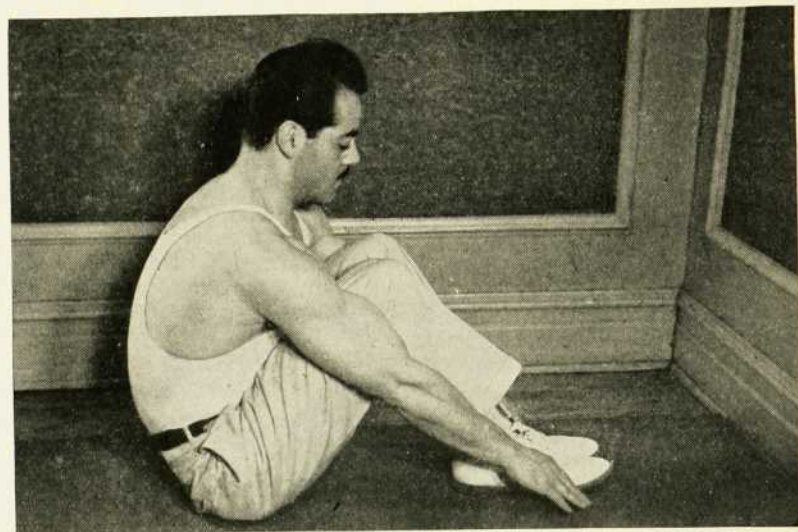
### QUATRIEME LEÇON



PREMIER MOUVEMENT

Couchez-vous sur le dos, les bras bien allongés, comme vous me voyez ici.

■ ■ ■



DEUXIEME MOUVEMENT

Remontez et, avec vos mains, allez toucher vos pieds tout en pliant les genoux chaque fois que vous vous levez. Allongez les jambes de nouveau en vous recouchant.

Expirez par la bouche en vous levant et inspirez par le nez en vous couchant.

Cet exercice est particulièrement recommandé pour renforcer et faire maigrir l'abdomen. Excellent aussi pour la constipation bénigne. A faire dix fois de suite.

Pour dames et messieurs.

Photos exclusivité LE SAMEDI.

NOS ARTISTES DE LA RADIO



LA DEMANDE de plusieurs de mes charmantes lectrices — et aussi de mes charmants lecteurs — qui suivent fidèlement cette série d'entrevues, j'ai le plaisir de vous présenter André Treich, dont la radio a popularisé la voix sympathique dans tous les foyers canadiens.

Et pour celles d'entre vous qui vous demandez avec une vive curiosité : « Comment il est ? », eh bien, voilà : « Il est charmant ! » De taille moyenne mais large d'épaules, il est très élégant. De plus, il possède de beaux yeux noirs et un aimable sourire qui sont un danger perpétuel pour la tranquillité des cœurs féminins. En un mot, il représente très bien l'image qu'on se fait du sexe fort, qui n'est pas toujours, comme on peut le constater, le sexe laid.

D'abord, André Treich vous apprend qu'il est... né à l'île des pêcheurs, Saint-Pierre-et-Miquelon que baigne l'océan berceur. Et il met dans ces mots « l'océan berceur » tant d'amour fervent, tant de nostalgie, que de surprise, je m'exclame :

— Comme vous aimez la mer, M. Treich !

La réponse vient, spontanée :

— Mais je l'adore ! C'est dû, certainement, à l'hérédité, mon père étant né en Bretagne, et vous savez que chaque Breton a dans le sang la passion de la mer.

— Vous avez, je crois, manqué votre vocation ; vous auriez dû être marin.

— Probablement, car j'en ai le tempérament. Aucun bateau, aucune tempête n'a jamais réussi à me donner le mal de mer.

Et André Treich me montre des photos prises d'un bateau de pêcheurs norvégiens dont il était le seul passager. De rudes types, mais très typiques.

— Ce voyage fut amusant au possible, me confie-t-il. Ces pêcheurs ne parlaient ni le français ni l'anglais.

— Et vous avez fini par vous comprendre ?

— Mais oui !

— Tant mieux !... Mais nous sommes loin de notre sujet ; revenons-y, voulez-vous ?

— Je veux bien !

— Où avez-vous fait vos études ?

— A Saint-Pierre-et-Miquelon.

— Vous destiniez-vous à la carrière théâtrale ?

— Oui, je l'ai toujours aimée. J'étais très jeune quand je jouai avec les *Oeuvres de Mer*, société d'artistes établis pour distraire les pêcheurs pendant la saison de la pêche.

— Très intéressant. Que faites-vous après ?

— Je voyageai. J'allai en France et un peu partout. Puis je vins m'établir à Montréal, où j'y suis depuis quinze ans. Alors j'entrai à la *Société Canadienne de Comédie*, dirigée par Marcel Noël. Nous jouâmes le *Voyage de M. Perrichon*, et bien d'autres pièces. Puis, à sa dissolution, j'entrai au M. R. T. où je jouai souvent dans la section française.

— En quelle année avez-vous débuté à la Radio ?

— En 1934, à l'*Heure Provinciale*, dirigée alors par Henri Letondal, qui me demanda de dire des vers.

— Ainsi, c'est lui le grand responsable de votre apparition sur les ondes ?

— Justement. Aussi, lorsqu'il me dit : « Eh, Treich, on vous entend bien souvent à la radio ! » Alors, je lui réponds : « Ne vous en prenez qu'à vous, vous êtes le seul coupable. »

— Voilà une chose dont les radiophiles ne lui garderont certainement pas rancune, bien au contraire, car, grâce à lui, ils ont passé tant de bons moments à écouter vos créations si naturelles et si justes.

— Vous êtes trop indulgente. proteste mon charmant interlocuteur, je ne mérite pas ces compliments.

— Dites-moi, M. Treich, quels furent vos programmes ?

— Oh ! je ne puis me les rappeler tous, mais en voici quelques-uns. A CKAC, l'*Heure Provinciale* ; *Poésies et Lettres*, dirigé par Georges Landreau, directeur du Conservatoire Lasalle ; *Les Cavalcades de l'Air*, de Eddy Beaudry ; *Les Aventures de Pierre Laviqueur*, du même auteur etc. Puis, à CBF, *Radio-Théâtre* ; *l'Heure d'opérettes de Radio-Canada* ; *Bonjour, Paris* ; *En roulant ma boule* ; *Robin Hood* ; *Les Maîtres de la Musique* ; *Pension Velder*, etc.

— Quels rôles préférez-vous, M. Treich ?

— Les rôles de composition et de fantaisie.

— Et votre grand rêve serait ?...

— De jouer des pièces classiques à la radio.

— Ce serait très intéressant. Qu'aimez-vous de préférence ?

— La mer et les voyages. Malheureusement, je n'ai pas assez voyagé à mon goût.

— Vous êtes difficile ! Que vous faut-il donc ?

— Seul le tour du monde me contenterait pleinement.

Il n'est pas étonnant qu'André Treich soit animé de cette « manie de bougeotte », comme dirait Eddy Beaudry, car tous ses parents sont de grands voyageurs devant l'Éternel.

— Dites-moi, maintenant, ce que vous détestez le plus ?

Quelques minutes avec

# André Treich

Par Germaine Plante

— Le brouillard. Il dure assez longtemps à Saint-Pierre-et-Miquelon, surtout en juin, et ce voile humide, enveloppant gens et choses, est si épais que les sirènes de bateaux hurlent continuellement. C'est sinistre !

— Et comment !... Vous aimez la lecture, M. Treich ?

— J'adore la lecture et tous les genres m'intéressent.

— Et la littérature canadienne ?

— M'intéresse aussi. J'aime en particulier Robert Choquette, Claude-Henri Grignon (Valdombre) et Ringuet (Dr Philippe Panneton) dont le livre intitulé « 30 arpents » m'a beaucoup plu.

— Et maintenant, cher monsieur, quelle est votre distraction favorite ?

— La photographie me distrait énormément, mais je crois que ma distraction favorite est, une fois mon travail terminé, de rentrer chez moi, de jouer avec mes bambins, puis,

quand ils font dodo, de lire avec ma femme un beau livre au son d'une musique reposante.

Eh ! oui, chères lectrices, André Treich est marié à une jeune femme charmante, et il est le père d'une adorable petite fille (Odette) et d'un non moins adorable garçon (Bobby).

Pour terminer, j'ajoute-ai qu'André Treich est un grand artiste d'une grande modestie, un homme d'un esprit pétillant, d'une vaste culture, et que les heures que l'on passe avec lui s'envolent trop vite. Il est vrai que c'est peut-être à cause de leur brièveté que les choses sont si savoureuses. Si la rose était éternelle, peut-être son parfum serait-il moins doux ; et si la lune brillait toujours, elle ne serait plus la grande séductrice des nuits bleues qu'adorent les amoureux... Alors... comme dirait Candide, tout est bien mieux ainsi !...

NOS JEUNES POETES



GEORGES  
HAMELIN

AIMER...

Aimer, ici-bas, c'est accepter de vivre.

C'est permettre à son cœur de battre sans regret.

C'est apporter chaque jour au Teneur du Grand Livre

Son aumône, pour faveurs accordées en secret !

Aimer, c'est épancher sa tendresse

Dont le trop-plein nous effrayait.

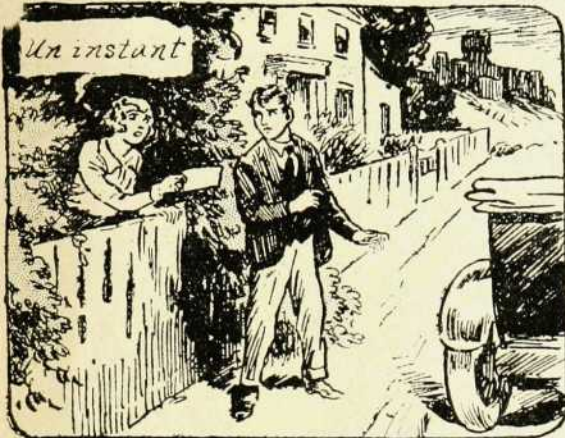
Aimer, c'est soustraire son âme à la tristesse.

C'est saisir le Bonheur que l'on fuyait !

Montréal



QUATRIEME EPISODE



1 — Berthe glisse une lettre à Paul et lui dit de ne raconter à personne l'affaire chinoise.



2 — Elle ajoute aussi que c'est un ordre formel de son père et qu'il ne faut pas le discuter.



3 — Paul, voyant un chinois aux allures louches venir vers lui, feint de réparer un pneu.



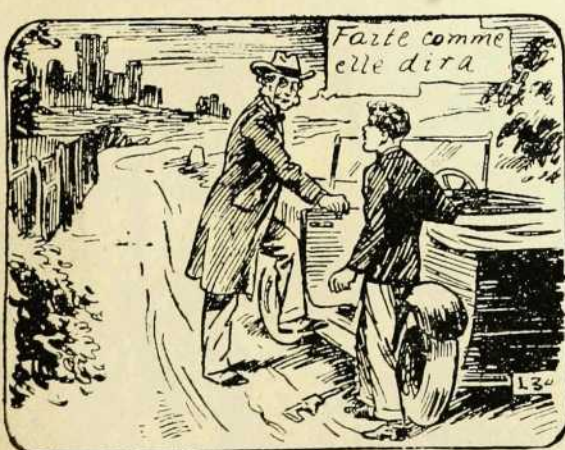
4 — Le Céleste s'arrête, pose lentement les poings sur les hanches, et interpelle le jeune Paul.



5 — Il l'avertit de se mêler de ses affaires et ne de plus retourner vers une certaine maison.



6 — Paul ne répond rien. Il regarde s'éloigner l'individu. Il se pose toutes sortes de questions.



7 — Paul demande au professeur si c'est vrai ce qu'a dit sa fille Berthe. Oui, c'est la vérité.



8 — Le professeur invite le garçon à monter dans sa voiture. Il le ramènera chez ses parents.



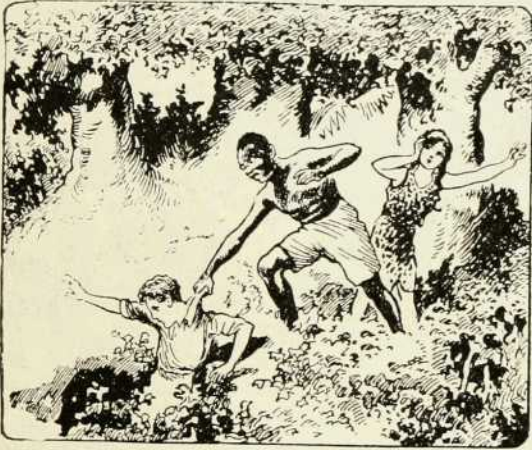
9 — Chez lui, Paul décachette la lettre de Berthe. Elle veut le voir ce soir pour une communication.

(A suivre dans le prochain numéro)



# LA REINE DE LA FORÊT

SOIXANTE-DIXIÈME EPISODE



1 — Notre ami Georges a failli tomber dans une trappe camouflée par un tapis de verdure ...



2 — Joseph, le boy nègre, l'a saisi à temps et, une fois de plus, le sauve d'une chute certaine.



3 — Joseph, Georges et Huguette (l'intelligente et jolie reine de la forêt) continuent leur route



4 — Ils sont à la recherche de leurs compagnons capturés par les sanguinaires guerriers noirs.



5 — Enfin, dans une clairière, ils aperçoivent les prisonniers, ligotés chacun à un gros arbre.



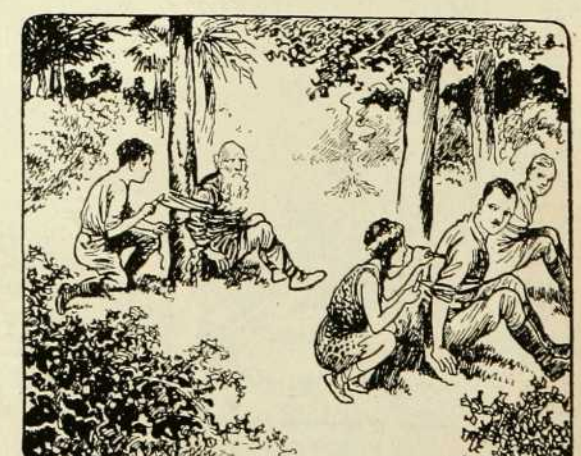
6 — Rampant avec précaution, Georges et Huguette s'approchent jusqu'à portée de voix ...



7 — Ils révèlent leur présence à l'ingénieur Stevens et exposent leur plan de sauvetage.



8 — Joseph attire l'attention des gardiens qui se jettent à sa poursuite avec des cris de rage.



9 — Cette poursuite permet à Georges et à Huguette de couper en vitesse les liens des captifs.

(A suivre dans le prochain numéro)



## SEIZIEME EPISODE



1 — Robert, Fleur-des-Bois, l'Épervier Noir et monsieur Gagnon ont pénétré dans le temple.



2 — Robert a trouvé une flèche aimantée. Il la laisse tourner un peu. Puis elle s'arrête bientôt.



3 — Fleur-des-Bois avance que sans doute le trésor perdu se trouve en direction de la flèche.



4 — Un peu plus loin on découvre un papier plié avec soin. On l'ouvre, c'est un plan. Lequel ?



5 — On y déchiffre des indications précieuses. La petite troupe se met en marche dans le temple.



6 — On sort d'un couloir pour entrer aussitôt dans un autre. Il s'agit d'un véritable labyrinthe.



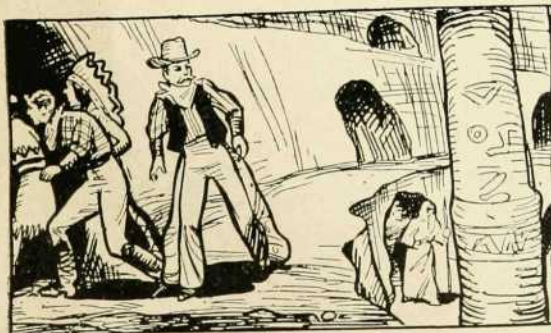
7 — Les voilà parvenus sur une paroi vis-à-vis du centre des ruines. Ils s'arrêtent un instant.



8 — Un bruit de voix attire leur attention. L'Épervier Noir s'accroupit et prête l'oreille.



9 — On regarde et on voit l'ermite mystérieux en conversation animée avec des sauvages...



10 — M. Gagnon a reconnu des ennemis. Il décide de faire cacher la troupe dans la grotte.



11 — Au pas de course on s'engouffre dans un souterrain. Mais l'ermite les a aperçus et...



12 — ...une chasse commence dans un long tunnel. Nos amis échapperont-ils aux sauvages ?

(A suivre dans le prochain numéro)

# Rions, c'est l'heure...

— L'an dernier, j'ai eu une fièvre tellement forte que le docteur se brûlait les doigts quand il me prenait le pouls.  
— C'est presque aussi fort que moi.  
— Ah!  
— Oui, le docteur me prenait le pouls avec des pincettes!

— Pauvre Francis! Tu as eu un bien grave accident?  
— Certain que c'est grave: j'suis tombé du quatrième étage de ma maison.  
— Du quatrième! Ah! tu me rassures: on m'avait dit que tu étais tombé du cinquième...

L'instituteur — Maintenant, mes enfants, je vais vous raconter la création du premier homme.  
Un élève — Mais on le sait déjà. Racontez-nous plutôt la création du second!

Le boxeur — Comment! Vous me retirez deux dollars parce que mon adversaire saigne du nez?  
L'arbitre — Eh! oui: c'est un nouvel impôt municipal de «deux pour sang...»



— Votre chaloupe est pleine d'eau!  
— Ça ne m'étonne pas, je vous l'ai louée pour une heure et vous l'avez gardée dix minutes de trop.

— Ce qui m'attriste le plus c'est de perdre mes cheveux.  
— Pourquoi?  
— C'était un cadeau de ma pauvre maman!

— As-tu enfin de bonnes relations avec ta belle-mère?  
— Excellentes. Je ne cause plus avec elle que par téléphone...

— Je voudrais un poste de radio.  
— En voici un bien moderne: seulement \$25.  
— Ça fait mon affaire, mais comme je n'ai pas l'électricité, est-ce qu'il pourrait fonctionner avec une lampe à l'huile?

La dame (en visite chez une amie)  
— Viens petite fille, t'asseoir sur mes genoux.  
La fillette — Non, madame, j'peux pas.  
La dame — Et pourquoi?  
La fillette — Maman m'a demandé de rester assise ici pour cacher le trou qu'il y a dans la chaise.

Arthémise — Tu ne vois donc pas cette belle Nature; elle devrait t'inspirer des mots doux. Ainsi quand Edouard se promène avec sa blonde à la campagne, il l'appelle *mon chou*, et autres noms flatteurs.

Paul — Tu oublies, Arthémise, que Edouard est marchand de légumes; moi, je vends du poisson...



L'épicier — Un œuf qui n'est pas bon? C'est pas de ma faute, madame. Une de mes poules livre toujours sa marchandise en retard.



Le jeune homme (qui est venu faire sa demande en mariage) — Hourra! Ton père a voulu me flanquer son pied quelque part, et il m'a manqué!

La jeune fille — Pourquoi l'amour n'est-il pas aussi beau après le mariage qu'avant?  
La jeune mariée — Pour la même raison qu'il est plus agréable de tricoter un gilet de laine que de repriser des bas...

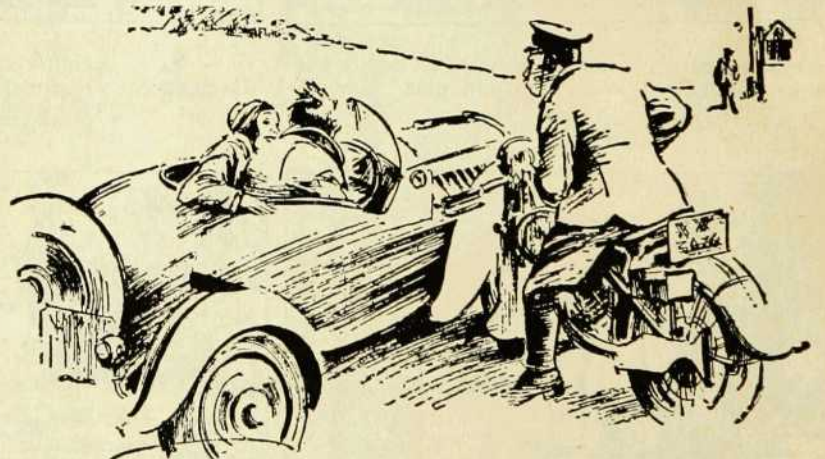
— L'instruction est une bien belle chose, n'est-ce pas?  
— Oui; j'connais un type qui a gagné tous les prix d'écriture au collège: il est actuellement en prison pour avoir forger des chèques!

Le papa — L'instituteur était-il content de toi, cette année?  
Le fiston — Oui, certainement. Il m'a dit: «Si tous les élèves étaient comme toi, je donnerais tout de suite ma démission.»... Ça prouve qu'il n'avait plus rien à m'enseigner...

La maîtresse de maison — Marie, je n'aime pas beaucoup que ce gros laitier cause si longtemps avec vous à la cuisine.  
Marie — C'est bien, madame, je connais un laitier moins gros que lui; je l'inviterai.

Le vagabond — Chère madame, ayez pitié d'un pauvre homme, ça fait trois jours que je ne mange que de la neige...  
La bonne dame — Puisque nous sommes en été, pourquoi ne mangez-vous pas de l'herbe? Ça serait moins difficile à trouver!

— La vie n'est plus tenable: ma femme me demande constamment de l'argent.  
— La mienne est encore pire: elle le prend sans le demander!



Le policeman — Quoi, vous ne voulez pas me dire votre nom?  
La jeune personne — Oh! si, dites-le lui. Je voudrais tant le savoir moi-même.

— J'ai beau faire attention sur la rue, je rencontre toujours un de mes créanciers.  
— Entre de temps à autre dans une banque: personne ne pensera à te trouver là!

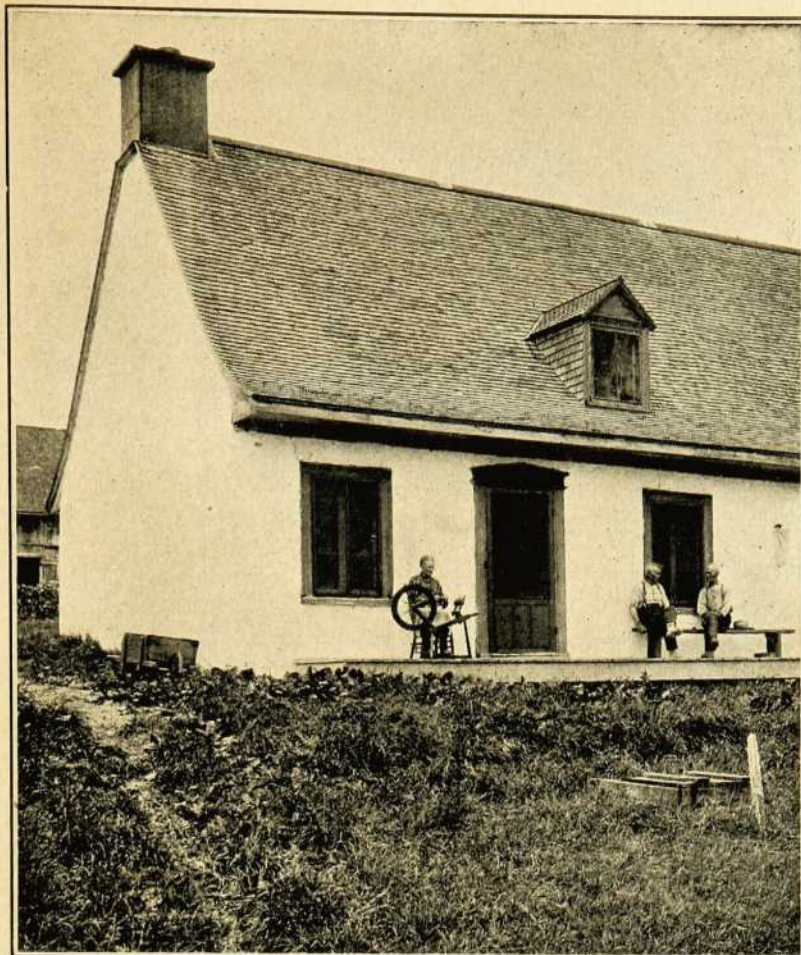
Annette — C'est demain la fête de mon fiancé; je voudrais bien lui donner une surprise-party.  
Pierrette — Dis-lui ton âge véritable; ça le surprendra certainement.

Deux madames bavardent dans un salon:  
— Après son opération de rejeunissement, dit l'une d'elles, mon amie Marie-Louise a fait faire un sous-main pour son mari avec la peau dont on l'avait débarrassée... J'ai bien l'intention de me faire enlever, moi aussi, le surplus de chair.  
— Vous pourriez peut-être faire recouvrir les meubles de votre salon...

— A la maison, c'est-y toi qui commandes ou si c'est ta femme?  
— Ça dépend.  
— Comment?  
— Ben, ma femme commande aux enfants, au chien, au chat, à la servante; et moi j'ai le droit de dire tout ce que je veux aux poissons rouges...

Le docteur — Quand on ferme les yeux on entend ordinairement mieux.  
Le curé — C'est sans doute pour ça que les gens dorment pendant mes sermons...

Yvette — C'est étrange, depuis que nous sommes mariés, Alphonse ne me fait plus de cadeaux.  
Simonne — Tu sais bien, ma chère, qu'un pêcheur ne donne rien au poisson qu'il a réussi à prendre...



# CONCOURS DE PHOTOGRAPHIE DE "LA REVUE POPULAIRE"

**D**ESCENDEZ le St-Laurent, regardez se dérouler le panorama majestueux de ses côtes, vous verrez pour ainsi dire un tableau historique. Voilà sur l'Île d'Orléans ces vieilles maisons du régime français telles que nous les montrent les tableaux de Walker, elles ressemblent aux maisons de la Normandie, leurs planchers au niveau du sol, leurs toits pointus pourraient se trouver à Eu ou à Honfleur. Passons maintenant par St-Laurent, voici la maison Pouliot; d'après la tradition locale, elle remonte au régime français. Chose nouvelle, le toit s'allonge un peu afin de mieux protéger les murs, on voit le commencement de ces courbes de clocher qui marquent la plupart de nos vieux manoirs — à St-Antoine de Tilly vous en verrez un exemple bien intéressant; un autre aussi parfait se trouve à Ste-Anne de la Pérade, habité au moins il y a quelques années par M. Raoul du Tremblay.

## CONSTRUCTION RELIGIEUSE

Regardez maintenant la construction religieuse. Comme celle des maisons elle raconte de l'histoire. Les premières églises étaient construites en bois comme les maisons. Elles ont toutes disparu, mais plusieurs de nos petites églises en pierre nous montrent la charmante évolution des premiers modèles. Elles sont toutes situées en des endroits bien choisis.

Jusqu'à la fin du XIXe siècle le seul développement vraiment unique de notre pays avait été le développement de l'esprit canadien, la seule œuvre artistique de l'esprit canadien avait été le développement de notre architecture. Tout cela s'était terminé vers 1830. Plus tard, on a suivi l'Angleterre, on a suivi la France, on a suivi les Etats-Unis. On n'a jamais rien fait que d'imiter les autres. On ne perdait pas cette habitude.

WILFRID BOVEY

## LES JUGES DE NOTRE CONCOURS

- M. Marius Barbeau, ethnographe et écrivain, Ottawa
- M. Victor Barbeau, président de la Société des Ecrivains canadiens, Montréal
- M. Wilfrid Bovey, de l'Université McGill
- M. Raymond Caron, vice-président du Montreal Camera Club
- M. Jean Chauvin, directeur des Publications Poirier, Bessette
- Me G. C. Papineau-Couture, ex-président du Montreal Camera Club
- M. Clarence Gagnon, R.C.A. Montréal
- M. Willford A. Gagnon, architecte, Montréal
- Me Paul Guin, avocat, Montréal
- M. Jean-Marie Gouveau, directeur de l'Ecole du Meuble, Montréal
- M. Henri Hébert, R.C.A. Montréal
- M. Gérard Morisset, directeur de l'enseignement du dessin dans la province de Québec, Québec
- M. Paul-E. Ostiguy, Montréal
- M. Aimé Plamondon, membre du Comité de l'Education et des Arts de l'Exposition provinciale, Québec
- M. Hervey Rivard, Trois-Rivières
- M. Léon Trépanier, directeur général des fêtes du IIIe Centenaire de Montréal

## REGLEMENTS DU CONCOURS

1. Peuvent participer à notre concours de photographie tous les citoyens canadiens, sauf les employés de la maison Poirier, Bessette & Cie. et leur famille.
2. Les photos devront avoir été prises dans la province de Québec; être l'œuvre personnelle du concurrent; représenter des édifices ou parties d'édifices encore existants ou disparus.
3. Le concurrent pourra envoyer autant de photos qu'il désire, mais pas moins de quatre, (dont deux photos de détail).
4. Les photos d'ensemble devront mesurer au moins 5" x 7"; celles de détail, au moins 3 1/4" x 5 1/2" (format carte postale).
5. Les photos ne devront pas être colorées.
6. Tous les envois, primés ou non, resteront la propriété de la maison Poirier, Bessette & Cie. éditrice de *La Revue Populaire*.
7. Ne seront acceptées que les photos illustrant l'intérieur ou l'extérieur des sujets suivants, qui devront être des spécimens anciens ou modernes de l'architecture canadienne d'autrefois :

Palais de Justice  
Hôtels de Ville  
Forts  
Hôpitaux  
Collèges  
Couvents  
Monastères  
Eglises  
Chapelles de procession  
Moulins à eau  
Moulins à vent  
Manoirs  
Maisons

8. Par ordre d'importance, le jury rendra son verdict d'après : 1) *La valeur documentaire* au point de vue de l'architecture canadienne d'autrefois; 2) *Les qualités techniques* des photos.
9. Le concurrent devra écrire au verso de *chaque* photo ses nom et adresse.
10. Chaque concurrent n'a droit qu'à un seul prix.
11. La décision du jury sera sans appel.
12. Le concours se terminera le 30 septembre 1939.

**\$525 en ARGENT**

**10 prix ainsi répartis:**

Premier prix .....	\$200
Deuxième prix .....	100
Troisième prix .....	50
7 prix de .....	25

**Veillez adresser tous vos envois comme suit :**

**Concours de Photographie  
La Revue Populaire,  
975 rue De Bullion,  
Montréal.**

Le secrétaire du concours de *La Revue Populaire* accusera réception des envois.

En janvier prochain, une grande exposition publique groupera TOUTES LES PHOTOS soumises au concours de *La Revue Populaire*.

Le  
**TRIO**  
célèbre

1

**Le Samedi**

2

**La Revue Populaire**

3

**LE FILM**



les **TROIS**  
MAGAZINES POUR

\$ **5<sup>00</sup>**

**COUPON D'ABONNEMENT**

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

**POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.**  
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.